© Éditions Les Ateliers de Porthos, 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Vespertilio

Roman

Préface

Sollicité au hasard du croisement de relations amicales, je savais quand même que ce roman sérieux venait précisément à la rencontre du militant. Pourtant, bien que piètre voyageur, j'ai d'abord apprécié le cadre de cette histoire et ce grand voyage à travers le monde, cette circulation vive entre des lieux forts et contrastés. J'y ai reconnu une connivence plus émue avec les chapitres québécois et bretons, et ses pays et ses gens, décrits avec un réalisme rigoureux et puissant. L'écriture alors patiemment ciselée sait mettre en valeur leur vieille et singulière richesse culturelle mais aussi, particulièrement à travers un travail de haute précision sur les lumières, sait donner justement toute sa force à cette nature ailleurs saccagée par les forces du mal puisque ce sont elles qui mènent ici l'histoire.

Avec cette belle idée finale d'une nature qui finalement se fait justice elle-même.

Les forces du mal sont clairement identifiées et, en tant que citoyen engagé, j'ai vite fraternisé avec la justesse, la radicalité de cette logique d'anticipation et de la vision politique du présent qu'elle prolonge. Un monde où les États, affaiblis ou complices, laissent le pouvoir aux acteurs impitoyables du capital financier mondial, dont la seule règle acceptée est celle du profit sans limite. Un monde où ces grands prédateurs rejoints par les mafias et les mouvements radicaux religieux déploient leur stratégie violente de domination. Un empire du mal conforté enfin par les apprentis-sorciers que sont tous ces scientifiques aveugles, tout à leur délire, à leur tour, d'une puissance sans limite.

Toutes forces malignes qui mettent en péril la démocratie comme l'avenir de l'homme et celui de la planète. Puisqu'il n'y a pas seulement dérive plus ou moins accidentelle - et c'est là le cœur du livre - mais volonté de capter la vie elle-même, bricolée, privatisée, pour devenir, quelles qu'en soient les conséquences, ultime machine à fric…

D'où la vraisemblance de cette évolution terrifiante des biotechnologies qui prouve ici spectaculairement qu'on devrait plutôt parler de nécrotechnologies.

Autant dire qu'après la lecture de ce roman, alors que je sortais de la lecture d'un bouquin de J-C. Rufin sur le terrorisme écologique radical autour des biotechnologies, Le Parfum d'Adam *et de nouveaux articles sur l'actualité « revigorante » des bio ou autres géo-ingénieries présumées salvatrices, enfin, j'avais mon compte d'émotion et de relance des motivations militantes.*

Fort heureusement le récit ne se contente pas d'une anticipation efficace - mais horrifique - sur le monde du « progrès » (!) et sait prévoir que, au-delà de certaines dérives militantes utilisant parfois les mêmes moyens que l'ennemi, la résistance peut s'organiser mondialement. Ralliant ses forces autour d'une charte éthique fondamentale, elle-même fondée sur le retour aux vieilles sagesses des cultures primitives de tous pays, devenues d'ultimes alternatives, elle lutte pour un futur ancré dans l'histoire de l'humanité et de la nature.

La fin du récit est hardie, car elle ose croiser, autour du thème de la mémoire, les sagesses séculaires aux performances ultimes des biotechnologies enfin humaines.

Guy Bienvenu
Militant altermondialiste, anti-OGM et pour des « sciences citoyennes »

Jean Jacques PHILIP

Vespertilio

Roman

Éditions Les Ateliers de Porthos

« *Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé.* »

Ernest RENAN

« *Le commencement de toutes les sciences, c'est l'étonnement de ce que les choses sont ce qu'elles sont.* »

Aristote

Chapitre 1

78° 14’ 9.03’’N 15° 29’ 31.55’’ E
Spitzberg
Archipel arctique du Svalbard
Juillet 2025

Le sillage d’un télescope strie le miroir des eaux du fjord de Longyearbyen, anesthésiées par l’accalmie glacée, dans la lueur laiteuse de cette nuit polaire du mois de juillet 2025. L’œil panoramique de la caméra intégrée restitue au capitaine du sous-marin *Project 955* un ciel gris, lacéré par des falaises abruptes aux sommets enneigés. Sur la bande côtière, une piste d’atterrissage déploie son ruban d’asphalte verglacé. La tour de contrôle semble encore assoupie dans un sommeil matinal.

Le capitaine Féodor Dazdrapertrak opère un zoom sur une cible acérée qui s’enfonce comme une écharde dans le flanc de la montagne, une pyramide tronquée comme l’entrée d’une tombe. Le radar du sous-marin ne révèle la présence d’aucun navire de guerre dans un rayon de quarante lieues. Le moment est propice à l’action. Féodor ordonne l’émersion du sous-marin.

Il y a deux jours, dans le port de Severodvinsk, le commando de vingt hommes prenait possession du submersible sous le prétexte d’un exercice d’entraînement ; le capitaine Dazdrapertrak avait été contacté quelque temps auparavant par deux représentants d’un mystérieux groupe, qui se revendiquait de l’Obtshak, le « profit partagé », le conseil de neuf familles qui tirent les ficelles de la mafia russe. En lui montrant une photographie de son épouse et de ses deux enfants, ils le persuadèrent qu’il avait

tout intérêt à collaborer dans cette mission. Conscient de la détermination et de la cruauté de cette cellule mafieuse, Féodor avait accepté. La mission ne supposait pas un armement du *Project 955* en missiles nucléaires, mais seulement des essais de commandos portés sous la mer Blanche, puis la mer de Barents. C'est ainsi qu'il a présenté la croisière à son équipage.

Le chef du commando, Vadim, se fait nommer « le Brigadier » par ses hommes. Cela laisse supposer qu'il sert d'adjoint à un parrain plus haut placé dans le réseau d'organisations mafieuses qui gangrènent la Russie. Contrairement à l'organisation verticale sicilienne, l'hydre a plusieurs têtes, subdivisées en nombreux groupes, dont le rayon d'action peut embrasser des provinces entières. Vadim est un « Первый Верный »[1] étroitement surveillé. Il a lui-même recruté les hommes de son commando parmi des vétérans du FSB, remettant au goût du jour le vieux compagnonnage des services secrets et de la pègre. Il les a tous soumis à une sorte de rituel d'entraînement initiatique, en les poussant jusqu'à l'extrême limite de leurs forces, durant un stage de survie sur l'île déserte d'Ostrov Kolguyev.

Dans les coursives, les vingt hommes du commando, cagoulés et vêtus de combinaisons noires, vérifient une dernière fois leur armement, des fusils SVD de précision à visée nocturne, leur système de transmission et leurs masques à oxygène.

Dès l'émersion du navire, ils se déploient sur le pont. Les ordres sont brefs, chacun a mémorisé ses consignes et connaît son attribution dans le raid qui se prépare. Une équipe pose un drone Ptchela-2 sur une rampe de lancement. L'engin, préprogrammé pour la mission comme moyen de relais des communications, est également lesté de charges logistiques. Il prend son envol verticalement, laissant derrière lui un panache azuré. Une autre équipe met à l'eau quatre Zodiac, à bord desquels prennent place cinq hommes par embarcation.

Cinq minutes de navigation sur une mer agitée ourlée d'écume suffisent pour débarquer sur une plage de galets. Deux hommes

1 premier loyal

restent en veille pour la garde des Zodiac.

Les dix-huit autres membres du commando investissent rapidement le site du débarquement. Le mutisme des alarmes de l'aéroport adjacent atteste que leur présence n'a pas été détectée. Formant deux colonnes, ils s'acheminent en footing sur la route côtière qui doit les mener à leur cible, l'écharde de béton au flanc de la montagne.

Quatre hommes portent sur leur dos des containers isothermes de marque Biocell Center. Malgré une pente de plus en plus prononcée, l'avancée du raid est rapide. En un quart d'heure, il se retrouve à l'aplomb d'une passerelle enneigée sous la porte du bunker du Svalbard Global Seed Vault, la banque universelle destinée à la préservation des semences de cinq millions de variétés végétales, venant de toutes les cultures vivrières recensées dans le monde. Le site est géré par un accord entre trois institutions : le gouvernement norvégien, la Banque Génétique Nordique (une coopération des États scandinaves) et l'organisation internationale Global Crop Diversity Trust (GCDT).

La fonction du bâtiment sarcophage est la sauvegarde des fondements de la civilisation humaine, face aux bouleversements climatiques ou écologiques, la congélation à moins 18°C de graines du monde entier pour conserver la biodiversité des cultures.

Le site a été choisi pour sa position stratégique en hauteur, sa situation géologique sur une roche-mère à l'abri d'activités tectoniques et climatiques, et pour la constance de sa température froide.

Vadim ordonne à ses hommes de se tenir hors de portée du champ de vision des caméras de surveillance. Deux éclaireurs se sont détachés du groupe pour escalader le flanc de la montagne. Ils ont ainsi atteint le toit en pente du blockhaus. Leur mission est de neutraliser les gardiens du site. Après avoir rabattu leur masque à oxygène, ils ont repéré les bouches d'aération dans lesquelles ils jettent des grenades de gaz soporifique. Elles

dégagent un brouillard légèrement verdâtre qui se diffuse dans tout le réseau d'aération du bâtiment. Les cinq vigiles permanents chargés de la garde du site sont neutralisés sans avoir eu le temps d'actionner les alarmes de sécurité.

À l'aide de son boitier de télécommande, Vadim oriente le vol du drone vers le portique. Dans un sifflement strident, le gros bourdon métallique crache un minimissile Spike qui fait exploser dans une violente déflagration la grosse porte blindée du bunker.

Après avoir adapté les masques de protection, le commando prend rapidement possession des lieux. Il arpente un long couloir qui s'enfonce dans les entrailles de la montagne. Au fond du boyau, il se heurte à trois portes verrouillées et blindées qui gardent l'accès menant aux trois chambres fortes sarcophages.

Un membre du groupe, expert en cryptanalyse, dérive les commandes des serrures informatisées sur son ordinateur portable. Le programme déchiffre avec célérité le codage qui permet l'ouverture des trois portes.

Dans chacune des salles, sur de longues rangées d'étagères s'échelonnent des milliers de boîtes d'échantillons de graines, classées selon le code international de nomenclature botanique sur le mode binaire de Linné. Toute la génétique végétale mondiale se trouve là, condensée en petits sachets de graines soigneusement étiquetés.

Les hommes s'associent par binômes. Les consignes données à chaque groupe consistent, pour une espèce végétale, à repérer les « cultivars » ou les formes variantes des plantes cultivées. Un cultivar est obligatoirement désigné par un nom tiré des langues vivantes, avec une capitale pour initiale. Il se place entre des guillemets simples et, de plus, il ne s'écrit pas en italique, comme par exemple : Rosa 'Martin Frobisher'.

Un binôme recherche les anciens cultivars de riz résistant à la pyriculariose foliaire, comme l'espèce *Oryza rufipogon,* et à la panachure jaune, pour les espèces asiatique *Oryza sativa* et

africaine *Oryza glaberima*.

Un autre groupe prospecte dans le même rayonnage des graminées. Il s'empare des boitiers où s'affichent les variétés : blé Florence Aurore ou le blé meunier d'Apt, une variété de céréales également dénommée « la touselle blanche de Pertuis ». Sur la même étagère, ils saisissent des variétés d'épeautre *Triticum spelta* : Rouquin, Altgod, Oberkuimer.

Vadim donne l'ordre à son cryptanalyste d'ouvrir une autre porte latérale menant à une quatrième salle. Le bâillement de la porte cuirassée laisse entrevoir une cryobanque avec un alignement de plusieurs containers remplis d'azote liquide. Les quatre hommes qui portent les récipients isothermes le suivent dans ce cénacle de l'immortalité, où les biogénéticiens du monde entier ont décidé de conserver, à moins 196°C, en paillettes, les cellules souches embryonnaires ayant fait l'objet d'un criblage génomique et les fameuses cellules souches modifiées, bases de la thérapie génique.

L'ouverture de chaque structure libère un léger nuage de gaz diazoté en ébullition. Disposant d'un lecteur code-barre, Vadim repère les échantillons identifiés par un numéro univoque code EAN-13. Ayant enfilé des gants de protection, il sélectionne les paillettes porteuses de tous les espoirs à venir en matière de lutte contre les grandes maladies génétiques et d'élaboration des vaccins à base d'anticorps monoclonaux à visée anticancéreuse. Il transvase les précieux échantillons dans les containers des quatre porteurs.

Le rapt d'une partie primordiale du patrimoine de l'humanité s'effectue en moins d'une demi-heure.

Les deux éclaireurs du commando en ont profité pour neutraliser dans leur sommeil, durant quelques heures, les vigiles du site, en leur faisant inhaler un gaz d'halothane.

Tous les hommes du raid se retrouvent sur la passerelle d'entrée du blockhaus, chargés de leur précieux butin. Le retour en direction de la plage aux galets s'effectue avec une certaine

fébrilité.

Sur la base aérienne proche, les services de sécurité ont été alertés et sont en effervescence. Un groupe d'intervention embarque dans un hélicoptère. À peine a-t-il décollé que l'engin se fait percuter par le drone télécommandé et se désintègre dans une fulgurante explosion, provoquant une panique propice au repli du commando vers les Zodiac.

Dans un sillage d'écume, les quatre embarcations rejoignent le submersible en émersion.

Après avoir avalé ses vingt nervis, le *Project 955* replonge dans les abysses de la mer de Barents.

Deux journées de navigation sous la calotte glacière et par la route maritime du nord-est que le réchauffement climatique a largement ouverte lui suffisent pour émerger à la surface de la mer de Beaufort, au large des côtes d'Alaska, dans le delta du Mackenzie.

Un bateau-usine de pêche au crabe, un schooner de trente-trois mètres, l'attend pour un transfert des échantillons volés. Le précieux butin est confié par Vadim au commanditaire du rapt, moyennant le versement en espèces de quelques millions de dollars.

Le sous-marin reprend sa route en direction de son port d'attache. Longeant l'île chauve d'Ostrov Kolguyev, il se déleste du commando et de son meneur.

De la plage où ils ont débarqué, vingt hommes regardent le kiosque du submersible s'enfoncer dans les eaux de la mer de Barents. Son sillage s'estompe peu à peu avec la plongée des télescopes. Bientôt, ce n'est plus qu'une ride sur l'océan.

Vadim actionne sa télécommande et une violente explosion suivie d'une espèce de raz-de-marée, tel un champignon d'eau gigantesque, engloutit le *Project 955* et son équipage dans son dernier linceul d'écume.

Chapitre 2

Nag Gharb Sihel
Février 2026

Sa grand-voile grise et triangulaire gonflée par une brise de noroît, la felouque remonte le Nil. Bercé par les oscillations du gréement qu'il a choisi pour se rendre au village nubien de Nag Gharb Sihel, destination de sa mission en Égypte, Fabio Rojas savoure la grandeur du paysage que la dissolution d'une brume matinale lui dévoile.

Du haut des minarets, les *adhans*, appels des muezzins à la première prière, résonnent comme des échos. L'embarcation a laissé derrière elle le chaos du port d'Assouan avec les carcasses rouillées d'anciens bateaux de croisière, mastodontes polluants.

Natif de Tiahuanaco, sur l'Altiplano en Bolivie et descendant de ces civilisations andines bâtisseuses de pyramides et de monuments mégalithiques, Fabio ressent encore en lui le magnétisme du naos du temple d'Edfou, qu'il a visité la veille.

Fils d'un gratteur de sel de l'immense lac salé, le salar de Uyuni, il pense à ses parents en voyant les paysans du Nil courber péniblement l'échine au-dessus de leurs petites parcelles, fauchant les cannes de sorgho pour l'affouragement de leurs maigres troupeaux. Il voit l'ombre du dos voûté de son père sur ce lac blanc éclatant de soleil ; il voit ses mains douloureusement gercées par les morsures acides de l'ulexita et du sel.

Cette image de la misère des hommes le tenaille d'autant plus

que le mausolée d'Aga Khan, l'homme le plus riche du monde, se détache en clair-obscur au sommet de la falaise et le nargue de l'autre côté de la rive.

Le marinier nubien à la peau d'ébène pilote son navire en finesse, actionnant de son pied droit la barre de gouvernail. La felouque se rapproche des anciennes cascades et bifurque à tribord, louvoyant entre des îlots de roseaux.

Fabio réalise l'étrange cheminement qui l'a conduit sur ce fleuve mythique. Son destin est celui de son pays. La pauvreté n'est pas une fatalité : en 2000, il fut l'un des premiers étudiants de Bolivie à bénéficier des cinq mille bourses que Fidel Castro avait octroyées aux familles nécessiteuses afin d'inciter leurs enfants à entreprendre des études de médecine. Son ascension sociale, il la doit surtout à Evo Morales, le premier président bolivien, qui a versé la moitié de son salaire dans un fonds social destiné à payer les maîtres d'école, a établi comme priorité la santé, a permis l'accès à l'eau potable dans les zones rurales, a mené la lutte contre l'esclavage qui sévissait encore dans les latifundia, grandes propriétés foncières, a exercé le droit de propriété de son pays sur les ressources naturelles, intraitable avec les multinationales suspectées de fraudes fiscales.

À partir de 2010, son pays a pris une envergure croissante, grâce à la richesse de ses mines en roches dures d'étain, d'or, d'argent, wolfram, zinc, antimoine et surtout de ses grands lacs salés abondamment pourvus en lithium. Les ressources en énergies fossiles se réduisant à l'échelle de la planète, les constructeurs automobiles se sont rapidement tournés vers des véhicules à propulsion électrique. Les piles de ces moteurs nécessitent de plus en plus de lithium. La Bolivie s'est retrouvée en situation de quasi-monopole sur le marché mondial de ce précieux minerai, dont elle a nationalisé les zones d'extraction. La prospérité engendrée par l'exportation du lithium a été exclusivement réinvestie dans des programmes d'éducation, d'assainissement des quartiers insalubres et d'aide au développement d'une

agriculture familiale, assurant l'autonomie alimentaire du pays. L'essor du pays a engendré une nouvelle économie vertueuse, déconnectée des spéculations boursières. La valeur de la richesse a été étalonnée sur l'équivalence de travail humain engagé pour la produire. Le BOB ou Boliviano est devenu une monnaie sûre, stable et morale, sur laquelle se sont alignés des fonds souverains d'autres pays, comme la Norvège, échaudés par les nombreux cracks financiers qui ont plongé les économies libérales occidentales dans des crises économiques et sociales de plus en plus graves. Les banques suisses et les paradis fiscaux ont perdu leur crédibilité et périclitent d'autant plus qu'ils ne drainent plus les flux monétaires du marché de l'or noir qui s'est tari dans les pays pétroliers. Les anciennes richesses faciles accumulées par ces derniers pays ont fondu comme neige au soleil, laissant leurs économies exsangues et vidant leurs tours de Babel. Un nouvel ordre économique s'est imposé sous le vocable de *Global Ethic and Human Conscience* (GEHC).

De plus en plus de pays émergents adhèrent à cette nouvelle doctrine qui fixe des limites aux fortunes des nantis et assure au plus grand nombre une juste rétribution du travail. L'influence de la GEHC est croissante et elle se substitue aux vieilles institutions internationales comme l'ONU. Elle se distingue surtout par ses manœuvres secrètes en Afrique, en luttant contre la corruption, torpillant les comptes étrangers des dirigeants vénaux, désorganisant les circuits des marchands d'armes. Parallèlement, elle soutient les projets de développement de sociétés rurales et d'éducation des populations comme le village nubien de Nag Gharb Sihel qui adhèrent à la GEHC en signant la charte d'éthique.

Médecin spécialisé en endocrinologie, Fabio intervient comme consultant sur des programmes de santé mis en place par la GEHC. Sa mission en Afrique est d'enquêter sur une maladie auto-immune qui se déclenche sur un nombre croissant de patients diabétiques équipés, grâce à l'aide financière de

la GEHC, de pompes d'insulinothérapie. Trois cas, dont deux mortels, ont été observés dans la communauté nubienne. Ces cas se rajoutent à ceux que Fabio vient de recenser dans son périple en Afrique : au Cameroun, au Mali, la recrudescence de cette maladie auto-immune a pris des proportions importantes, surtout sur des malades atteints du diabète 1b, dit « africain ».

Fabio a participé à des programmes de recherche sur le traitement de cette maladie par l'utilisation d'autogreffes de cellules souches prélevées sur la propre moelle osseuse des patients. Les résultats de cette thérapie donnent beaucoup d'espoir, mais la technique reste lourde à mettre en place face au nombre croissant de malades, estimé à plus de trois cents millions au niveau mondial. L'utilisation de l'insuline reste la solution la plus adaptée et réaliste pour faire face à cette endémie.

L'enquête du médecin remet principalement en cause la source d'insuline utilisée, produite par un trust de fournisseurs qui bénéficie d'une situation d'exclusivité sur le marché mondial.
Fabio prend conscience d'avoir entre ses mains une bombe à retardement et que ses révélations quant à cette enquête peuvent avoir des répercussions considérables.

Il a ouvert son ordinateur. L'actualité mondiale défile avec frénésie sur son écran : la funeste dynastie des Kim Jong-il a implosé en Corée du Nord avec la désintégration d'une de ses centrales nucléaires. Les retombées contaminent maintenant un peuple mourant de faim et une bonne partie de la Chine du Nord.

Déstabilisé par ce désastre, le gouvernement chinois tente de juguler la colère et le mécontentement d'une population blasée qui se tourne vers les valeurs mystiques. Ainsi, le Tibet géographique n'existe plus mais, comme une revanche, un Tibet spirituel s'est ancré dans le cœur de la jeunesse chinoise qui n'hésite pas à défiler dans le calme, en brandissant les couleurs et le portrait de son inspirateur : le quatorzième dalaï-lama.

Le pouvoir a voulu réagir. Mais la brutalité de la répression a eu pour effet de conforter dans son essence-même cette vague mystique gonflée par le sacrifice des martyrs.
Fabio pressent, malgré cette spirale de folie, que ce fervent élan de la jeunesse laisse présager une raison d'espérer. Il éteint son programme avant-coureur de morbidité pour mieux s'imprégner de l'ambiance sereine qui émane de la métamorphose du paysage.

Sur la rive droite du Nil, le village de Nag Gharb Sihel s'étale comme un havre de paix et offre un point d'ancrage à la felouque. Le crépi de torchis peint de chaque maison reflète des nuances dominées par le bleu pastel. Des panneaux solaires emprisonnent les rayons du Faucon d'or qui irradie l'Égypte depuis des millénaires. L'énergie ainsi captée fait fonctionner les pompes des puits, les stations d'irrigation à faible débit, mais qui permettent de mettre en valeur des jardins potagers sablonneux en terrasse. Sur toute cette surface, la végétation est luxuriante et fait étalage d'un vert qui contraste avec l'ocre des étendues désertiques.

Sur le ponton, trois silhouettes et une nuée d'enfants attendent Fabio. La felouque à peine amarrée, le visiteur est happé par les gosses qui lui souhaitent « أسلام ألـيـگـم »[2], chaque main brandissant des figurines miniatures de bois peint.

– Bienvenue Docteur Rojas, lance une voix féminine. Je suis Diounout, institutrice, je vous servirai d'interprète. Voici Méni, le maire du village, ajoute-t-elle en présentant l'homme de haute stature qui se tient à ses côtés, et Paser le responsable du dispensaire médical. Nous vous invitons à nous suivre pour déguster le thé de l'amitié.

La jeune nubienne, par son port de tête, la remarquable finesse de ses traits et la limpidité de son regard qui coule comme une source claire sur un visage d'ébène, atteste de sa fière ascendance, celle d'ancêtres du royaume de Koush, qui reposent actuellement dans les cimetières engloutis du grand

2 *salam alaikum* : bonjour

lac Nasser. Cette autorité naturelle et cette dignité tranchent avec les silhouettes fantomatiques, tassées sous leurs burqas, que Fabio a croisées la veille dans le souk d'Assouan. Le village nubien, échappant à la mainmise des frères musulmans, se constitue alors îlot de résistance, ce qui le singularise du reste de la société égyptienne, mais l'expose aussi aux raids punitifs des milices des fous de Dieu. Protégées du soleil dans des guérites qui ceignent le lieu, des sentinelles armées affichent ouvertement l'imminence d'un réel danger.

Remontant les ruelles étroites qui séparent l'agglomération des maisons, collées les unes aux autres pour favoriser la circulation d'air frais et limiter les effets de la canicule, le maire conduit le groupe vers sa demeure en adobe, surmontée de son toit voûté qu'un harmonieux *malqaf* ouvre latéralement, aspirant l'air débarrassé de toute poussière.

Ayant poussé sa grande porte de bois, peinte d'un bleu vif serti de rouge, il invite ses hôtes à pénétrer dans le patio intérieur, pour s'asseoir autour d'une table. Sur celle-ci fume un mélange de thé noir et vert, distillant un parfum, subtile alliance de gingembre, d'amande et de cannelle. Les fresques murales témoignent du *Haj*, pèlerinage à la Mecque, accompli par le propriétaire. Méni, tout en servant le thé, parle de son village :

– Nous avons signé la charte d'éthique avec votre organisation depuis plus de quinze ans. Cela nous a considérablement aidés à maintenir notre culture et nos traditions nubiennes. Nous sommes maintenant autosuffisants sur le plan alimentaire, grâce au programme d'énergie solaire. Nous avons développé le tourisme ethnique en incitant chacune de nos familles à aménager une chambre d'hôte. Cette activité a maintenu nos jeunes au village, mais notre situation reste fragile. Autour de nous, la société égyptienne souffre d'une misère croissante, exacerbée par les *Da'wa* et les prédications de plus en plus virulentes des frères musulmans. Votre aide révèle parfois ses limites, surtout sur le plan sanitaire. En voulant conjurer un mal,

vous avez par ailleurs engendré un autre préjudice.

Fabio oriente la discussion vers le motif de son enquête, les trois cas de maladies auto-immunes. Diounout lui traduit alors le récit du maire :

– Les trois enfants, deux filles et un garçon, atteints du mal mystérieux, souffrant donc de la même pathologie, soit un diabète 1b traité par la même thérapie : les pompes à insuline offertes dans le cadre d'un programme d'aide sanitaire de la GEHC. Le mal s'est déclaré à quelques jours d'intervalle.

Paser, le responsable du dispensaire, détaille les symptômes de la maladie :

– Les enfants se sont d'abord plaints de myalgies, de fatigue, puis de douleurs articulaires. Très vite sont apparus les masques de chacal, de grandes taches sur la face. Selon notre tradition, cet auspice est très néfaste : c'est le masque d'Anubis, le chacal, le dieu des cimetières et de la momification. Le mal s'est stabilisé à ce stade pour le garçon, mais de graves complications sont survenues pour les deux fillettes : néphrites, convulsions. Elles ont été terrassées en quelques jours par une péricardite. Je vous transmets un double des dossiers de suivi médical des deux malheureuses. Nous sommes inquiets pour les quatre personnes de notre village qui suivent le même traitement à l'insuline. Elles ne lui accordent d'ailleurs plus aucune confiance.

– Serait-il possible d'examiner le garçon qui a développé la maladie du masque ? demande Fabio.

Sur un appel de Diounout, un garçon, accompagné d'un adulte qui semble être son père, s'est présenté au porche de la maison. D'une voix rassurante, l'institutrice les a invités à s'asseoir autour de la table. L'enfant semble stigmatisé par le masque de malheur avec, sur le visage, des plaques rouges en forme d'ailes de papillon. Fabio rassure l'enfant en lui demandant son prénom, Bashar. Il note l'érythème malaire et, après avoir demandé l'autorisation paternelle, photographie le syndrome.

– Puis-je consulter le dossier médical de Bashar ? demande-

t-il.

À la lecture du document, Fabio retrouve les mêmes facteurs de risques qu'il avait constatés chez les nombreux autres patients consultés au cours de sa mission d'enquête africaine. L'enfant est du groupe sanguin O sans aucun antigène, hérité de ses ancêtres chasseurs. Son système HLA d'histocompatibilité est le DR ¾ qui se retrouve fréquemment chez les jeunes sujets insulinodépendants. Il doit sa survie à son sexe : la maladie auto-immune du lupus érythémateux disséminé a une évolution fatale plus rapide chez les filles.

Le père de l'enfant, inquiet, interpelle le docteur :

– Devons-nous continuer le traitement et utiliser la pompe à insuline ?

– Je vais inscrire Bashar à un programme prioritaire, rassure Fabio. Dans un premier temps, nous changeons la nature de l'insuline. Il faudra ensuite qu'il se prépare à un long voyage. Nous ne pouvons pas faire cette opération sur place. Avec l'autorité sanitaire de la GEHC, nous avons décidé un regroupement des enfants diabétiques qui ont développé le syndrome auto-immun dans une unité de soins de Durban en Afrique du Sud. Ils y subiront une autogreffe de cellules osseuses. Nous vous ferons parvenir au plus tôt les passeports et les billets d'avion pour le voyage. Il faut continuer le traitement en respectant le régime alimentaire que je vais vous prescrire.

Fabio, s'appuyant sur ses connaissances de nutritionniste, associe pour les personnes de groupe sanguin O un régime alimentaire hyperprotéiné à une intense activité physique. Il recommande de supprimer laitages et céréales de l'alimentation de l'enfant. Il adresse ensuite une requête au maire du village et au père de l'enfant.

– M'autorisez-vous, pour mon enquête, à télécharger les données des trois dossiers médicaux ?

D'un commun accord, les deux hommes acceptent que Fabio télécharge sur son ordinateur les informations numérisées sur

les puces électroniques des documents. Un moteur interne de recherche digère ces paramètres qui se cumulent aux autres indications que le médecin a glanées au cours de ses consultations sur le syndrome auto-immun, faisant ressortir, par recoupement, les facteurs de risques et l'indice de morbidité du problème.

Diounout invite le visiteur à découvrir le village. Bercé par la sérénité des lieux qui contraste avec la fébrilité et le sentiment d'animosité qu'il avait ressentis la veille en traversant les souks d'Assouan, Fabio accepte avec bienveillance la proposition.

Ayant pris congé de son hôte après lui avoir réitéré la promesse de prendre en charge l'enfant malade, le médecin suit l'institutrice à travers un dédale de ruelles animées. Les murs réfléchissent avec intensité leurs couleurs éclatantes. Ils redescendent vers le fleuve. À l'ombre généreuse d'une palmeraie, l'école traditionnelle les accueille. Dans la cour de récréation, s'ébattent des groupes séparés, les garçons en chemise blanche et pantalon bleu marine poursuivant un ballon de football, les filles en robe de même couleur, en chemisier et tchador blanc, tenant sagement assemblée à l'ombre d'une tonnelle.

L'arrivée de leur institutrice, accompagnée d'un étranger, engendre un regroupement des deux coteries dans un joyeux chahut de bienvenue que Diounout apaise avec autorité, en invitant ses jeunes disciples à rejoindre leur classe. Le décor des salles semble figé depuis un siècle, avec ses pupitres en bois, ses planches anatomiques, ses cartes de géographie accrochées au mur, et son tableau noir qui s'affiche de manière désuète derrière le bureau du maître. Dans ce décor traditionnel, certains indices de modernité n'ont pas échappé à Fabio. Chaque élève dispose de son micro-ordinateur relié en réseau à un poste central.

– Dans notre pédagogie, nous essayons d'allier nos traditions avec les technologies nouvelles qui sont pour les enfants des ouvertures sur le monde, affirme Diounout. Au fait, connaissez-

vous le *jeel* ?

– Je crois savoir qu'il s'agit d'une musique populaire égyptienne, se risque Fabio.

– Il s'agit plutôt d'une fusion entre les musiques nubiennes et les rythmes égyptiens et bédouins. C'est l'objet de mon cours de ce matin. Les élèves vont vous en faire une démonstration.

Suite aux consignes données par leur institutrice, les enfants se lèvent et s'alignent en deux rangées, les filles d'un côté de la classe, les garçons de l'autre. Ces derniers se sont munis de leur *tamboura*, large tambour en peau de chameau.

Une soliste entonne les premières mesures du chant sur lesquelles enchaîne l'ensemble en rythmant la note musicale par la frappe des mains. Une danse primitive s'ébauche par un pas qui claque au sol. Ainsi fusionnent la danse et le chant dans une sorte de transe envoûtante, qui a surgi des origines profondes de ces civilisations des sables qui savaient, par ce rituel, exorciser les personnes possédées par de mauvais esprits. Dans cette dynamique simple, Fabio retrouve les chants traditionnels de ses racines andines. Chez lui, les femmes ont le privilège de chanter et la voix féminine de la jeune nubienne qui mène le chant, en prenant des tonalités de plus en plus hautes, évoque Pachamama, la Terre Mère, le lien entre les divinités cosmiques et les hommes.

L'arrivée du timonier de la felouque vient rompre cette harmonie éphémère. Avec regret, il quitte l'institutrice et sa classe, le village et son oasis de paix, pour reprendre place à la proue du bateau. Les silhouettes fines des aigrettes se reflètent dans le miroir azuré du Nil.

Le médecin a ouvert sa boîte à message électronique et a cliqué sur deux adresses : celle du service de la recherche médicale de la GEHC à laquelle il a joint toutes les dernières données collectées sur le lupus érythémateux ; et celle de sa fidèle amie, une journaliste scientifique qui travaille pour une revue québécoise, Joachime Lacombe :

Joachime,
Tu trouveras en dossiers joints les conclusions de mon enquête africaine sur la dissémination des cas de maladies auto-immunes sur des patients atteints du diabète 1b.
Il est possible que mes déductions remettent en cause les intérêts fondamentaux de certaines firmes pharmaceutiques et dévoilent un important scandale sanitaire. Je ne me sens plus en sécurité et il m'arrive de douter en ce qui concerne l'appui du service santé de la GEHC.
Je suis conscient que ces informations peuvent t'exposer à des ennuis. Je te prie de ne les utiliser que s'il m'arrivait un accident.
Amicalement.
Fabio.

Sur l'île Éléphantine, il est un rocher, promontoire tourmenté de granit rose, couronné de quelques buissons secs. Il domine le Nil tourbillonnant à l'isthme le plus étroit, qu'empruntent les bateaux pour rejoindre le port d'Assouan.

Ce matin, le groupe Al-Gama'a al-Islamiva a convoqué Yassir pour l'inciter au *djihad*. Il a fermé son étal de boucher, grouillant de mouches du souk, et pris une barque-navette qui l'a déposé sur ce lieu où ses ancêtres avaient voué le culte de Khnoum, le créateur de l'humanité, ce lieu-même où Yassir avait reçu l'ordre de donner la mort. Il a déterré un lance-roquette M72 LAW armé de munitions thermobariques à fragmentation, enfoui au pied du rocher, à l'endroit-même qui lui avait été indiqué.

De la felouque, Fabio voit s'ériger la grande Porte d'Amenhotep. Mentalement, il superpose au monument la grande arche cyclopéenne du soleil, brisée en son milieu, qui ouvre la géométrie du temps au monde de Tiahuanaco sur le

haut plateau de Bolivie.

Dans l'axe-même de l'arche antique, jaillit une lumière fulgurante accompagnée d'une détonation violente. Une dernière seconde d'éternité, la barque solaire sacrée Néchémet s'échoue dans les tréfonds de la conscience de Fabio. Un dieu chacal tend ses deux bras pour l'inviter à passer la nacelle du monde des morts et à poursuivre la course céleste. Sa carcasse humaine s'est fragmentée en milliers de brisures d'organes que le Nil ensanglanté draine déjà vers son delta. Ainsi se perpétue le mythe d'Osiris. Y a-t-il sur le lointain rivage du delta l'amour, une Isis pour procéder au rite de la régénération ou s'agit-il seulement du cycle barbare de la destruction et de la mort, sans la crue de renaissance ?

Yassir a déposé son arme. Des soldats armés alertés par l'explosion affluent de toutes parts. Avant même qu'ils aient eu le temps de pointer leurs fusils, Yassir dégoupille une grenade en hurlant son dernier « الله أكبر »[3] avec la certitude fanatique de rejoindre les jardins du séjour éternel que le Tout-Miséricordieux a promis à ses serviteurs qui ont cru à l'Invisible.

3 *Allah akbar* : Dieu est grand

Chapitre 3

Message enregistré par webcam sur Live Messenger 10 septembre 2026

Sur l'écran apparaît, dans la pénombre d'un soir d'automne, le visage d'un homme, la cinquantaine aux traits fatigués. Une immense tristesse se manifeste au fond de son regard. Malgré l'état d'abattement, on devine un profond sentiment de détermination que traduit une voix claire, martelant un message sur un ton saccadé à l'accent trégorrois roulant les « r » à l'anglaise :

De : jeanlemeur@wanadoo.fr
À : globalconscienceandethic@free.interna-tional
Objet : Mon testament.

Aujourd'hui, tout a basculé ! Ceci est le récit de la spirale qui m'a conduit à cette déchéance. Je croyais en l'avenir de mon métier, quand après un BTS agricole, j'ai pris la relève de mes parents sur cette ferme du manoir de Kernaoguer, il y a maintenant vingt-huit ans. Avec passion, je me suis consacré au travail d'éleveur en reprenant le troupeau familial de soixante-dix vaches laitières. Pourtant, en 2004, les temps n'étaient pas faciles. On venait à peine de digérer la crise sanitaire de l'encéphalite spongiforme bovine et de la fièvre catarrhale. Puis, à partir de 2009, le marché du lait s'est

libéralisé. Les quotas qui encadraient la production ont été démantelés. Cette dérégulation a entraîné l'effondrement du prix du lait et la concentration des élevages dans de grosses structures de production.

Malgré ces difficultés, ces années furent pour moi les plus heureuses. Il y eut mon mariage avec Mona. Nous avions réalisé tous deux le même parcours d'études. Nous nous sommes unis maritalement et professionnellement. Nous nous sommes associés dans une Entreprise Agricole à Responsabilité Limitée. Nos jumeaux sont nés en 2004. Nous nous sommes installés dans ce manoir, délabré à l'époque. Avec ses quatre-vingt hectares attenants, il appartenait à une famille noble. Les propriétaires nous firent une offre de vente pour l'ensemble du domaine. L'investissement était élevé et risqué, mais Mona avait des projets. La conjoncture économique de l'élevage était trop aléatoire, une diversification s'imposait. Les lieux et l'implantation en bordure de l'estuaire se prêtaient parfaitement à la mise en place d'une activité d'accueil et de tourisme. Nous avons donc acheté la ferme et le manoir. Nous nous sommes lancés dans un long travail de restauration de ce patrimoine, en respectant le plus scrupuleusement possible les recommandations très contraignantes imposées par les services du Domaine. Grâce à la ténacité de Mona, à son sens de l'hospitalité et ses dons culinaires pour les recettes de terroir, l'activité de gîte-auberge au manoir s'est bien développée. Cela nous a permis de faire face aux lourdes échéances de l'emprunt que nous avions contracté, et de dégager un revenu pour le temps complet que Mona y consacrait.

De mon côté, j'ai recherché une autre orientation pour mon élevage laitier. Afin de nous libérer des contraintes qui nous liaient aux deux traites journalières, nous

avions déjà opté pour l'installation d'un robot de traite et d'un système d'alimentation automatisé du cheptel. Tous les travaux des champs et de récoltes étaient assurés par une entreprise de travaux agricoles dans le cadre d'un contrat de production fourragère qui nous assurait le conditionnement des quarante hectares de maïs et des trente hectares de luzerne en grands cubes enrubannés. Deux fois par semaine, à l'aide de mon tracteur télescopique, je déroulais ces cubes dans l'auge automatisée.

Notre situation, dans un secteur environnemental fragile, rendait inconcevable le développement de la production. Durant mes études agricoles, j'avais réalisé un stage dans un élevage québécois. Nous gardions des relations amicales avec les propriétaires de cet élevage qui développaient, en contrat avec la firme pharmaceutique Insula Gènes un programme de production de lait dit « alicament », émanant de vaches issues de la semence de taureaux transgéniques. Ces derniers avaient subi au stade embryonnaire la greffe d'un gène humain qui détermine la production d'insuline. Le but était de pallier un manque de fabrication de cette hormone produite à ce moment-là par des bactéries génétiquement modifiées, ou prélevée sur des tissus porcins. Ces deux dernières biotechnologies ne suffisaient plus pour faire face à une demande croissante d'insuline. Le nombre de diabétiques au niveau mondial était à ce moment-là de deux cents millions et cette morbidité augmentait sur tous les continents, surtout en Afrique. Le marché mondial de l'insuline se chiffrait à plus de cinq milliards de dollars.

La firme canadienne cherchait donc à implanter son concept en Europe : elle proposait aux éleveurs

laitiers intéressés de faire naître, par transplantations embryonnaires avec sexage des embryons, des génisses engendrées par ces fameux taureaux transgéniques.

L'année 2015 fut favorable au développement de ces biotechnologies, la CEE vivant au gré des mouvements de balanciers politiques. La vague de programmes écologiques et de développement durable s'essoufflait sur le vieux continent. Les perturbations climatiques irrémédiables en Chine, en Afrique, avaient généré des crises alimentaires graves menaçant ainsi les fragiles équilibres mondiaux. Le libéralisme déferlant faisait sauter tous les verrous de régulation des marchés agricoles et autorisait l'utilisation d'Organismes Génétiquement Modifiés (OGM).

La firme Insula Gènes nous a contactés ; nous avons accepté de signer leur contrat d'élevage et d'adopter leur système de production de lait thérapeutique. Nous avons procédé à la transplantation des embryons transgéniques sexés provenant de l'élevage nucleus *canadien. Nous étions d'autant plus motivés par cette démarche que Mona traitait un diabète avec cette nouvelle source d'insuline b.*

Nos premières génisses sont nées en 2016 et nous avons collecté les premières traites de lait thérapeutique à partir de 2018. La firme avait mis en place un réseau spécifique de ramassage de ce lait qui était déshydraté et transformé en poudre de lait dans des usines laitières spécialisées. La poudre était acheminée vers un centre européen d'extraction de l'insuline b.

Pendant dix ans, nous avons appliqué sans problème ce programme d'élevage avec une très bonne rémunération du lait que produisaient les vaches issues de ces taureaux transgéniques. Nous avions conscience de travailler pour une bonne cause. Et puis le grain de

sable s'est immiscé dans ce système trop bien huilé.

En 2022, sur les soixante vêlages, nous avons perdu plus de quarante veaux. Ils naissaient sans anomalies et mouraient dès le deuxième jour. Ils présentaient un ictère des gencives et un dépérissement rapide sans signe de fièvre. Les vétérinaires consultés étaient incapables de donner une quelconque explication quant à cette nouvelle pathologie. Ils avaient écarté les causes virales et bactériennes. Je soupçonnais une contamination par le colostrum de la mère. Cette hypothèse était confortée par le fait que les veaux qui ne tétaient pas ce premier lait et que je nourrissais avec un lait conventionnel en poudre reconstitué survivaient.

Face aux nombreuses doléances que j'avais adressées à la firme Insula Gènes, pour payer le prix du silence et pour nous indemniser, celle-ci nous avait assuré le renouvellement des vaches par des génisses provenant d'autres élevages.

Puis un malheur nous accabla, il survint une complication foudroyante du diabète de Mona en décembre 2024. Elle s'est d'abord plainte d'un état de fatigue inhabituel et de douleurs articulaires. Sa santé s'est ensuite étiolée en quelques jours. Elle s'est réveillée un matin avec un érythème facial, comme un masque de loup, que les médecins nommèrent « vespertilio ». Nous redoutions une leucémie. Après quelques hésitations, les spécialistes consultés diagnostiquèrent une maladie auto-immune, un lupus érythémateux disséminé. Dans son organisme, les lymphocytes ne distinguaient plus les cellules du soi et du non-soi. Cette folie autodestructrice emporta Mona en quelques jours.

J'ai sombré dans un profond découragement.

Pendant quelques mois, la dépression m'a isolé du monde extérieur. Je ne faisais pas encore le lien entre la pathologie des veaux et le mal qui avait terrassé Mona.

En juin dernier, un article scientifique de la revue Nature, Sciences et Déontologie *a attiré mon attention. Il signalait des cas de « vespertilio » constatés chez des enfants souffrant de diabète, avec une recrudescence du problème en Afrique. Ce syndrome foudroyant et mortel, sur des populations dont les facteurs de risques n'étaient pas encore clairement définis, inquiétait la communauté scientifique. Certains chercheurs formulaient une hypothèse de causalité entre la maladie et l'administration de certaines formes d'insuline aux patients.*

J'ai rapidement fait le rapprochement avec le masque de loup de Mona et le lait produit par mes vaches transgéniques. Quelque chose avait dérapé au cours des manipulations génétiques que les sorciers de l'ADN ne contrôlaient plus.

J'ai alors alerté les correspondants français de la firme Insula Gènes. Ils m'ont adressé sous un vernis de fausse compassion, un message de non-recevoir et une menace de rupture du contrat de production.

J'ai alors fait remonter mes doléances aux autorités sanitaires des services vétérinaires. Au nom du sacro-saint principe de précaution, une mécanique implacable s'est alors mise en route, me révélant une coalition secrète entre l'intérêt d'État et celui du consortium multinational Holly Mountain, actionnaire majoritaire de la firme Insula Gènes.

Suite aux analyses de lait et de sang prélevés sur mes vaches, le troupeau a été déclaré contaminé de leucose bovine, maladie réputée légalement contagieuse. Un

décret préfectoral a ordonné la mise en place d'un cordon sanitaire isolant ainsi ma ferme de tout contact avec l'extérieur, condamnant aussi l'activité d'accueil du manoir. Je me suis retrouvé assigné à résidence, ne pouvant recevoir ma famille. Ce matin, les autorités locales, accompagnées de leurs sbires et d'agents de la sécurité alimentaire, m'ont surpris au réveil. Elles ont porté à ma connaissance l'ordre d'évacuation pour éradication de tout le cheptel. Une cellule d'écoute psychologique m'a pris en charge, m'étouffant dans son verbiage de compassion et autres paroles fallacieuses, pendant que débarquait une brigade d'argousins affublés de bottes et de combinaisons blanches aseptisées. J'ai assisté, impuissant, à l'embarquement de toutes mes vaches et de leur progéniture dans de grandes bétaillères.

Dans une nuée de poussière et un dernier concert de beuglements, toute une vie de travail s'est brusquement évaporée. J'ai envoyé au diable les pseudo-psychiatres avec leurs tentatives de médiation et suis resté seul dans l'étable vide, assis sur une botte de paille, à ruminer de désespoir et de colère.

Puis sont arrivés les deux conciliateurs de la firme Insula Gènes. Je les ai laissés exprimer leur feinte commisération et les conditions financières d'indemnisation pour le préjudice subi.

J'ai voulu en savoir plus sur cette plaie qui avait anéanti mon destin et mon élevage et sur les conséquences de cette protéine-anticorps autodestructrice dans la chaîne de transformation du lait. Ces interlocuteurs ne m'ont laissé aucune réponse satisfaisante. Prétextant étudier plus précisément le contrat d'indemnisation, j'ai invité les deux négociateurs à me suivre dans le bureau que j'avais aménagé à l'étage du manoir. Sous la menace

de mon arme de chasse, je les ai alors séquestrés dans une pièce attenante sans issue et sans fenêtre, après les avoir délestés de leurs téléphones portables. Leur absence a été rapidement remarquée par les forces de l'ordre qui assuraient le blocus du domaine.

Un escadron de compagnie de sécurité a été très rapidement mobilisé pour resserrer l'étau. À l'aide de leurs porte-voix, ils m'ont hurlé leurs sommations. Je leur ai immédiatement fait part de mes conditions, exigeant de pouvoir faire une déclaration en direct à une chaîne d'information télévisée. Grâce à ma caméra de surveillance installée au sommet de la tourelle du manoir, j'ai pu observer les mouvements de troupe et le siège du manoir. J'ai vu arriver l'hélicoptère du groupe d'intervention, mais aucune équipe d'information télévisée. Manifestement, ils ont joué la carte de l'usure, attendant la nuit, plus propice à une intervention.

Je sais maintenant que la partie est perdue pour moi.

Cet enregistrement sera mon dernier cri de révolte…

Un rai de lumière d'un bleu phosphorescent traversant une fenêtre balaie l'espace maintenant enténébré de la pièce. Il arrête sa course en pleine poitrine de Jean. Une déflagration et l'homme s'affaisse sur le clavier de son ordinateur, son front percute la touche « entrée » et le message filmé est propulsé sur la toile vers son destinataire, la GEHC.

Chapitre 4

Les Héaux de Bréhat
22 septembre 2026

Erwan et Tugdual Le Meur larguent les amarres du voilier familial de la cale du port de Tréguier. Ils ont, le matin-même, célébré les obsèques de leur père, Jean. La marée sera haute dans quatre heures. Le flux montant s'est engouffré dans l'estuaire du Jaudy, avide de déposer sur le schorre de l'estran ses moissons d'algues et de plancton.

Au gouvernail, Tugdual, navigateur averti, prend soin de bien canaliser le safran sur l'ornière du chenal. La quille semi-longue du *Billie Marie* de onze mètres est parfaitement adaptée à cette navigation dans l'aber. Erwan hisse la grand-voile, un gréement de cotre gonflé par un vent fort de sud-ouest qui fait gîter le bateau.

À tribord, le maillage serré des champs fertiles de choux et d'artichauts vient mourir en pente douce vers la frontière salée de petites plages de sable et de rochers parés de leur coaltar de varech. Dans un méandre, se terre le moulin à mer du Carpont dont les marées descendantes, piégées par les digues, faisaient autrefois tourner les roues à aubes.

À bâbord, ils longent le petit port de la Roche-Jaune et s'apprêtent à louvoyer entre l'île d'Er et le petit îlot Enez Yar, cerclé d'un muret et rattaché à la terre par un tombolo. À la sortie de l'estuaire, la mer forcit. Les embruns distillent leur vapeur aux crêtes d'une écume s'échouant sur l'autel minéral

du dolmen d'Ar Rompet, dressé entre les champs et la grève.

Ils laissent à bâbord la pointe du Château et les chaos granitiques de Plougrescant, pour côtoyer cette presqu'île du bout du monde. Les brisants affleurent de partout et obligent les jumeaux à prendre plus au large. Tel l'antipode d'un épiphénomène, une longue langue de galets et de dunes borne la côte déchiquetée : le sillon du Talbert, point d'exclamation au seuil d'un univers, isthme légendaire où Merlin l'Enchanteur déversa des charrois de galets pour rejoindre son inaccessible amour, Viviane.

Sur les rochers de l'Épée, un guetteur veille du haut de ses cinquante-sept mètres de granit. Le phare des Héaux de Bréhat balise les deux estuaires du Jaudy et du Trieux, signalant aux navigateurs de la nuit, par ses quatre éclats de quinze secondes, une zone dangereuse cerclée de courants violents.

Pour atteindre leur destination, les jumeaux effectuent une dérivation par le large, à bâbord du phare et de ses récifs. La balise cardinale de la Moisie leur ouvre le chenal vers la cale de l'île Maudez.

Sur cette longue bande de terre d'un kilomètre de long sur deux cent cinquante mètres de large, Erwan, chercheur en biologie marine et spécialiste des algues, a jeté son sac de routard des mers. Il a rejoint une communauté de scientifiques de la GEHC qui vit d'une façon autarcique, selon le principe d'éthique de l'organisation.

Ces nouveaux anachorètes ont investi les anciens bâtiments conventuels de l'ancien prieuré, que le moine irlandais Maudez du VIe siècle avait fondé, après avoir chassé de l'île toutes les bêtes vermineuses et rampantes qui l'infestaient.

La mission de la communauté est l'étude et la valorisation des champs d'algues. Plus de cinq cents espèces peuplent ses fonds marins, en faisant un des biotopes les plus riches au niveau mondial. Erwan y a appris à cultiver le *wakame,* une espèce spontanée d'algue proliférant sur les fonds rocheux de cette

côte.

Au bout du ponton, une frêle silhouette attend le retour de son compagnon. Maria, une jeune fille à la chevelure brune bouclée, au teint mat des métisses, mène ses recherches en médecine sur les nouvelles grosses molécules antivirales qu'elle extrait de cette algue. Ceci, dans le laboratoire qu'elle a aménagé au rez-de-chaussée des bâtiments de l'ancien prieuré.

La marée a atteint la cote maximale fixée par cet équinoxe d'automne. Tugdual dépose son frère à quai. Il lui reste trois heures de navigation contre le vent pour ramener le *Billie Marie* à son port d'attache : Tréguier.

Chapitre 5

Article du quotidien *Ouest-France*
24 Septembre 2026

Drame en mer au large des Héaux de Bréhat.
Un voilier s'échoue sur les récifs de l'Épée.

Le Billie Marie*, immatriculé au port de plaisance de Tréguier, s'est échoué sur les récifs de l'Épée à l'ouest du phare des Héaux. Ses deux occupants, les frères jumeaux Le Meur, avaient le matin-même assisté aux funérailles de leur père, Jean Le Meur, mort dans les circonstances dramatiques du siège du manoir de Kernaoguer. Ils avaient ensuite embarqué sur le voilier familial pour reconduire un des jumeaux, Erwan, sur l'île Maudez où ce dernier mène, avec une équipe internationale de scientifiques, un travail de recherche sur les algues. Après avoir déposé son frère sur l'île, Tugdual avait repris la barre, en dépit d'une forte houle, pour retourner au port de Tréguier. Le voilier a été retrouvé échoué, sans son pilote, par le* Sant' Yvi *de la SMSN de Loguivy-de-la-Mer.*

Les premiers indices conduiraient à l'hypothèse d'un accident de manœuvre. La bôme du voilier présente des traces de sang. Tugdual Le Meur, assommé, serait passé par-dessus bord. Pour l'instant, malgré toutes les recherches entreprises, son corps n'a pas été retrouvé.

Les courants puissants et la marée d'équinoxe l'ont sans doute emporté plus au large.

Tugdual Le Meur, militaire, 26 ans, avait bénéficié d'une sortie exceptionnelle pour assister aux obsèques de son père. Il devait rejoindre son unité spéciale d'intervention au Pakistan…

Chapitre 6

Vol de nuit
Août 2028

Un aboiement inhabituel et plaintif lacère le calme de cette nuit d'été et tire Adelin de son sommeil léger. Il n'ose réveiller Gasparde, son épouse encore endormie, de peur de l'inquiéter. Il se lève discrètement, s'habille dans l'obscurité de la chambre et descend l'escalier de bois en évitant de faire grincer les planches.

Équipé d'une lampe torche, il sort de sa maison pour se diriger vers l'étable toute proche.

Le portail est entrouvert. Le sixième sens de l'éleveur décèle un comportement inhabituel des vaches qui, au lieu d'être assoupies dans leur logette sur une litière de sciure, déambulent dans le couloir d'exercice. Le rai lumineux de la torche reflète des lueurs d'inquiétude dans les gros yeux globuleux des animaux.

Au milieu du couloir d'alimentation, en face des cornadis, un corps gît, animé de soubresauts intermittents. Adelin reconnaît sa chienne de troupeau, Méline, une border collie de 6 ans. Elle est étendue, la langue pendante, ses pupilles dilatées indiquant un état de narcose.

L'éleveur, inquiet, se dirige vers le boitier électrique afin d'allumer les néons du bâtiment. Mais avant d'atteindre l'interrupteur, un violent coup porté à l'arrière de son crâne diffuse une immense douleur dans tout son être. Il s'affale, inconscient.

Le temps semble suspendu. Combien de temps passe-t-il dans cet état comateux ? Une ombre se penche sur lui. Une forte poigne lui maintient la tête et l'oblige à avaler un fluide hyperesthésique. Soudain sa langue gonfle. La matière active amphétamine du produit se répand directement à travers les muqueuses de sa bouche. Il éprouve comme une sensation de réchauffement brutal et sent des picotements à l'extrémité de toutes ses synapses. Son cœur s'affole au rythme d'une tachycardie effrénée. Adelin reconnaît là l'effet de stimulation respiratoire du cropropamide, le produit sublingual qu'il administre aux veaux asphyxiés à leur naissance. Il sait qu'à forte dose, le produit génère un effet flash psychostimulant.

Son agresseur a dû le traîner jusqu'à son bureau d'étable. Il l'a ligoté sur une chaise et lui a lié les mains et les pieds. Sous la tête cagoulée, Adelin ne peut distinguer qu'un regard perçant de cruauté. Sur l'écran de l'ordinateur qui centralise le fonctionnement des automates de traite et la gestion de l'élevage, une fenêtre demande le code confidentiel qui déverrouille l'accès aux programmes.

– Donne-moi ton code, somme l'agresseur, d'une voix grave imprégnée d'accent slave.

– Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? gémit Adelin.

– Ne pose pas de question ! Il est dans l'intérêt de ta femme que tu collabores.

Le malfrat masqué met sous les yeux d'Adelin l'écran lumineux de son téléphone portable. Celui-ci affiche une scène alarmante : le visage terrorisé de Gasparde, tenu par une main gantée. Une autre main maintient sous la gorge de la femme un poignard affûté. Quelques gouttes de sang perlent à l'endroit où la lame entame la fine paroi la séparant de la veine jugulaire. Une petite voix gémit :

– Que nous arrive-t-il, Adelin ? Je t'en supplie, ne me laisse pas seule avec ces monstres !

– Ne lui faites aucun mal ! hurle Adelin.

– Cela dépend de toi, nous voulons seulement ton code confidentiel.

– AGQ635, lâche Adelin. Je vous en prie, libérez mon épouse !

Le slave encagoulé compose le code sur le clavier qui donne accès à tous les programmes de gestion globale. Il sélectionne l'interface graphique du programme génétique, qu'il fait glisser sur la mémoire de sa clé USB. Après vérification du transfert complet des données, il efface de la mémoire de l'ordinateur tout le programme concerné.

– Quel intérêt avez-vous à faire disparaître toutes ces informations ? demande Adelin. Il y avait là toute la mémoire et la traçabilité génétique de mon élevage depuis plus de vingt ans.

– Ne te mêle pas de choses qui te dépassent ! menace la voix grave. Notre organisation est puissante et tu n'as aucun intérêt à divulguer aux médias ce qui se passe cette nuit. De ta discrétion dépendra la sécurité des tiens. Vois ceci !

L'homme présente, sur l'écran de son téléphone, une photo de son fils accompagné de ses deux petits enfants, prise dans la rue Sainte-Catherine de Montréal.

– Un malheur peut vite arriver, insiste-t-il ironiquement en sortant du bureau.

Adelin tente de résister à l'effet analeptique de l'amphétamine qui lui enserre les tempes comme un étau et de contrôler la course folle de son cœur. Sa vision se déforme. Tout bascule autour de lui, comme dans une farandole qui anime chaque objet, exacerbant les contours et les couleurs et s'amplifiant dans un maelstrom. Adelin s'éloigne du terrain de la conscience pour s'engouffrer, telle une bille folle, dans un tunnel strié d'éclairs.

Chapitre 7

L'île aux Coudres - Québec
Septembre 2027

Le peintre matinal de l'automne a appuyé sa touche rougeoyante et ocre sur les coudriers. Les rives du Saint-Laurent s'éveillent dans un embrasement que le duvet léger des nuages absorbe. La journée sera belle. Joachime Lacombe, de sa petite maison en bois et toit rouge, contemple le paisible fil du fleuve de la fenêtre de la chambre. Tout en passant ses doigts dans ses cheveux aux tons moissons d'automne pour leur donner du volume, elle étire son corps longiligne dans une attitude féline. Les lueurs de l'aube ne peuvent dissoudre les idées noires d'une nuit d'insomnie. Elle a ressassé le meurtre de son ami Fabio, là-bas, sur les rives d'un autre fleuve.

Journaliste d'investigation dans une revue scientifique, elle a examiné l'épais dossier que son ami lui avait télécopié avant l'attentat. Elle a proposé à la ligne éditoriale de son journal un article sur les conclusions accablantes révélées dans l'enquête de Fabio. Son directeur d'édition, soudain frileux, a émis un refus poli mais catégorique, sous le prétexte d'un manque de preuves avérées.

Perplexe et désirant faire éclater la vérité sur l'assassinat de son ami, elle s'est adressée à Pierre Barette, ancien chercheur de l'Institut de biotechnologie, membre et représentant du comité GEHC Québec. Elle a eu, dans le passé, l'occasion de côtoyer le scientifique dans le cadre d'interviews au sujet d'articles traités

dans son journal *Nature, Sciences et Déontologie*.

Pierre Barette a immédiatement montré un grand intérêt pour la requête de la journaliste. Il lui a proposé une rencontre dans un endroit, si possible, discret. Joachime l'a invité dans sa propriété familiale de l'île aux Coudres.

Le scientifique et la journaliste ont rendez-vous ce matin-même, à dix heures, au terminal maritime de Saint-Bernard, dans cette petite baie que les gens d'ici nomment encore « Mouillage des Français » en hommage à Jacques Cartier qui y avait trouvé refuge le 6 septembre 1535.

La jeune femme se prépare un œuf Bat Muffin, tourné bien cuit avec un assortiment de tomates, bacon, pommes de terre rissolées et fromage, qu'elle engloutit avec son bol de café.

Au volant de sa petite Locus, elle parcourt les six kilomètres qui la séparent du quai de l'île aux Coudres. Le traversier venant du quai des Éboulements de Saint-Joseph, de la rive nord du Saint-Laurent, décharge déjà son flot de voitures et de passagers.

Sur la jetée, la frêle silhouette d'un vieil homme contemple la rive opposée du fleuve. Un village aux habitations séculaires se niche au creux de la vallée de la baie de Saint-Paul. Les eaux tumultueuses et lourdes d'argile de la rivière du Gouffre teintent d'ambre leur confluence avec le Saint-Laurent.

L'arrivée de la jeune femme détourne l'homme de sa contemplation :

– Bonjour Joachime, merci de m'accueillir dans ton île. Je réalise combien ce paysage et cette lumière ont inspiré nos peintres, Clarence Gagnon et les sept autres compagnons qui l'ont imité sur ces berges.

– Heureuse de vous recevoir dans mon paradis natal, Professeur. Je vous propose d'en faire le tour. Mon char vous attend.

Cinq minutes de route plus tard, ils se retrouvent sur la pointe est du Bout-d'en-Bas. Joachime a garé sa voiture au parking de La Roche Pleureuse. Elle invite son hôte à une petite marche

jusqu'à l'extrémité de la péninsule. Sur sa sphère de granit, une madone veille, apportant à certains navigateurs du fleuve un amer de position, à d'autres un espoir de protection bienveillante lorsque la navigation devient périlleuse.

Un récif prolonge la pointe, comme les écailles d'un monstre qui s'ébroue dans le déploiement d'ailes des cormorans. Plus loin, une ligne, telle une lame d'étain, coupe l'horizon, fine frontière entre les bleus du ciel et du fleuve.

Assis sur un banc public, Pierre et Joachime contemplent les couleurs de l'automne qui habillent les berges laurentides. La discussion s'engage sur les sujets de préoccupation de la jeune femme :

– Malgré toi, Joachime, un concours de circonstances te place au cœur d'un drame. Je sais que la mort tragique de ton ami Fabio t'affecte. Son dernier message est une vraie bombe à retardement qui peut t'exposer à de graves dangers. En tant que représentant du comité GEHC Québec, il est de ma responsabilité de t'informer de cette guerre qui se trame dans l'ombre entre notre organisation et de grandes puissances économiques qui ont jeté leurs tentacules corruptrices au plus profond des États. Chaque jour, notre GEHC élargit sa sphère d'influence ; nous fédérons maintenant plus de la moitié des nations de cette planète. Chaque jour aussi et par réaction, nous devons faire face à des forces d'opposition de plus en plus agressives et criminelles de la part des puissances que nous gênons. La première alerte grave a été le pillage du bunker du Svalbard Global Seed Vault sur l'archipel arctique du Svalbard en 2025. Nous savons maintenant que le raid organisé par la mafia russe a été orchestré par un cartel financier. La trace génomique des variétés de céréales volées se retrouve présentement dans l'ADN de nouvelles lignées modifiées génétiquement, et dans lesquelles ont été inclus les gènes de résistance aux rouilles et autres maladies fongiques. Les graines des plantes médicinales utilisées en pharmacothérapie primitive, que nous avions recensées auprès des chamans des

tribus d'Amazonie, ont été utilisées pour produire de nouvelles molécules au profit de grosses firmes pharmaceutiques. Tout le travail de recherche sur les cellules souches a été détourné et verrouillé par des brevets d'invention de nouveaux vaccins, vendus à des prix prohibitifs, inaccessibles aux populations qui en auraient besoin. Nous ne pouvons même pas utiliser le bouclier du droit international pour dénoncer ces dérives. Les lois ont elles-mêmes été corrompues, au profit des puissants, défendus par de grands cabinets d'avocats véreux.

– À quoi servent alors les organisations internationales ? réplique Joachime.

– Elles sont nées des conflits armés et des guerres froides du siècle dernier. Elles ont perdu leur emprise sur les destins des peuples et de l'humanité. Les nouveaux conflits seront plus terribles. La planète doit nourrir près de neuf milliards d'hommes. Les nouvelles guerres sont larvées par la stratégie de la faim. Créer la disette pour spéculer sur le prix des aliments de base comme les céréales, le riz, le lait… Voilà le but des puissances d'un nouveau capitalisme né de la globalisation de l'économie. Le despotisme alimentaire commence par le monopole du commerce des graines et des semences.

– Que pouvons-nous faire face à cette emprise du néo-libéralisme ?

– Avec la GEHC, nous tentons de proposer un nouveau dogme de survivance dans un contexte de dégradation climatique et écologique de la planète. Nous essayons d'apporter une alternative à cette crise existentielle qui mine des populations entières. Nous nous sommes au départ inspirés des thèses Ecopar de Robin Hanhel, une économie basée sur des valeurs de solidarité, d'autogestion et de décentralisation. Les hommes doivent apprendre de nouveau à gérer leur quotidien économique avec des moyens rudimentaires, sans crédit, apprendre à conjuguer qualité de vie et survie. Nous avons banni toute promesse démagogique de lendemains radieux qui

chantent. Nous utilisons notre monopole sur des ressources rares et indispensables pour aider financièrement des projets de survie autonome de communautés comme celle que notre ami Fabio avait rencontrée le matin-même de sa mort tragique.

– N'est-ce pas une utopie de faire croire à ces communautés que l'application d'une charte d'éthique pourrait constituer un bouclier de protection contre les conflits qui coalisent les grandes puissances de la finance, les mafias du crime organisé et les mouvements les plus radicaux qui figent les pays du Moyen-Orient dans un climat de terreur religieuse ?

– Ton doute est tout à fait justifié, Joachime. Jusqu'ici, nous avions adopté les principes de non-violence que nous avaient recommandés les synodes de la Sagesse, réunions qui inspirent notre organisation. Face aux agressions ciblées dont elles font l'objet, il nous faut maintenant préparer nos communautés à l'autodéfense en armant leurs vigiles de protection. Mais cela ne suffit pas. Nous recherchons de nouvelles stratégies d'action qui utiliseraient peut-être les mêmes moyens que nos ennemis.

– Pierre, j'avoue ignorer le fonctionnement de votre GEHC. Pouvez-vous m'expliquer la trame de votre organisation ?

– Les grands malheurs de l'humanité du temps jadis sont le fruit de la pensée unique. Des doctrines, des religions se sont approprié la Vérité Absolue. Elles ont voulu s'imposer par la force. La GEHC veut éviter que l'éthique soit le dogme d'une seule sagesse. La sagesse plurielle de l'humanité est constituée par des expériences et des savoirs ancestraux de chaque ethnie dont la fusion est amendée par le rapprochement des grandes philosophies humanistes.

– Comment arrivez-vous à faire converger tous ces mouvements de pensées ?

– La toile Internet reste un moyen efficace pour tisser un réseau mondial. Mais elle nous expose aussi à toutes les dérives. Les sectes s'y insinuent.

– Les parades sont-elles possibles ?

– Je vais te confier un secret, Joachime. Nous avons discrètement lancé nos propres satellites et nous disposons maintenant de canaux de communication, codés et inviolés pour l'instant, qui permettent à nos synodes de dialoguer d'un continent à l'autre, à l'abri des oreilles indiscrètes. Notre prochaine assemblée sera retransmise en octobre prochain, de la réserve de Mashteuiatsh ou Pointe-Bleue sur les bords du lac Saint-Jean dans le Saguenay–Lac-Saint-Jean.

– Je serais curieuse d'y assister.

– En principe, nous évitons d'y inviter la presse, qui pourrait relater ces réunions au même titre que des manifestations folkloriques.

– Pierre, ne voyez pas dans ma demande la curiosité d'une journaliste, mais plutôt ma volonté de m'engager auprès de vous pour comprendre et faire toute la lumière sur l'assassinat de Fabio.

– Joachime, je connais ton honnêteté. Je plaiderai ta cause, pour que tu sois présente à Pointe-Bleue. Auparavant, puis-je justement te demander un service qui nécessitera, comme couverture officielle, ta carte de journaliste scientifique ? Cela peut comporter des risques, aussi tu n'es pas obligée d'accepter.

– Je m'ennuie un peu ces temps-ci et mon éditeur me refuse certains articles trop compromettants sur la mort de Fabio et les dérives transgéniques de la firme Insula Gènes.

– Mon amie, je te conseille de modérer ta fougue et d'utiliser la ruse. Le journal *Nature, sciences et déontologie* ne serait pas opposé à une communication sur les recherches de la firme Insula Gènes en matière d'alicaments extraits du lait de vaches issues d'élevages de notre belle province. Le plus proche de ces élevages se trouve à quelques kilomètres, du côté sud du fleuve. Étant donnée la bonne réputation de ta plume, le centre de recherche d'Insula Gènes de Sainte-Croix, près de Québec, serait flatté de t'accueillir en son domaine.

– En bref Pierre, vous voulez que de journaliste, je me glisse dans la peau d'une espionne ?

– À mes yeux, tu représentes le meilleur recours qui soit pour enquêter sur le motif de ma préoccupation, dit Pierre en se levant.

– Vous êtes parti tôt ce matin, vous devez sans doute avoir faim. Je vous invite à la meilleure table de l'île.

Quatre minutes de conduite sur la route côtière de l'île suffisent pour atteindre le Rang Lacombe, une ferme laitière qui déroule sa longue bande foncière à la pointe ouest de l'île. Pierre découvre avec émerveillement un bâtiment d'une trentaine de mètres de long à usage agricole, conçu il y a deux siècles, en vue d'une agriculture de subsistance qui nécessitait de stocker de grandes quantités de fourrage dans sa tasserie, d'entreposer le matériel, de loger les animaux et aussi de transformer les produits laitiers. La grange-étable impose par son encorbellement et sa toiture en chaume. La pente décline en douceur, ceci afin de limiter la prise au vent ainsi que l'amoncellement de neige en hiver. Les murs aux bardeaux de cèdre peints couleur des chaumes blanchies de l'automne, fondent la bâtisse dans son paysage. Un couple arborant fièrement la soixantaine attend sous l'abat-vent qui fait saillie au-dessus de ce qui devait être autrefois l'étable. Remisés à même le mur, des harnais, des colliers de harnachement guettent le rituel habillage des chevaux de trait avant le départ pour les champs. La course folle du temps s'est figée.

– Venez, Pierre, il faut que je vous présente les maîtres de ces lieux, mes parents. Ils ont pris leur retraite de fermiers, mais ils continuent à accueillir les nostalgiques du bon vieux temps dans ce lieu qu'ils ont reconverti en auberge. Mon frère a repris le troupeau laitier et les terres. Il a choisi plus de modernité. Voici à droite sa maison et sa nouvelle ferme.

Une maison carrée au toit à deux versants en pente douce, entourée d'une galerie couverte à pilastres et aux murs en bardeaux de cèdre, s'érige sur le tapis verdoyant d'une pelouse

qui la sépare d'une stabulation laitière, au toit recouvert de panneaux solaires.

– Mon frère est l'un des pionniers de la relance de la race bovine d'origine canadienne, qui avait pour ainsi dire disparu dans les années 2000. Il a perpétué les pratiques autonomes d'élevage de mes parents en adoptant un système fourrager basé sur les pâturages naturels en belle saison et sur un affouragement à base de foin de luzerne et graminées, séché en grange grâce à un procédé utilisant l'énergie solaire. C'est ce qui explique l'importance des panneaux solaires qui couvrent le toit de sa stabulation. Tout le lait produit est transformé en un fromage à pâte molle, le « Fleurmier », selon les méthodes traditionnelles de cette région de Charlevoix. Une partie de la grange-étable de mes parents a été reconvertie en cave d'affinage pour ce cheddar qui demande cinq ans d'affinage. Voici mon père, Alphée, et ma mère, Yvanie.

L'homme au visage buriné par soixante années de plein air et de travaux des champs, vêtu d'une grosse chemise verte à carreaux, s'avance vers Pierre et lui tend une pogne vigoureuse et franche de bienvenue.

– Nous sommes ben ben contents de vous accueillir, Professeur, notre fille nous a dit beaucoup de bien de vous. Mais ne restez pas là à vous pogner le bacon ! Entrez donc, nous vous invitons à goûter la cuisine d'Yvanie, la reine des fourneaux, sur la route des saveurs du Charlevoix.

L'hôtesse introduit ses deux invités dans une grande salle à manger qui fait aussi office de cuisine. Un gros poêle en fer à trois portes trône majestueusement au milieu de la pièce, diffusant généreusement sa chaleur. Les murs sont bien isolés par des planches de pin assemblées à joints carrés, embouvetées. Un buffet brun noirâtre, d'allure simple, avec ses deux panneaux munis de grosses poignées de porcelaine blanche et surmonté d'une corniche à deux modillons latéraux, cache ses trésors de catalognes à la planche, ces petits carrés de laine tissés et

brodés. Un bouquet d'échalotes frites à l'émietté de thym et de romarin, et relevé de porto, embaume l'air.

– Asseyez-vous, Professeur, insiste Yvanie en lui montrant une large table en bois garnie de quatre couverts. Je vous propose un carré d'agneau de la ferme en croûte de noisettes.

– Appelez-moi Pierre, s'il vous plaît, Yvanie. Ici, le professeur c'est plutôt vous. Rien qu'à l'odeur, je sens que votre science en art culinaire est sans pareil.

Au cours de ce repas s'établit une franche convivialité entre les quatre convives, cela autour d'un plat sublime de simplicité, présentant le carré d'agneau du pré-salé de la ferme, enrobé d'une chapelure et de noisettes hachées, de carré de Fleurmier de cinq ans de maturation dans la cave d'affinage d'Alphée, décoré de fleurs de capucines et de brins de thym, sur un lit de pommes de terre épicées et rôties au four. Dans ce cadre intemporel, Pierre retrouve les saveurs de son enfance.

– Alphée et Yvanie, en votre compagnie et dans votre magnifique maison, j'ai le sentiment de revivre mes jeunes années dans la ferme de mes grands-parents, là-bas dans les forêts d'Abitibi Témiscaminque. Merci pour ce moment rare et précieux que vous m'offrez autour de votre table d'hôte.

Après avoir devisé sur le passé, sur les cycles des travaux des champs et surtout dégusté une tarte aux bleuets, nappée de sirop d'érable et arrosée d'une *prunelle* mariant la fine volupté de la prune et de la pomme, Yvanie et Alphée se sont discrètement éclipsés, laissant à Pierre et Joachime la possibilité de poursuivre leur entretien.

Écartant son couvert, Pierre ressort de sa pochette un micro-ordinateur extra-plat. Il déploie l'écran devant la journaliste.

– J'aimerais que tu visionnes ce message que nous a envoyé un éleveur laitier de Bretagne.

Le visage de Jean Le Meur, taraudé par l'angoisse, crève l'écran. Joachime écoute, stupéfaite, le testament monologue de l'homme aux abois. Puis elle assiste, incrédule, à cette mise

à mort sordide provoquée par la diffusion d'un rayon létal et bleuâtre. Pour elle, le lien est évident entre l'enquête de Fabio sur les maladies auto-immunes et l'histoire dramatique de cet homme.

– Qu'attendez-vous de moi Pierre ? interroge Joachime après un long silence.

– Les apprentis-sorciers généticiens de la firme Insula Gènes ont perdu le contrôle de leurs manipulations. Il manque un maillon de preuves entre les syndromes de « vespertilio » sur lesquels enquêtait Fabio et les protocoles de transgenèse menés par Insula Gènes. Le témoignage de ce pauvre Jean Le Meur ne peut être pris en compte dans une procédure juridique qui stopperait les agissements dangereux de cette firme. Il nous faudrait une biopsie sur les animaux souches ou *nucleus*, comme ils le disent, dont les embryons ont subi des transferts de gènes. Or, ces animaux sont confinés dans de vrais bunkers, au centre stratégique de recherche de Sainte-Croix, près de Québec. En dehors des généticiens et animaliers qui y travaillent, très peu de gens ont eu l'occasion de visiter ces installations. Comme la presse fait de plus en plus mention de dérapages quant aux OGM, Insula Gènes cherche à redorer son blason par des actions de communication. Voici une invitation à une conférence de presse organisée par son chef de recherche, Philippe Labrecque. Excuse-moi, j'ai pris quelques initiatives. Elle est nominative et c'est ton nom qui y figure. J'ai déjà obtenu l'aval de ton directeur d'édition qui serait ravi de faire une publication « positive », moyennant la signature d'un gros contrat de publicité à ton journal, qui a très vite été appâté par la proposition.

– Il faudrait alors qu'il supprime le mot « déontologie » de son titre ! Pierre, j'ai vraiment l'impression que vous me manipulez. En plus de mettre en veilleuse mon éthique de journaliste, vous voulez aussi que je joue au vétérinaire-espion. Comment voulez-vous que je fasse une biopsie sur de gros bovins hyperprotégés dans des bunkers ?

– Cela peut s'apprendre, Joachime ! Dans un premier temps, je te demande seulement d'y aller en éclaireuse pour repérer les lieux, en n'éveillant surtout aucun soupçon. Nous sommes en guerre larvée et la meilleure des armes reste la ruse. Seuls ton éditeur et moi-même savons que tu détiens le dernier dossier de Fabio. La discrétion sera ta meilleure protection pour l'instant. Comme manœuvre de diversion, tu devras un peu vendre ton âme au diable. Il te faudra sans doute déroger à ton éthique en écrivant des articles qui brosseront tes détracteurs dans le sens du poil.

– Quelle stratégie jouez-vous, Pierre ?

– Dans le jeu des intrigues sur le grand échiquier mondial, les dés sont pipés d'avance. Nous ne pouvons plus nous réfugier derrière une morale ou le principe d'un droit international. Rester inactif, au nom d'une doctrine de non-violence, peut même devenir criminel. Nous sommes en quête d'une nouvelle sagesse. Face aux vicissitudes générées par les puissances de l'argent, qui prolifèrent comme des toxines, nous envisageons des armes nouvelles pouvant provoquer des chaos financiers qui étrangleront les spéculateurs dans leur propre cupidité.

– Ce que vous me dites là est bien mystérieux, un peu mystique même !

– Avant de te décider, Joachime, ton assistance au synode de la Sagesse de Mashteuiatsh la semaine prochaine est vraiment souhaitable. Mais sois rassurée, ce n'est pas une initiation, nous ne sommes pas une secte. Attends-toi toutefois à découvrir quelque chose de surprenant. Auparavant, une visite discrète s'impose de l'autre côté de la rive, à Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Tu trouveras l'élevage d'Adelin Pelletier, qui travaille pour la firme Insula Gènes. Il se remet à peine d'une mystérieuse agression de rôdeurs dont ils ont été victimes, son épouse et lui, chez eux dans leur ferme.

– Pierre, je m'ennuyais un peu. Ce que vous me proposez me donne des perspectives d'action intéressante. La visite à Adelin

et Gasparde Pelletier me sera facilitée par le fait que ce couple est, de longue date, intimement lié d'amitié avec mes parents.

De son sac d'ordinateur, Pierre ressort une petite trousse qui intrigue Joachime.

– Voici l'équipement d'espionne pour ta première mission. Ces écouvillons et ces éprouvettes devraient te permettre de réaliser discrètement quelques prélèvements d'ADN sur les veaux de l'élevage Pelletier. Nous n'avons pour l'instant aucune preuve qu'il y ait un lien de causalité entre l'apparition des syndromes de « vespertilio » chez les patients que suivait notre ami Fabio et le lait des vaches transgéniques.

– Comment me conseillez-vous d'agir ?

– Ayant vécu à la ferme avec tes parents, tu dois connaître le réflexe de succion des jeunes veaux. Ce kit doit te permettre de prélever des cellules buccales sans trop de difficultés. Par contre, il faudra déposer discrètement ces cellules sur cette matrice de cellulose, destinée à la fois à protéger l'échantillon contre les micro-organismes et à libérer l'ADN.

L'entrée d'Yvanie, précédée de la première vague d'un subtil arôme émanant de sa cafetière fumante, met un terme à cette discussion :

– Joachime, après le café, tu pourras faire visiter nos caves d'affinage. Dois-je vous prévoir un hébergement pour ce soir Pierre ?

– Votre accueil est vraiment aussi chaleureux que votre cuisine Yvanie, mais je me vois obligé de décliner votre invitation, ce sera pour une autre fois. Mes obligations m'attendent sur le continent. Je reviendrai avec mon épouse sur votre île.

Guidé par Alphée et sa fille, Pierre découvre dans la grande cave la longue maturation des meules de Fleurmier. Une séance de dégustation éduque ses papilles à la perception des profils sensoriels de ces fromages dont la richesse des saveurs, héritées d'une diversité florale typique de l'île aux Coudres, se bonifie avec le temps.

Au dernier passage du traversier, Joachime accompagne Pierre sur la jetée du terminal de Saint-Bernard.
Sur la passerelle, le vieux chercheur salue de la main celle qui est devenue son amie :

– À la semaine prochaine, Joachime. Peux-tu venir me chercher à mon domicile de Québec, pour notre voyage vers la Pointe-Bleue ? Auparavant, tu recevras, sans doute de la part de ton directeur d'édition, une invitation à une conférence de presse de Philippe Labrecque au centre Insula Gènes de Sainte-Croix.

Chapitre 8

Saint-Roch-des-Aulnaies - Bas Saint-Laurent
Septembre 2027

Accoudée au bastingage du traversier qui la mène du quai des Emboulements à la rive opposée du Saint-Laurent, vers l'embarcadère de Saint-Jean-Port-Joli, Joachime contemple les contreforts ondulés des Appalaches, déployant dans la plaine côtière une nappe de terre noire et fertile.

Les fermes ont taillé dans ce paysage des bandes foncières parallèles entre elles et perpendiculaires au fleuve. Chaque rang se répartit ainsi en une première sole basse de terre humifère où le blé d'Inde achève sa maturité aux derniers rayons du soleil d'automne, avant que les premières gelées ne fassent éclater les vaisseaux de migration de l'amidon vers l'albumen des grains. Sur un premier plateau de glèbe argileuse, des carapaces noires, comme de gros hannetons, semblent avaler leur ration de terre et laissent dans leur sillage un nuage de poussière. Ce sont les épierreuses, au travail avant les semis de l'hiver. Le dernier palier de terres sablonneuses et pauvres est envahi par de petites forêts de bouleaux Blanchard, au feuillage vert sombre, prêts à s'approprier les sols abandonnés.

Saint-Jean-Port-Joli fait miroiter dans les eaux calmes du fleuve le reflet de son clocher élancé et le rouge brique de ses toits qui flamboient sur une couronne de feuillage d'érables.

Ayant laissé à quai le traversier avec sa batelée de visiteurs et de voitures, Joachime choisit l'itinéraire longeant la côte

pour se rendre à Saint-Roch-des-Aulnaies. Un quart d'heure de conduite lui suffit pour atteindre la ferme Pelletier, signalée par un panneau d'accueil arborant fièrement la silhouette élancée d'une vache holstein, avec le logo Insula Gènes et le nom des propriétaires : Adelin et Gasparde Pelletier. Ces derniers semblent avoir théâtralisé leur entreprise sur fond de toile à double teinte, azurée pour le ciel et ardoise pour le fleuve. La maison d'habitation traditionnelle, datant de 1840 et de style néo-classique québécois, dresse son toit à deux versants finissant en pente douce, par un avant-toit en coyaux, sur une galerie qui sertit les trois faces de la demeure.

À droite, une antique grange-étable s'appesantit sur son lit de pierres de moraines et étire, direction est-ouest, ses deux adrets droits aux bordures mordillées par des lamiers débordants.

Le portail s'ouvrant sur le bâtiment est orné de motifs géométriques où se mêlent des symboles plus ou moins ésotériques, destinés, selon la tradition, à faire fuir le mauvais œil. Un couple s'y tient. L'homme à la peau tannée par le soleil de cinquante-huit fenaisons, s'avance prudemment vers la visiteuse, tandis que la femme reste à l'écart.

– Vous êtes de bien bonne heure sur l'piton ! Nous ne vous attendions pas de sitôt, Mademoiselle ! Bienvenue à la ferme Pelletier. Restez dans votre char et engagez-le dans la grange.

Joachime se conforme à l'invitation, mais elle n'ose sortir de sa voiture une fois garée : une boule de poils noirs et blancs s'est tapie en position d'attaque, devant la portière.

– Couchée, Méline ! intime l'homme avec autorité. Excusez-la, depuis notre mésaventure, elle est devenue comme nous, très méfiante.

– Désolée de vous faire prendre un braque à c' t' heure ! Êtes-vous remis de votre agression nocturne ?

– J'aurai ben mon temps pour faire de l'overtime après votre visite. En ce qui me concerne, mon cœur se remet après avoir pris le trip de sa vie sur une overdose d'amphétamines. Pour

Gasparde, mon épouse, les séquelles psychologiques ou morales sont beaucoup plus graves ! Nous sommes désolés pour toutes ces précautions teintées de méfiance, Joachime. Notre triste aventure nous a rendus tous les trois un peu paranoïaques.

– Je comprends bien votre stress. Serait-il possible de visiter votre exploitation ?

– Que cela soit bien clair entre nous, Joachime ! Ce n'est pas la journaliste que nous recevons, mais bien la fille de nos amis de la rive opposée du Saint-Laurent, Alphée et Yvanie Lacombe. Au fait, comment se portent-ils ?

– Ils vous transmettent bien le bonjour ! Je respecterai votre désir Adelin. Je ne suis pas à l'affût d'un scoop journalistique, mais pour chercher à comprendre et établir des liens entre votre drame et la perte, bien loin d'ici, d'un ami qui m'était cher.

Adelin et Gasparde conduisent leur invitée vers une imposante stabulation laitière à comble français, construite dans les années 2010, à l'écart de leur maison d'habitation. Telles de hautes balises, quatre hauts silos bleus rivent une façade de cent soixante-dix pieds. Ils pénètrent dans le bâtiment par une laiterie dont les murs sont tapissés de nombreux certificats de longues et hautes productions individuelles de vaches.

– Voici notre voie lactée, précise Gasparde d'un ton un peu défaitiste. Plus de trente années de sélection de vaches laitières s'étalent ici. C'était notre fierté. Nous aurions aimé transmettre tout cela à nos enfants, mais les derniers événements leur donnent raison de ne pas reprendre l'élevage.

Joachime, en pénétrant dans l'étable, est impressionnée par sa douce lumière, son atmosphère éthérée. Des enceintes diffusent les Nocturnes de Chopin. Tout semble avoir été conçu pour le confort des animaux et la fonctionnalité du travail. Quatre-vingts vaches laitières ruminent tranquillement dans leur logette ou vaquent à leurs occupations.

Ayant passé leur tête dans des cornadis, certaines mangent leur ration complète, déposée par un système de courroies

de distribution dans une auge recouverte de céramique. Adelin montre à Joachime un panneau de contrôle qui permet d'automatiser le circuit et le mélange des fourrages et des aliments concentrés, qu'il appelle la *meulée*.

Certaines vaches, le pis gonflé, attendent devant les deux postes robotisés de traite. Un jeu de barrières les invite à entrer dans le box spacieux de traite et immédiatement un bras articulé muni de deux brosses rotatives masse délicatement chaque trayon, stimulant l'ocytocine, hormone d'expulsion du lait. Un faisceau-laser repère les trayons individuellement et commande la mise en place des gobelets trayeurs. Animé de mouvements à peine perceptibles, le bras trayeur assure une traite tout en douceur. Joachime est intriguée par le circuit du lait qui passe par une série de cellules de contrôle.

– Ce système, explique Adelin, nous permet d'analyser le lait en permanence et surtout de séparer les laits selon le protocole génétique de chaque vache. Cela explique la présence de trois tanks à lait réfrigérants dans la laiterie.

– Dois-je comprendre que vous élevez des animaux qui ont des transgenèses différentes ?

– En effet, Joachime, nos vaches sont issues de plusieurs souches de taureaux transgéniques. Nous avons les souches dites « Cyclone », du nom d'un taureau dont la mère était issue de notre élevage dans les années 2000. On lui a greffé le gène humain de l'insuline, qu'il a transmis à ses descendantes. Une autre souche transgénique produit du lait contenant des lactoferrines et des protéines antibactériennes. Nous avons aussi une souche qui a hérité du gène d'une araignée et qui produit de la fibroïne, une protéine d'une grande résistance, utilisée pour faire des gilets pare-balles. Pour autant, comme vous le constatez, nos vaches ne sont pas des monstres, malgré la séquence ADN héritée en plus dans leurs chromosomes.

– Je suis surprise par le calme de vos animaux et l'ambiance paisible qui règne dans votre étable. Pourrais-je voir vos jeunes

génisses ?

– Voici notre pouponnière, dit Gasparde en poussant la porte d'une salle annexe contiguë à la laiterie.

L'entrée des visiteurs éveille la curiosité d'une vingtaine de jeunes veaux répartis dans quatre cases paillées. Dans l'axe central des quatre cases, un appareil les allaite automatiquement en lait préparé à une température constante, en petites quantités, par le biais de tétines.

– Ce système est une louve artificielle qui nous fait gagner beaucoup de temps de préparation, explique Gasparde.

– Comment faites-vous pour la distribution du colostrum, demande Joachime ?

– Je vois où vous voulez en venir, rétorque Adelin. Vous faites sans doute allusion au dernier message de Jean Le Meur ?

– Vous le connaissiez ?

– Jean avait fait ses stages d'études agricoles ici, dans la ferme de mes parents. J'avais son âge et nous avions tout de suite sympathisé. Nos deux familles sont restées très liées. C'est par notre intermédiaire que Mona et lui sont entrés en contact avec la firme Insula Gènes, qui cherchait à s'implanter en Europe. Ils nous avaient acheté des embryons de la souche de Cyclone pour reconstituer la génétique de leur étable. Et puis en 2022, il y a eu ce problème immunitaire sur leurs veaux de la généalogie de Cyclone. Nous avions observé le même syndrome dans notre élevage. Nous en discutions entre nous et ensemble nous avions trouvé la parade. Pour éviter le déclenchement de la maladie auto-immune par l'ingestion du colostrum des mères de cette généalogie, nous nous sommes équipés de cette louve artificielle.

– La mort de Mona, renchérit Gasparde, nous a ébranlés. À partir de ce moment, nous nous sommes posé beaucoup de questions sur un lien de causalité possible entre cette nouvelle maladie qui se déclarait sur les patients atteints de diabète et l'insuline b extraite du lait de nos vaches transgéniques. De la

bonne conscience que nous avions jusque-là de notre métier et de notre contribution à l'avancée des progrès sur le traitement du diabète, nous sommes passés au doute.

– Progressivement, nous abandonnons la généalogie Cyclone, dit Adelin. Mais nous sommes liés à la firme Insula Gènes par un contrat de production. La demande d'insuline reste très forte et pour l'instant la firme qui a le monopole sur le marché de ce médicament n'a pas de souche de substitution à la généalogie qui pose problème.

– Excusez-moi, Gasparde et Adelin, si je vous questionne sur votre mésaventure. Avez-vous une idée des motifs ayant suscité cette agression nocturne ?

Le regard de Gasparde semble se voiler, marquant alors une profonde inquiétude. Après un long silence et une mûre réflexion, Adelin se laisse aller à la confidence :

– En dehors du programme génétique de notre logiciel de gestion globale, ils ne nous ont rien dérobé. Nous nous interrogeons toujours. Il peut y avoir deux mobiles complémentaires. Les agresseurs ont sans doute cherché à effacer toutes les informations relatives à la généalogie et aux génomes décrits dans les tests ADN de nos animaux depuis l'origine de notre élevage. Ils ont aussi réussi à nous ébranler psychologiquement en faisant planer la menace de représailles sur nos proches. Le deuxième mobile serait alors une volonté d'intimidation à cette période charnière de notre carrière où, sans succession familiale, nous envisageons de céder notre élevage. Pour connaître les auteurs, il faut sans doute rechercher à qui profite le crime !

– Pensez-vous qu'il y ait dans ces informations effacées des traces gênantes, pouvant attester d'une causalité entre la transgenèse d'une de vos souches d'animaux et les recrudescences de maladies auto-immunes sur les patients traités à l'insuline ?

À cette question, Gasparde réagit avec véhémence :

– Le dernier témoignage de Jean Le Meur nous conforte dans cette conviction. Il y a eu un dérapage dans les manipulations génétiques. Malgré nous, nous sommes complices des apprentis-sorciers et surtout des fonds d'investissement qui les manipulent. Les enjeux financiers sont trop importants pour qu'ils fassent marche arrière. Nous sommes un maillon faible dans cette chaîne de responsabilités et pour cela, ils nous bâillonnent, nous contraignent au silence, usant d'un odieux chantage quant à la sécurité de nos proches. À la police qui enquêtait sur notre agression, nous nous sommes contentés de déposer une plainte pour un vol occasionné par de simples rôdeurs nocturnes. Ils ont voulu effacer toute trace de notre travail sur des dizaines d'années de génétique laitière. Ils ne peuvent faire un reset sur cette mémoire, dit-elle en désignant son front. Notre passion pour ce travail nous a aidés à imprimer dans notre tête toutes les généalogies de notre troupeau. Nous les avons, tous les deux, reconstituées depuis. Nous savons ce que nos ennemis recherchent. Ils se sont totalement fourvoyés en croyant supprimer définitivement une traçabilité génétique sur une base de données informatisée.

– C'est notre dernière carte maîtresse, renchérit Adelin. Depuis l'année 2012, l'identification de nos animaux par boucle d'oreille nous oblige à prélever un petit échantillon de cartilage du lobe de l'oreille pour une biopsie en cas de problème sanitaire. Ces échantillons sont enfermés dans de petites capsules hermétiques que nous conservons enrobées sur des blisters. Nous avons, par précaution, mis sous scellés tous ces échantillons dans le coffre d'une banque. Si un malheur arrive à notre parenté ou à nous-mêmes, un acte notarial communiquera automatiquement à la GEHC toutes les informations pour accéder à ces données. Elle en deviendra propriétaire. Face au chantage et aux pressions que nous subissons, cela constitue notre dernier bouclier de protection.

– Vous reste-t-il dans votre troupeau des descendantes de

Cyclone ? se hasarde Joachime. Je suis consciente maintenant du risque que vous encourrez si vous acceptez ma demande. Serait-il possible de procéder à un prélèvement pour un test ADN sur une de ces descendantes ? Cela ne représente aucune preuve légale, mais c'est une investigation nécessaire que je ferai pour les laboratoires de recherche de la GEHC.

Gasparde désigne une des quatre cases de génisses :

– Nous mettons à part les *taures* de la souche Cyclone. Voici les dernières nées. Notre plus vif souhait est maintenant d'apporter notre aide afin que toute la vérité soit faite et, ainsi, que les malheureuses conséquences de ce scandale puissent cesser. Vous pouvez pratiquer vos prélèvements.

Après avoir sorti de son sac le kit de prélèvements et revêtu une paire de gants stériles, Joachime s'engage dans la case. Les quatre génisses, curieuses, après quelques cabrioles, s'approchent d'elle, cherchant à saisir de leur langue râpeuse les pans du manteau de la jeune femme. Ayant mis au creux de sa main droite l'écouvillon, Joachime les attire à l'aide de ses quatre doigts qui leur rappellent les trayons maternels. La génisse la plus hardie happe les doigts gantés et se met à téter goulûment en donnant des coups de tête. L'écouvillon glissé dans la gueule de l'animal s'imprègne de ses cellules buccales. Il ne reste plus à l'opératrice qu'à déposer ces cellules dans la boîte contenant la matrice de cellulose, tout en usant de précautions pour échapper à tout risque de contamination extérieure.

– J'aimerais également prélever un échantillon du lait de leur mère, rajoute Joachime en rangeant délicatement son matériel. Gasparde l'invite à la suivre dans sa salle de trophées, la laiterie. Elle lui ouvre un bac de réfrigération où le lait est brassé et maintenu à 4°C pour conserver ses propriétés hygiéniques. À l'aide d'une pipette extraite d'un étui stérile, Joachime prélève dix centimètres cubes de l'alicament pour les transvaser dans une éprouvette qu'elle rebouche délicatement.

– Venez, Joachime, nous serons bien mieux à discuter dans la

maison devant une tasse de thé et des crêpes au sirop d'érable que Gasparde vient de préparer.

Munie de ses précieux prélèvements, la journaliste se laisse guider vers la vieille demeure. Ayant franchi les quatre marches d'accès à la galerie reposant sur ses fondations de moraines, elle se laisse imprégner par cette architecture sereine. Les chambranles de fenêtres finement décorés surlignent les ouvertures tel un regard délicatement maquillé et avenant. À l'intérieur, le bois d'œuvre constitué d'épinette et de pin, malgré ses deux cents ans d'âge, continue à diffuser son odeur résineuse mêlée à celle de l'encaustique.

Dans la cuisine, sur une grosse table en bois autour de laquelle Adelin invite Joachime à s'asseoir, un couvert attend ses hôtes pour un déjeuner annoncé. Une théière laisse lentement infuser un doux breuvage entre deux plateaux de muffins dorés. Gasparde met sa crêpière sur une plaque chauffante et active de quelques coups de cuillère la levée d'une pâte à crêpes.
Jugeant la plaque de cuisson assez chaude, elle fait grésiller, en l'étalant d'un mouvement circulaire, la pâte blonde sur laquelle elle râpe un lingot ambré de sucre d'érable. Les raclures se cristallisent comme de multiples petits diamants sur cette couronne de dentelle qu'elle plie en carré et agrémente d'une noix de beurre.

– Gasparde, complimente Joachime, vous cuisinez les meilleures crêpes de notre belle province. Verriez-vous un inconvénient à ce que je transmette votre recette à ma mère ? Je suis persuadée qu'elle ferait bonne figure sur la carte de son restaurant.

– Nous ne voulons pas vous vexer, Joachime, ironise Adelin, mais nous nous sommes promis de passer au Rang Lacombe pour la lui donner en mains propres, cela nous permettra de déguster le carré d'agneau du pré-salé.

– Il faudrait pour cela, Adelin, que nous ayons plus de temps de disponible, rajoute Gasparde. Peut-être quand nous aurons

cédé notre affaire…

– Dois-je comprendre que vous cherchez un acquéreur ?

– Aucun de nos enfants ne souhaite reprendre la suite et dans les circonstances actuelles, nous les comprenons. La firme Insula Gènes nous a proposé de racheter l'élevage. Elle envisagerait alors de le mettre en gérance pour continuer le protocole de production transgénique. Elle exprime ainsi sa volonté de contrôler la filière de la production à la transformation. Cette solution nous semble la plus acceptable. Nous ne souhaitons pas qu'un jeune éleveur, en achetant une affaire comme la nôtre, se retrouve aliéné par un contrat d'intégration à cette firme et obligé de produire un lait qui serait à l'origine d'un grave problème sanitaire non maîtrisé.

– Vous envisageriez aussi de vendre cette magnifique maison de famille ?

– Jamais nous n'abandonnerons ce qui nous rattache à quatre générations d'agriculteurs, réagit Gasparde avec promptitude. Nous avons un terrain en bordure du Saint-Laurent, à cinq kilomètres d'ici, près de l'église de Saint-Roch-des-Aulnaies. Notre demeure y est déménageable et notre vieille grange-étable est encore assez solide pour la suivre.

Dans cette maison ancestrale qui lui rappelle ses racines paysannes, Joachime réalise le terrible dilemme d'Adelin et Gasparde. Le couple est partagé entre le désir de faire éclater une vérité qui peut nuire à ses proches et à ses propres intérêts, en faisant fondre la valeur de reprise de leur ferme face à la voracité d'un consortium financier, et l'aspiration à se libérer de ce cauchemar pour prétendre à un peu de tranquillité. La journaliste éprouve le sentiment d'une carrière professionnelle gâchée. Passionnés par leur travail et pétris de bonne conscience, voulant œuvrer pour les progrès de la recherche médicale, les Pelletier ont démultiplié, malgré eux, la dérive d'une manipulation génétique. Joachime prend aussi la mesure du risque qu'elle peut leur faire courir en dévoilant toutes ses

présomptions et les résultats des analyses des échantillons qu'elle a prélevés.

Le soleil est au zénith quand elle prend congé des Pelletier, après leur avoir fait promesse de ne rien publier des informations qu'elle a récoltées, sans leur autorisation. Un dernier coup d'œil au rétroviseur imprime dans sa mémoire l'image d'un amical salut d'Adelin et Gasparde, accoudés à la rambarde de leur galerie, associée au pressentiment contradictoire d'une force inaltérable, atavisme émanant de plusieurs générations paysannes, et d'une grande fragilité face à un engagement aux conséquences incertaines.

Pour retourner à l'embarcadère de Saint-Jean, elle choisit de flâner en suivant la route la plus proche du littoral. À la sortie du village des Aulnaies, elle s'engage sur une longue ligne droite. Accaparée par ses pensées, elle ne remarque pas la grosse camionnette Ford tout-terrain qui la double en faisant une brusque embardée vers la droite, l'obligeant à freiner. Joachime perçoit une ombre accroupie en position de tir dans la remorque arrière. La gueule d'un canon crache une vive lueur qui l'aveugle. Dans un dernier réflexe de survie, elle arrive à maîtriser la course de son véhicule pour, dans un remarquable dérapage, achever sa trajectoire dans une luzernière riveraine.

Tout son être se tétanise dans un maelstrom éblouissant. Elle se sent happée de son siège de conductrice, menottée, bâillonnée et projetée sans ménagement sur la banquette arrière de sa voiture. Autour d'elle, des ombres s'activent.

Elle entend le vrombissement de la camionnette. Quelqu'un a remis son véhicule en marche. Ballottée, elle réalise qu'elle parcourt une route chaotique sur une courte distance.

Puis, c'est un nouvel arrêt. Les moteurs sont coupés. Joachime redoute le pire. La froideur d'un canon de pistolet appuyé sur sa tempe anéantit tout espoir d'échapper à ses agresseurs... Elle attend le coup fatal. Une voix à l'accent russe la menace :

– Ne vous occupez pas d'affaires qui vous dépassent,

mademoiselle Lacombe. Il y va de votre intérêt et de la sécurité de vos proches.

Elle entend la fermeture de la portière et le démarrage brutal de la camionnette. Puis elle se laisse aller totalement dans une léthargie salvatrice.

Chapitre 9

Anse Saint-Jean
Septembre 2027

Au-delà du fleuve, la ligne des montagnes laurentides, dentelée comme une paupière, se farde des dernières carnations du soleil couchant. L'astre s'est enivré de cette journée automnale d'équinoxe, dans une explosion foliaire de rouge, de jaune et d'ambre. Un vol d'oies des neiges souligne comme un long cil la frange éthérée. Le bleu du ciel se dissout au cœur du mauve. Dans l'accalmie du soir, le Saint-Laurent, lustré comme une psyché, décline sur des tons pastel cette débauche de couleurs que contemplent deux silhouettes assises sur un banc.

– Grand-père, raconte-moi la légende de ce fleuve.

Angéni, le vieil indien Abénaquis, semble sortir de sa torpeur. Une tendre complicité s'est nouée entre l'ancêtre et sa petite-fille. La transmission de sa culture amérindienne coule comme une source au cours de ces balades le long des rives de l'anse Saint-Jean, à cette heure indécise entre les dernières lueurs du jour et les premiers frissonnements des étoiles. D'une voix profonde, le vieillard invite la petite fille au voyage du récit de la création :

– Au début, le Grand Esprit dormait dans le rien.

Son sommeil durait depuis l'Éternité.

Et puis soudain, nul ne sait pourquoi, dans la nuit, il fit un rêve.

En lui gonfla un immense désir...

Ce fut le tout premier rêve, la toute première route…

– Je sais déjà cela Grand-père : longtemps, la lumière chercha son accomplissement, son extase... Le Grand Esprit n'a-t-il pas été aidé dans son travail de création pour que les finitions soient si belles ?

– Ta remarque est juste Aquené. Après avoir façonné la Terre, rempli les mers, il lui fallait faire rejaillir les sources, tracer les rivières et les fleuves. Un peu fatigué, il a demandé à un ange de creuser avec le pouce de sa main droite le chenal de ce majestueux fleuve. Au bout de son sillon, quand le pouce a frôlé les grandes prairies marines des baleines béluga, l'ange s'est rendu compte qu'il avait raclé une poignée de petits cailloux. Il a lancé au loin dans les eaux du fleuve ces cailloux qui sont devenus ces nombreuses îles que tu vois devant toi.

Un vif éclat venant du bout de l'anse rompt soudain l'équilibre des lueurs et le hurlement d'une sirène déchire le silence crépusculaire. Transi dans ce moment de surprise, Angéni n'a pas le temps de freiner la curiosité de sa petite-fille, qui se dirige en courant vers le lieu d'où émanent les inquiétants signaux. À bout de souffle, il tente de suivre Aquené dans cette course vers l'inconnu, sur cette arène de sable grossier parsemée de rochers aux angles insidieux. L'intrépide petite fille prend de l'avance et se fige de stupeur face à une petite voiture grise de marque Locus.

– Aquené, n'approche pas, c'est peut-être dangereux !

– Grand-père, il y a quelqu'un à l'intérieur. C'est une dame, elle n'a pas l'air d'aller bien.

Dans la voiture, une ombre se tortille et se débat sur la banquette arrière. Angéni ouvre une portière et parvient à dégager de son carcan la jeune femme bâillonnée, les pieds et les mains solidement liés par des menottes en plastique. De son couteau de chasse, il coupe les lanières tressées ainsi que le ruban adhésif qui muselle la prisonnière. Celle-ci éprouve de réelles difficultés d'équilibre. Épaulée par ses deux libérateurs,

elle parvient péniblement à se remettre debout. Angéni la rassure :

– Vous êtes en de bonnes mains mademoiselle. Voici ma petite-fille Aquené, et moi-même je m'appelle Angéni. Arriverez-vous à tenir debout toute seule ? Nous voulons vérifier si vous ne souffrez d'aucune fracture.

– C'est pas si pire ! Je vous dois une fière chandelle à vous deux, de me tirer de là. J'ai la couenne bien dure, mais au niveau de la vue, je reste paquetée comme un œuf ! Je m'appelle Joachime Lacombe et j'ai été victime d'une agression. Et puis il y a eu ce flash éblouissant qui m'a aveuglée.

– Il faut prévenir la police ! suggère le grand-père.

– Surtout pas. L'histoire est trop longue et trop dangereuse pour que je vous la raconte maintenant. Avertir la police mettrait en danger mes proches.

– Dans votre état, Joachime, vous ne pouvez pas conduire. Aquené, tu resteras avec la dame le temps que je rapproche ma vieille minoune Chrysler.

À Joachime qui lui demande l'heure, Angéni fait remarquer qu'il est plus de vingt heures.

– Il est trop tard pour prendre le dernier traversier à Saint-Jean-Port-Joli, s'alarme la jeune femme. J'habite de l'autre côté du fleuve sur l'île aux Coudres.

– Prévenez vos proches pour qu'ils ne s'inquiètent pas.

– Je n'ai pas ben les deux yeux dans le même trou. S'il te plaît Aquené, voici mon téléphone, peux-tu retrouver dans le répertoire le numéro d'Adelin et Gasparde Pelletier. Ils n'habitent pas très loin et peuvent me dépanner.

Pour la petite fille, la manipulation du portable ne fait aucune difficulté. Elle retrouve aisément les références demandées et redonne l'appareil à sa propriétaire :

– Allô, Adelin, c'est Joachime. Désolée de vous déranger encore une fois. J'ai eu un trouble sur le chemin de retour. Rien de grave rassurez-vous. Je suis dans l'incapacité de conduire.

Pouvez-vous venir me chercher ?

Puis s'adressant à Angéni :

– Où sommes-nous exactement ?

– Après Ozanam, au niveau du carrefour 132, au fond de l'impasse Dupont, dans l'anse Saint-Jean, précise le vieil indien. Nous restons avec vous pour attendre l'arrivée de vos amis. Ma petite-fille et moi-même ne sommes pas pressés. Nous étions en train de pelleter les nuages à voir le soleil tomber dans le Saint-Laurent.

– Merci infiniment Angéni.

– Avez-vous vérifié si vos agresseurs vous ont volé quelque chose ?

Sur cette question, Joachime fait un tour d'inspection rapide de la cabine de sa voiture. Dans son sac ouvert, elle constate la disparition de la boîte de prélèvements. Son agression n'était donc pas un hasard : en plus de l'intimidation violente, elle avait aussi pour objet de faire disparaître les preuves accablantes de son enquête.

Une demi-heure d'attente suffit pour voir arriver Adelin et Gasparde. La nuit est tombée. Joachime présente ses deux sauveurs qui leur font un récit de l'anecdote.

– Nous t'avons mis dans une situation dangereuse, Joachime, soupire Adelin. Pour ce soir, tu dormiras chez nous. Nous verrons bien demain si tu es capable de reprendre ta voiture. Nous allons prévenir tes parents pour qu'ils ne s'inquiètent pas de ton absence.

Puis s'adressant à Angéni et Aquené :

– Mes amis, cet accident vous a retardés. La petite Aquené semble avoir les paupières lourdes. Si vous n'êtes pas pressés, nous pouvons aussi vous héberger pour cette nuit.

– J'accepte volontiers, répond Angéni. Il nous restait deux heures de route pour rejoindre notre réserve d'Odanak près de Nicolet.

Le miroir du fleuve s'est diapré d'un bleu sombre, strié par

l'ocre d'un rai sélénien. L'anse a retrouvé la sérénité de ses origines.

Chapitre 10

Insula Gènes
Octobre 2027

Du haut des trois terrasses naturelles couronnant le Saint-Laurent, Philippe Labrecque guette l'éveil des couleurs dans la dissolution lente des brumes matinales, percées par quelques rayons timides d'un automne qui n'arrête pas de mourir sur le linceul incarnat des chênes centenaires. La ligne horizon bleu ardoise des lointaines falaises de schiste se dévoile peu à peu. Depuis dix ans, avec son équipe de généticiens recrutés dans les plus grandes universités des quatre continents, le maître de recherche vit reclus dans cette immense propriété seigneuriale de Chaudière-Appalaches près de Québec. La firme Insula Gènes a acquis le site patrimonial de cent trente hectares pour le mettre à la disposition de ses chercheurs et de leurs familles. Ce cloître végétal, riche de deux mille essences, serti par la boucle suave du fleuve et ses rives de galets, tout en diffusant une ambiance propice à une activité créatrice, constitue par son isolement, la meilleure enceinte de protection aux innovations scientifiques qui se trament dans un réseau de laboratoires, murés derrière les façades de ses douze bâtiments anciens.

La mission du jour n'entre pas dans le domaine de prédilection de Philippe Labrecque : recevoir une délégation de journalistes scientifiques de revues plus ou moins indépendantes, constitue un double risque d'espionnage et de campagnes de presse peu favorables aux biotechnologies qu'il développe dans

ses laboratoires. Il n'a pas accepté de gaieté de cœur cette injonction d'ouvrir le centre de recherche et d'application sur la transgenèse animale à la presse. Mais le mot d'ordre émanant de son conseil d'administration, soucieux de redorer son blason, est : « transmettre une bonne image… ». Il est conscient que son travail sera facilité par le fait qu'Insula Gènes arrose toutes ces revues scientifiques d'importants subsides publicitaires.

Les trente invités du jour sont déjà présents dans la grande salle de réception du manoir. Un brouhaha animé autour d'une collation offerte montre qu'ils se connaissent. Les discussions cessent à l'arrivée du chercheur. Ce dernier impose par sa grande taille et son regard acéré.

Sur la table de conférence, il pose un bocal hermétique contenant deux litres de liquide clair qui intrigue l'auditoire. Il toise ce public qui lui inspire un peu de méfiance. Une jeune femme aux cheveux blond argenté attire son attention. Elle dissimule son regard derrière des lunettes noires. Il recherche des arguments frappants pour introduire sa conférence :

– Plus de quatre cents millions de diabétiques sur notre planète ! Huit milliards de dollars, c'est le chiffre d'affaire de l'insuline sur le marché mondial ! Ce liquide transparent provient de lait purifié d'où nous extrayons des protéines spécifiques comme l'insuline b et des hormones de croissance. Il représente la production journalière d'insuline b de nos trente vaches transgéniques, à raison de cinq grammes de protéines utilisables par kilogramme de lait. Avec cette quantité, nous pouvons traiter une population de diabétiques équivalente à la population de notre belle province et de l'Ontario réunis. Et cela à un coût cinq fois inférieur à un traitement de l'insuline fabriquée en fermenteurs par des bactéries génétiquement modifiées. Bienvenue dans notre centre de recherche, mes amis ! Dans un premier temps, tout en vous laissant le temps de déguster votre petit-déjeuner, je vous propose de visionner le travail de nos chercheurs dans leurs laboratoires. Veuillez mettre

les lunettes 3D. Tout démarre de cette cellule fœtale de vache. Sur un grand écran interactif qui surplombe le public, apparaît la vue microscopique d'un embryon.

– Dans cet œuf, nous avons inclus par un procédé que nous protégeons scrupuleusement, le gène précurseur de l'insuline humaine, avec en plus une partie d'ADN qui réagit à des signaux émis par les cellules mammaires de vaches.

Une question vient du fond de la salle :

– Samuel Charpentier, pour la revue Sciences et Progrès : pourquoi le gène précurseur et non pas le gène lui-même ?

– C'est une question pertinente. Nous avions tenté par le passé l'insertion du gène de l'insuline humaine dans l'ADN des vaches. Cette expérience a très vite prouvé ses limites. Les vaches issues de cette transgenèse mouraient par diffusion de cette insuline dans leur propre sang. Vous comprendrez que pour protéger nos brevets d'invention, nous n'épiloguerons pas sur cet aspect. Revenons à notre cellule…

Sur l'écran, des vétérinaires vêtus de tenues de chirurgiens réalisent des prélèvements sur les ovaires d'une vache de race aberdeen-angus.

– Pour opérer le clonage, dans un premier temps il nous est nécessaire d'extraire des ovules de vaches dites « donneuses ». Sous la loupe binoculaire, vous observez ces ovocytes entourés d'amas de cellules. Nous sélectionnons les meilleurs ovocytes, que nous nettoyons avec une solution à base d'enzyme. L'opérateur suivant réalise une énucléation des ovocytes sélectionnés. Et voici l'opération la plus délicate : ce clonage consiste à injecter dans la membrane de l'ovocyte énucléé, la cellule fœtale portant le gène précurseur de l'insuline. Ce que vous voyez maintenant détermine beaucoup la survie du clone : dans un bain de sérum, les ovocytes contenant la cellule transgénique sont soumis à une impulsion électrique. Cela facilite la fusion des membranes de l'ovocyte énucléé et de la cellule transgénique. À partir de ce moment, nous obtenons vraiment un embryon qui porte le

gène de la protéine, et qui peut se développer. Voici le processus d'incubation de cet embryon, que nous menons en éprouvette, in vitro, pendant sept jours, jusqu'à ce stade.

Un blastocyste apparaît dans ses trois dimensions contenant plusieurs cellules protégées par une membrane pellucide. Un effet d'optique lui donne une impression de rotation, comme un astre qui va éclater.

– Nous sélectionnons les meilleurs blastocystes. Cette vue vous montre leur mise en paillettes de transfert.

Un court film présente le transfert de l'embryon sur une vache réceptrice.

– Nicole La Tulipe, revue *Élevage moderne* : nos informations situent actuellement les chances de réussite de cette opération à une naissance pour cent transferts. Est-ce exact ?

– Madame, notre équipe de biologistes généticiens maîtrise le concept et la technique. Notre taux de réussite dépasse les vingt pour cent. Nous suivons de très près les gestations des réceptrices par des échographies tous les quinze jours. Dans la suite de la visite, vous constaterez, dans notre unité d'élevage, les soins minutieux apportés à la naissance et à l'élevage des veaux transgéniques. Les descendants de ces animaux sont surtout destinés à peupler les élevages dits « de production ».

– Joachime Lacombe, du journal *Nature, Sciences et Déontologie* : monsieur Labrecque, vos équipes de recherche obtiennent incontestablement les meilleurs résultats sur le plan des biotechnologies et de la génétique. Menez-vous une réflexion sur le domaine de l'immunologie cellulaire ? Introduire du non-soi dans le génome d'un embryon, modifiant ainsi le cœur-même de l'ADN, ne risque-t-il pas de déclencher des chaînes de réactions non-maîtrisables qui pourraient se transmettre de l'animal souche transgénique à ses descendants et par la suite aux personnes traitées par les molécules ainsi formées, sous forme de maladies auto-immunes par exemple ?

– Mademoiselle Lacombe, les produits issus de nos

recherches, pour obtenir leur autorisation de mise en marché, ont fait l'objet d'enquêtes pharmacologiques qui ont pesé, au niveau des patients traités, le rapport risque sur bénéfice. Dans l'état actuel des enquêtes, rien ne prouve le lien de cause à effet entre l'utilisation de notre insuline et la déclaration de quelques cas de maladies auto-immunes. Et même si c'était le cas, il faut reconnaître que tout médicament peut avoir des effets collatéraux. Notre produit répond à une demande croissante que la seule technologie des fermenteurs de bactéries OGM n'arrive pas à satisfaire. Nous ne sommes pas une entreprise humanitaire, mais nous pouvons toutefois avoir une approche altruiste. Je propose de clore ce débat pour vous permettre de visiter notre centre d'élevage d'animaux souches transgéniques. Il se trouve à trois kilomètres. Pour votre déplacement, un bus est mis à votre disposition. Vous allez pénétrer dans une enceinte que nous voulons mettre à l'abri de toute pathologie. Vous ne serez pas en contact direct avec les animaux, mais vous pourrez les observer à travers de grandes baies vitrées. La moindre intrusion virale ou bactérienne dans ce site peut avoir des conséquences catastrophiques pour tout le programme mis en œuvre. Cela expliquera les mesures draconiennes d'hygiène que nous vous demanderons de respecter. Aucune prise de photographie n'est autorisée à l'intérieur de cette enceinte. Nous vous offrons dès maintenant, enregistrées sur cette clé USB, toutes les illustrations et les informations relatives à notre centre de recherche, avec le protocole que je vous ai présenté, et de notre centre d'élevage que vous allez visiter.

Ces recommandations sonnent comme un ultimatum qui ne laisse la place à aucune question ou remarque de l'auditoire. Le groupe de journalistes se lève d'une façon presque docile, pour se laisser canaliser vers un bus qui les attend dans la vaste cour de la demeure seigneuriale. La brume matinale s'est dissipée, laissant le soleil inonder les allées de magnifiques jardins, cernés des dernières inflorescences automnales de *Brassica*

oleacea, ces choux décoratifs aux feuilles incrustées de nervures pourpres et frangées de dentelles azurées. Dans les allées se croisent des ombres. De jeunes hommes et femmes vêtus de blouses blanches déambulent dans un silence monacal, tels les phalanges d'une cabale secrète.

Chapitre 11

Le centre d'élevage d'animaux souches
Octobre 2027

Joachime a masqué son amour-propre derrière ses grosses lunettes noires. Depuis son agression, il y a trois jours déjà, sa rétine est restée très sensible à la lumière. Elle n'a pas souhaité poursuivre le débat avec Philippe Labrecque. Ce dernier doit déjà penser qu'elle en a trop dit.

Le lendemain de son agression près de l'anse Saint-Jean, ses hôtes, Gasparde et Adelin, l'ont accompagnée jusqu'au traversier de Saint-Jean-Port-Joli. Au moment de l'embarquement, Adelin lui a montré une enveloppe cachetée et adressée à la GEHC :

– Cette enveloppe renferme un blister qui contient, sous forme de capsules, toutes les biopsies de cartilages d'oreilles des descendants du taureau Cyclone. Il serait trop risqué pour ta sécurité que je te confie ces indices, je préfère les poster. Nous espérons, tout en libérant un peu notre conscience, aider à faire éclater la vérité. Adieu, Joachime, reviens nous voir quand tout cela sera fini. Nous aurons alors déplacé notre vieille demeure loin de cette entreprise qui nous apporte tant de soucis.

– Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi. Surtout ne vous exposez pas aux représailles.

Le bus a pris la direction de Sainte-Croix. Après avoir avalé trois kilomètres, il tourne à droite pour pénétrer dans ce qui a été une ferme laitière. La firme Insula Gènes l'a transformée en camp retranché. Le site est cerné de trois rangs de clôtures

de plus de trois mètres de haut, sous la haute surveillance de caméras infrarouges. À l'entrée, les accompagnateurs montrent patte blanche en faisant passer sous un œil électronique une carte magnétique. Le portail s'ouvre pour laisser entrer le bus qui se gare le long d'un premier bâtiment, accolé à une immense stabulation laitière à la géométrie froide. Philippe Labrecque donne aux visiteurs quelques consignes :

– Nous voici dans notre centre d'élevage de bovins souches transgéniques. Sa fonction est de faire naître les veaux dont les embryons ont subi les biotechnologies que je vous ai présentées ce matin. Ces veaux sont élevés ici jusqu'à leur mise en reproduction. Le bâtiment que vous voyez est un vrai bunker sanitaire, conçu sur un principe de filtration de l'air. Avant d'y pénétrer, nous vous demandons de prendre une douche et de revêtir les tenues qui seront mises à votre disposition.

Le groupe de journalistes, après la douche purificatrice, se retrouve dans le sas d'entrée, affublé de cottes bleues, de charlottes et chaussé de bottes blanches. Un long couloir, traversant le bâtiment dans toute sa longueur, canalise la visite. De grandes baies vitrées permettent de voir les différentes sections de l'élevage. Dans le premier compartiment, une centaine de vaches sans cornes, à la robe rouge sombre, se prélasse dans des logettes individuelles, sur des matelas de caoutchouc synthétique. Un responsable d'élevage commente la visite.

– Cette première stabulation est réservée à nos vaches dites « receveuses », porteuses d'embryon. Il s'agit de femelles de race aberdeen-red-angus. Nous les avons choisies pour leur facilité à mener à bien leur gestation. Vous observez une équipe pratiquant un diagnostic de gestation par échographie. Cette opération est réalisée tous les quinze jours sur toutes les porteuses. La femelle, à terme de deux cent soixante-quinze jours après la transplantation de l'embryon, est isolée dans le compartiment suivant que nous appelons « section vêlage ».

Le local est un vrai bloc opératoire : trois vétérinaires s'affairent autour d'une vache à terme, dont le flanc droit rasé est recouvert d'une bâche d'intervention. Le premier opérateur anesthésie la vache par une péridurale au niveau des vertèbres lombaires, à l'aide d'une longue et impressionnante aiguille. Après avoir laissé un temps d'action au produit anesthésiant, le deuxième intervenant pratique une incision en forme de « T » dans le cuir et le peaucier à la partie basse du flanc. D'un geste bref, il entaille ensuite transversalement le péritoine afin d'extérioriser la corne utérine qu'il incise à l'aide de la lame d'un très fin scalpel, faisant apparaître ainsi les deux pattes antérieures puis la tête du veau. Le troisième vétérinaire relie les deux membres à deux chaînes de forceps et tire vers l'arrière de la vache pendant que le premier opérateur retient la tête et le corps du nouveau-né. Ce dernier, à peine sorti, est immédiatement séparé de la mère porteuse et transféré dans une salle annexe de réanimation, où il est contenu sur une table d'examen postnatal par une autre équipe. À travers la vitre, les visiteurs assistent, impressionnés, à la remise en état postopératoire de la mère porteuse par une triple suture des parois de l'endomètre, du péritoine et du peaucier. Pour répondre aux nombreuses questions de son auditoire, peu averti à ce genre d'intervention, Philippe Labrecque argumente :

– La césarienne reste la meilleure mesure de sécurité sanitaire à la naissance. En extrayant ainsi le veau, nous lui évitons une contamination néonatale qui pourrait lui être fatale. Je vous invite à découvrir maintenant le service de soins intensifs où notre nouveau-né va être suivi jusqu'à ses 3 mois.

La section suivante du bâtiment est une vraie pouponnière. Chaque veau a sa case individuelle. Un technicien d'élevage vêtu d'une tenue chirurgicale allaite au biberon un de ses jeunes protégés. Joachime constate que le lait utilisé est un lait thérapeutique reconstitué.

– Tout le monitoring contraignant d'élevage que nous mettons en œuvre dans ce centre explique pour partie les taux

de réussite exceptionnels que nous obtenons, déclare le maître de recherche. Rappelez-vous, il y a quinze ans, il nous fallait inséminer plus de cent mères porteuses pour donner naissance à un veau transgénique viable.

La journaliste de la revue *Élevage moderne* se risque alors à poser une question qui taraude Joachime :

– Actuellement, les animaux transgéniques élevés pour la production d'insuline b descendent d'un seul ancêtre Cyclone. N'y a-t-il pas à ce niveau un manque de diversité génétique qui peut poser à terme un problème de renouvellement ?

– Le fait de mieux maîtriser la biotechnologie nous permet de corriger à terme ce risque. En faisant naître plus d'animaux souches, nous élargissons la base de sélection de nos reproducteurs. Nos programmes ne portent pas que sur l'insuline. Nous avons aussi des souches pour les hormones de croissance, les lactoferrines et bien d'autres molécules. Vous avez ici les banques pharmaceutiques de l'avenir.

Sur cette dernière considération, Philippe Labrecque fait sortir le groupe de visiteurs du bâtiment d'élevage.

Sur quatre rangées s'alignent des bungalows blancs, cernés chacun par un paddock d'exercice clôturé où s'ébrouent de jeunes bovins de plus de 3 mois.

– Voici le club de vacances de nos animaux transgéniques. Nous sommes très vigilants sur la qualité de confort et de bien-être. Ils attendent ici jusqu'à leur mise en reproduction et vont ensuite repeupler les unités d'élevages avec qui nous travaillons en contrat de production de lait alicament.

Une barre grise ferme l'horizon de ces bâtiments. L'attention de Joachime est attirée par ce blockhaus de béton, serti par des barbelés encore plus hauts et desservi par une route parallèle au centre d'élevage. L'un des journalistes se risque à demander l'utilité de ce bâtiment impressionnant.

– C'est notre unité de stockage des embryons congelés, répond Philippe Labrecque. Il nous sert aussi de banque de

conservation des semences de taureaux transgéniques. Pour des raisons sanitaires que vous comprenez, son accès est strictement interdit aux visiteurs.

Sur le camion-citerne garé près de cette citadelle interdite, Joachime remarque le signal de transport de substances dangereuses. Elle en déduit qu'il s'agit de l'azote liquide indispensable pour la conservation des paillettes de semences et d'embryons à moins 196°C. Elle reste sceptique sur le seul usage de la bâtisse : ses dimensions lui semblent disproportionnées pour être un simple local de stockage de paillettes d'insémination et d'embryons.

– Notre visite se termine ici. Je vais vous raccompagner jusqu'au vestiaire. Nous espérons que vous relaterez, dans vos publications respectives, une image positive de notre société, en mettant l'accent sur le bien-fondé de nos recherches. Nous ne produisons pas des *aliens* et nous contribuons à l'avancée des progrès de la médecine.

Sur ces mots, Philippe Labrecque prend congé de ses invités. Le bus rapatrie ces derniers sur le parking du domaine de Chaudière-Appalaches. Joachime retrouve sa voiture et perplexe, reprend la route en direction de Québec. Elle prend alors conscience d'un paradoxe : le centre de recherche Insula Gènes, filiale de la grande firme Holly Mountain, dont l'influence au niveau mondial sur la biodiversité des plantes et des animaux est plus que contestable, est desservi par une voie d'accès qui porte le nom d'un grand maître à penser, référence de tout un peuple, fondateur de l'Institut botanique de Montréal, grand admirateur de la flore laurentienne.

– Frère Marie-Victorin, grand admirateur du calipso bulbeux, tu dois te retourner dans ta tombe ! pense Joachime avec un brin d'ironie.

Chapitre 12

Cogitations sur la route Marie-Victorin
Octobre 2027

Tout en conduisant, Joachime a dicté, sur son traitement de texte, un article pseudo-scientifique pour satisfaire à la fois les vœux de son employeur, chef de rédaction, et de son commanditaire, la firme Insula Gènes. Elle a relaté ce que la visite du centre de recherche et d'élevage lui a permis de découvrir, sans rien dévoiler de ses secrets de fabrication. Elle a insisté sur les avancées attendues au niveau de la pharmacologie et des traitements des diabètes et d'autres maladies, présentant ainsi la firme comme bienfaitrice de l'humanité.

Du haut des cent cinquante mètres du pont cantilever de Québec, elle observe les premiers contreforts de la vieille ville, qui clignote de ses premières lueurs du soir. Elle choisit de prendre le boulevard Champlain pour longer les plaines d'Abraham. Le soleil couchant d'automne rappelle, par la jaspure de ses rayons, le souvenir du sang des braves, qui a coulé à cet endroit le 13 septembre 1759.

Planté sur son éperon, le Château Frontenac domine la citadelle. Les scintillements de ses lumières se reflètent dans les eaux du fleuve. La vieille ville s'est engoncée dans son manteau du soir, vibrante des premiers frimas qui s'annoncent.

Joachime prend le boulevard Sainte-Anne. Au pont de l'île d'Orléans, les chutes de Montmorency déploient leurs quatre-vingt-trois mètres de furieuses dentelles dans un dernier regain

de bouillonnement, avant leur métamorphose en pain de sucre d'hiver. Le site a toujours subjugué la journaliste, qui s'offre un temps de pause face à ce déversement abrupt de la rivière dans le Saint-Laurent.

Elle raccorde à son ordinateur une borne de positionnement satellitaire qui la relie directement à la boîte à lettres électronique de Pierre Barette à la GEHC, pour dicter son rapport :

> *Suite à la visite du centre de recherche Insula Gènes de Sainte-Croix et de son centre d'élevage de bovins transgéniques, je reste perplexe. Philippe Labrecque nous a révélé des protocoles de biotechnologies sans doute spectaculaires, mais sans rien dévoiler de la démarche fondamentale de la transgenèse, qu'il protège jalousement comme un brevet d'invention. Toute la phase de transfert d'un gène humain sur le génotype animal a été occultée, ainsi que la recherche fondamentale qu'il est nécessaire de mener, parallèlement, sur les mécanismes immunologiques d'acceptation ou de rejet du non-soi, liés à cette greffe génétique. Cette firme, succursale du consortium Holly Mountain, agit seulement selon les principes d'une économie libérale, cherchant le profit immédiat des actionnaires, sur des marchés porteurs et de dépendance, tout en se donnant la bonne conscience d'apporter une réponse immédiate à de grands problèmes de santé publique. Je m'interroge surtout sur la présence de cet immense bunker, surveillé comme le coffre-fort d'une banque : un tel bâtiment pour stocker quelques éprouvettes qui tiendraient dans quelques réservoirs de cryogénisation semble disproportionné. Il doit avoir d'autres utilités, qu'on nous a cachées. Cela m'intrigue. Je ne peux faire que des suppositions : une unité d'extraction et de purification des protéines contenues dans la poudre*

de lait ? Un laboratoire de recherche en immunologie à partir de cellules souches ? Des chambres froides de stockage de matériel génétique végétal et animal ? J'ai l'intuition que ce monstre de béton renferme dans ses entrailles une partie des réponses aux questions que nous posons. Mais comment le savoir ? Infiltrer les équipes qui y travaillent ? Ce serait difficile vu le climat sectaire que j'ai ressenti, en croisant les chercheurs discrets comme des ombres dans le domaine de Chaudière-Appalaches. Toutes ces têtes chercheuses sont formatées dans le dogme du secret. J'ai constaté d'ailleurs, dans tous les laboratoires et unités d'élevage, la présence de chercheurs de type chinois, comme si l'entreprise opérait un transfert de biotechnologie. Tenter une exploration des lieux ? Cela me paraît une opération très périlleuse compte tenu de la ceinture de protection. Le moindre commando y serait tout de suite repéré. Je pense toutefois qu'il y a une faille dans ce système, c'est l'azote liquide. Pierre, suite à votre invitation, je suis impatiente d'assister au prochain synode de la réserve de Mashteuiatsh à Pointe-Bleue. Je passerai vous prendre à Québec dans deux jours. Nous ferons route ensemble par le parc des Laurentides.

Chapitre 13

Laboratoire de l'île Maudez
Novembre 2027

De la baie vitrée de son laboratoire, Maria laisse son imaginaire s'échapper vers le collier d'îlots de rocailles tourmentées. Le ciel pleure ses sanglots de novembre et vient laver le rose orangé des écueils de granit, frémissant de l'onde de la marée montante. L'ivresse des courants qui s'engouffrent dans l'estuaire du Trieux, couvre d'une mante d'écume la minéralité de ces derniers guetteurs, aiguillons acérés et avides d'appâter les fragiles coques des navires, qui auraient l'imprudence de venir les lutiner.

La jeune scientifique a travaillé toute la nuit sur les échantillons que Pierre Barette, du comité GEHC Québec, lui a fait parvenir. Elle a, dans un premier temps, isolé les caryotypes des cellules des tissus qu'elle devait analyser, afin de repérer la paire de chromosomes greffée. Par une série de tests immunologiques de type ELISA (Enzyme Linked ImmunoSorban Assay), elle a pu détecter sur la paire de chromosomes les protéines codées par un gène étranger. Son matériel d'analyse et de séquençage du génome sur le tronçon des chromosomes concernés lui a ressorti des résultats qui la stupéfient, comme si elle était aux prises avec un nouveau phénomène de la génétique.

Maria ressent l'énergie folle du flux de la marée qui cercle l'île, venant ébranler ses certitudes. Elle tape fiévreusement son

rapport d'analyse à l'adresse de son commanditaire :

De : mariariberomaudez@free.international
À : globalconscienceandethic@free.international
Objet : Résultats d'analyses génétiques.
Le : 04/11/2027

Bonjour Pierre,

Vous m'avez confié de biens étranges échantillons de cartilages de bovins. Interpréter les résultats de leurs analyses n'est pas un exercice aisé puisqu'ils nous confrontent à quelque chose de tout à fait nouveau et non-exploré par les sciences de la génétique. Je baserai donc mes explications sur des hypothèses que votre grande lucidité de chercheur prendra soin de confronter avec les interprétations des autres scientifiques de la GEHC. Voici donc mon protocole :

- J'ai dans un premier temps, comme vous me l'aviez demandé, établi l'ordre généalogique des échantillons en les classant en quatre générations : arrière grand-parentales, grand-parentales, parentales, génération en cours.

- J'ai isolé sur les caryotypes les chromosomes greffés et situé par des marqueurs les loci ou emplacements du gène étranger.

- J'ai dosé les protéines codées par ce gène.

Voici mes conclusions :

- D'une génération à l'autre, le gène se comporte en dominant, marquant de plus en plus sa prévalence.

- Le taux de complexes immuns circulants, formés de substances étrangères et ayant la capacité de fixer des anticorps spécifiques contre ces substances extérieures, se multiplie d'une façon exponentielle d'une génération à l'autre.

En bref, je peux m'avancer à déduire qu'il y a un mécanisme de transfection par une particule inconnue, que je peux qualifier d'infectante du génome, et capable de provoquer des mutations sur un ou plusieurs gènes, d'une façon indépendante, avec une fréquence qui augmente au fur et à mesure des générations, comme si les brins d'ADN bourgeonnaient et se manipulaient par eux-mêmes d'une façon autonome. L'augmentation du taux de complexes immuns circulants est une explication plausible à l'apparition des maladies auto-immunes constatées sur les animaux et aussi sur les patients traités à l'insuline issue de la transgenèse animale. Pour moi, cela n'est que le symptôme d'un dérèglement aux conséquences beaucoup plus graves.

Les bricoleurs qui ont provoqué ce mécanisme jouent aux apprentis-sorciers. Ma grande crainte est de voir ces folles particules infecter le génome humain des patients qui sont traités avec l'insuline produite par ces animaux transgéniques. Normalement, ces particules ne passent pas la barrière du tube digestif quand elles sont contenues dans un alicament consommé, à l'exception des nouveaux-nés qui ont des parois très perméables, laissant passer les anticorps du colostrum maternel. Mais l'insuline, pour l'instant, est diffusée par des pompes directement dans l'organisme par injection.

J'ai maintenant la crainte et la presque certitude que Mona, la mère de mon ami Erwan, a été victime de ce mécanisme de transfection, comme de plus en plus de patients dans le monde. Le syndrome « vespertilio » n'est que la partie immergée d'un grand scandale sanitaire aux conséquences encore sous-estimées à l'échelle de la planète et des générations à venir.

Désolée de jouer le rôle d'oiseau de mauvais augure.
Amicalement. Maria.

La jeune femme, après avoir envoyé le message, reste un long moment songeuse. Sa quête, à l'intérieur-même des chromosomes, lui fait prendre conscience de l'horreur que pouvaient ressentir les aruspices de l'Antiquité quand ils déployaient les viscères des animaux sacrifiés pour lire les sombres desseins d'un avenir, qui avait l'excuse d'être assigné par le courroux des dieux. Les dieux, dans le cas présent, ne sont pour rien dans ces nouveaux présages. Seuls les hommes charrient cette responsabilité d'avoir transmué le pacte du hasard qui lie leur existence à leur progéniture.

Elle ressent le besoin de sortir, de marcher sur les chemins de l'île balayés par les vents, de faire le vide dans sa tête. Cette course la conduit vers la cale où Erwan arrime son bateau. Il est sorti ce matin malgré le mauvais temps pour faire sa moisson quotidienne de *Chondrus* et aussi pour relever ses casiers de crustacés. En sautant à quai, les bras chargés du fruit de sa pêche, un panier contenant une araignée et trois tourteaux, il se rend bien compte de l'émoi de sa compagne.

– Que se passe-t-il, Maria ? Tu parais bien préoccupée.

– Erwan, les dernières analyses que j'ai réalisées cette nuit me donnent une explication vraisemblable sur l'origine des problèmes de santé de ta mère Mona. Leurs conséquences m'inquiètent. Je suis face à un cas de figure qui dépasse mes convictions scientifiques. Viens, n'attrapons pas froid. Je t'expliquerai tout cela à l'intérieur, devant le feu de cheminée.

Chapitre 14

Ordre de mission
Novembre 2027

De : globalconscienceandethic@free.international
À : mariariberomaudez@free.international
Objet : Ordre de mission
Le : 04/11/2027

Maria,

Je te remercie pour la rapidité de tes analyses et la clarté de tes conclusions. Elles se recoupent malheureusement avec les avis des autres biologistes de notre comité d'éthique, que j'ai sollicités pour mener une démarche d'investigation génétique identique à la tienne, sur des prélèvements des mêmes fragments de tissus animaux. Avant de porter ce scandale devant les instances sanitaires internationales et d'appliquer à nouveau les mêmes protocoles d'analyses par des laboratoires indépendants, notre comité aimerait avoir des informations précises sur des cas de transmission génétique de la maladie auto-immune de parents diabétiques traités à l'insuline animale b à leurs enfants. Ces cas inquiétants semblent suivre la même logique de transfection que celle que tu as observée sur les tissus animaux. Un village au cœur du pays des Dogon au Mali, Yendouma Ato, signataire de notre

charte d'éthique, attire particulièrement l'attention des services de surveillance sanitaire. Le nombre de cas de « vespertilio » s'y est accru anormalement.

L'aventure que je vous propose à ton ami Erwan et à toi est périlleuse. Vous reprendrez les mêmes travaux d'investigation que notre regretté Fabio Rojas. Nous avons maintenant la certitude que le meurtre de Fabio n'était pas fortuit mais lié à la nature de ses enquêtes.

Il nous faut des preuves scientifiques indéniables de la catastrophe sanitaire qui s'annonce, afin de dévoiler et de brider le plus vite possible les agissements du consortium Holly Mountain.

Nous vous proposons à Erwan et à toi, de vous rendre sur place, au Mali, avec un ordre de mission, un kit de séquençage et d'analyse génétique et des bornes de positionnement satellitaire que nous vous ferons parvenir. Ne répondez pas immédiatement à notre sollicitation. Prenez le temps de bien réfléchir.

Nos adversaires disposent de moyens importants et ont tissé des réseaux de connivence avec les factions du terrorisme international. Si vous acceptez, nous ne vous laisserons pas sans protection. Malgré cela nous sommes conscients de vous exposer à un danger permanent.

En cas de réponse positive, nous vous ferons relayer le temps de votre mission, dans vos travaux de recherche en biologie marine par une autre équipe sur votre île Maudez.

Très amicalement.

Pierre Barette.

Après avoir envoyé ce message de son bureau de Québec, Pierre ressent le poids de sa responsabilité. Il a conscience d'immoler la vitalité et l'énergie de ces jeunes chercheurs dans

un combat inégal.

Dans le petit matin d'automne qui laisse percevoir timidement les premiers halos du jour, il attend Joachime. En lui germe l'intuition de mettre la jeune femme sur un chemin initiatique : pour accéder à une nouvelle éthique, il lui faudra transgresser sa logique scientifique, accepter l'empirisme, se laisser envoûter par les mélopées des chamans du synode de la Sagesse.

Ce matin, ils prendront ensemble la route d'Alma vers le lac Saint-Jean et sa Pointe-Bleue.

Chapitre 15

Pointe-Bleue - Lac Saint-Jean - Québec
Novembre 2027

– Il y a six mille ans, mes ancêtres les Tshishennuatsh ont pénétré au cœur de ce pays libéré par les glaces. Ils ont suivi le Saguenay et le Pekuakami pour dresser leurs tipis sur cette Pointe-Bleue. Mon peuple Innu, les « êtres vivants », vénère la forêt, force génératrice de toutes les formes de vie. Nous, humains, sommes issus selon nos croyances de l'union des animaux qui possédaient une âme. Nous avons été libérés de cet état animal à condition de ne pas dévoiler les secrets que la forêt nous avait enseignés.

Mais nous avons rompu notre promesse et nous avons perdu le fil ténu de la connaissance des secrets, que parfois la voix des animaux transmettait à nos chamans lors de nos rituels rythmés par le son des tambours dans nos tentes tremblantes.

Notre Grand Esprit Tshitshe Manitu est omniprésent dans chaque chose, chaque espèce, et nous croyons à notre place assignée dans le grand cercle du cosmos en harmonie et en respect avec tous les éléments de la biosphère qui nous entoure.

Nous avons tenté, par nos prières, la communion parfaite avec un univers qui laisse une place pour l'esprit de nos pères, dans des prairies fertiles où la tristesse et la maladie ont disparu.

Voilà l'éthique que nos ancêtres nous ont transmise et que nous voulons léguer à nos enfants.

Des chamans fous de la science, dans leur frénésie de domination et de possession, ont défié les forces créatrices du Grand Esprit : ils ont réimplanté dans l'animal les gènes des hommes. Ils ont rompu l'équilibre du cercle de la création. Un masque de loup sur le visage des enfants annonce les prémices d'un grand malheur. Nos divinations, nos chants et nos danses ne peuvent exorciser cette discordance.

Ainsi parle Mitshishu, le chef de la tribu des Montagnais, qui préside à ce synode de la Sagesse que la GEHC a organisé dans la réserve de Mashteuiatsh, sur cette pointe du lac Saint-Jean.

À intervalles réguliers, des danseurs ont égrené avec leur hochet *teuchikinis* des bruits de crécelles, soutenus par le rythme plus lourd des tambours *teuchiken*. Envoûtés par le battement, ils scandent leur danse autour du feu, par des sautillements alternés successivement sur chaque pied. À chaque saut, ils émettent un son guttural. Les femmes se joignent alors à cette chorégraphie ancestrale par de petits sauts à pieds joints. La résonance vibrante des tambours les transporte dans un état de transe qui se découvre comme un isthme tenu entre le monde des hommes et celui des esprits.

Retransmis par un système de vidéo satellite sur le grand écran dressé dans le tipi de cérémonie, Rafael Gayas, un *uwishin*, médecin traditionnel d'une tribu shuar du cœur de la forêt de la haute Amazonie en Équateur, a levé son bol de *yagé*, une décoction bouillie à partir de la plante *ayahuasca*, au pouvoir hallucinogène identique à la mescaline du pavot. Il s'exprime au nom de cette vieille peuplade de réducteurs de tête que les conquistadors appelaient autrefois les Jivaros ou les Sauvages.

Le breuvage lui ouvre les portes vers son monde des esprits :

– Pour deviner le monde, il faut prendre la Grand-Mère Ayahuasca.

Elle est une plante enseignante, intelligente, maîtresse. Elle travaille en moi.

Tout ce que je dis vient de la plante.

C'est elle qui me l'a appris.
Elle permet de voir le corps en transparence et de localiser le siège de la maladie.
Elle fait venir à moi les plantes qui conviennent à mon patient.

Le *tuntui* ou le grand tambour shuar a repris le rythme lourd des tambours *teuchiken* des Montagnais et les membres de la communauté ont entrepris leur danse du serpent. Les hommes au front ceint d'une coiffe de plume, une jupe de coton serrant leur taille, et les femmes portant des tuniques colorées bleues attachées à l'épaule, chantent en tapant du pied sur l'aire battue de la hutte de bois.

Rafael s'envole dans son monde de vision, qui le met en symbiose profonde avec les mystères du vivant. Son état hypnotique modifie sa conscience et lui donne le chemin du diagnostic pour capter les causes des maladies de ses patients. Sa sensibilité s'exacerbe. Il perçoit maintenant les phéromones des végétaux avec lesquels il communique.

– Les plantes sacrées m'appellent, bientôt elles ne pourront plus nous offrir leur énergie thérapeutique. Au plus profond de leurs cellules, des sorciers ont délacé les serpents enlacés pour greffer des gènes étrangers. Pour éviter la disparition des espèces, les plantes nous ont intimé de les cacher. Nous avons creusé les entrailles froides d'une île boréale pour y celer toutes les graines que nous connaissions. Le trésor a été pillé par ces nouveaux conquistadors avides de ruiner toutes les richesses naturelles dont nous sommes les garants. Ils ont tué notre ami Fabio Rojas sur le grand fleuve du Nil pour l'empêcher de dévoiler au monde le scandale de leurs agissements. Au nom du peuple des Shuars et avec le peuple frère Pekuakamiulnuatsh du lac Saint-Jean, j'en appelle à la résistance pour extirper ces forces du mal qui minent notre humanité en rompant le cercle de l'équilibre et de l'énergie qui la lie avec la nature.

Sur l'écran sont maintenant projetées les peintures rupestres aborigènes d'une grotte creusée dans le grès rouge d'Uluru, en territoire du nord de l'Australie, le grand rocher rouge pourpre d'Ayers Rock. Des sages du peuple autochtone des Anangu se sont assis autour des braises d'un feu d'acacia, à l'omphalos-même de leur géographie sacrée, cette borne du chemin parcouru par leurs ancêtres du temps du rêve. Ils ont peint mutuellement sur leur peau leurs motifs sacrés, qui représentent les dépouilles pétrifiées de leurs ancêtres, avec leurs épanchements de sang, de sperme ou de lait. De leurs doigts ils ont tracé les lignes courbes des dunes brisées par le surgissement des rocs et percé de traînées des lacs salés. Un des hommes souffle dans un *yidaki* rituel. La longue colonne d'air fait vibrer son grave bourdon. Grâce à ses mouvements de lèvres et de langue, l'artiste arrive à amplifier des harmoniques. Son souffle abdominal et la variation du volume d'air retenu dans les joues produisent une rythmique.

Le vieux chef entame un chant récit que les vocalises du joueur de *yidaki* viennent ponctuer. Ce chant relate les événements mythiques du *tjukurpa* ou « temps du rêve » : il est question d'un ancêtre qui a voyagé à travers tout le pays, semant derrière lui les couplets d'une chanson, ses empreintes, ses cellules de vie et ses enfants-esprits. Il est question d'une femme enceinte s'adonnant à ses activités de cueillette. Elle marche sur ses cellules de vie, qui remontent par ses orteils vers son vagin et son utérus pour marquer le fœtus qu'elle porte, d'une nouvelle conception spirituelle qui perpétuera l'ancêtre à travers l'enfant à naître.

Puis le vieux chef s'adresse à Rafael :

– J'ai écouté ton rêve des serpents que les hommes veulent délacer. Au début du temps du rêve, des serpents ont mené de nombreuses guerres autour de la roche d'Uluru. Les failles et les fissures témoignent encore des traces de ces combats. Le rêve a retrouvé sa paix par l'enlacement de deux serpents pour

fusionner en Yurlungur, le Serpent arc-en-ciel, qui dort encore dans l'un des bassins de cette montagne.

La folie des hommes a troublé le sommeil du grand serpent.

Nous avions voulu que les cellules souches reposent dans les mêmes entrailles boréales que les graines des plantes. Elles ont été pillées.

Comme vous mes frères des peuples Shuars et Tshishennuatsh, nous disons résistance.

L'écran retransmet en direct de Dharamsala un autre rituel : de grands tambours tibétains sur cadre à deux peaux ponctuent le chant des mantras, reproduisant l'écho sacré des prières psalmodiées des moines du monastère reconstitué de Nechung :

– ॐ मणि पद्मे हूँ [4]

Le vrombissement lourd des trompettes amplifie l'offrande de prière et appelle les déités à se visualiser en ne faisant plus qu'un avec le chœur safrané des bonzes. Ces derniers articulent ainsi leur mantra sacré en tintinnabulant leurs petites cloches *dril-bu*, symboles de l'éveil à la sagesse.

La cérémonie est captée par les caméras, des téléphones portables et directement retransmise sur des milliers de petits écrans qui scintillent comme de petites lueurs d'espoir au-delà des montagnes, à l'endroit-même où s'érigeait le site initial de Nechung, près de Lhassa. Des milliers de fidèles ont bravé les interdictions des autorités chinoises pour se joindre à la prière *boddhicitta*, à l'engagement de l'esprit sur la voie de l'Éveil.

La reprise du mantra des moines de l'exil par ces milliers de voix dissidentes invite à la danse un homme vêtu d'un samit brodé d'or, décoré aux quatre couleurs, rouge, bleu, vert et jaune, représentant les quatre éléments. Il arbore sur le torse une sorte de miroir cerclé de turquoises et d'améthystes. La frontière ténue entre la danse et la transe est très vite affranchie. Deux accesseurs lui rivent alors sur la tête une lourde coiffe et lui passent un harnais décoré de drapeaux et de bannières qui

4 *om mani padme oum* : célèbre mantra bouddhiste, nommé aussi « mantra de la grande compassion »

appesantit la prise de possession par la déité. Le transfert de conscience diffuse de l'esprit au médium. Ce dernier s'est relevé, il a saisi une épée avec laquelle il danse frénétiquement.

De Dharamsala, le Pachem Lama lui pose alors sa question :

– Toi qui es maintenant le *kuten*, support physique des Tsering Che-nga, les Cinq Sœurs de Longue Vie, ouvre-nous les portes de ta vision, laisse-nous percevoir l'avenir de notre peuple déraciné.

Le médium suspend sa danse, il profère une prophétie :

– Je suis crapaud,

Avec des myriades de mes frères, effrayés par les ébranlements de la Terre Mère qui nous abrite, nous sommes sortis de nos trous,

Nous avons envahi les champs et les rues.

Les lacs se vident, aspirés par leur fond vaseux.

En eux-mêmes, les hommes ont accumulé assez de maléfices pour rendre esclave l'eau qui s'écoule de nos montagnes.

Le poids de l'eau et les colères de la Terre brisent les murs friables de leur prison.

Je vois des millions d'hommes rouler dans le linceul des torrents devenus fous.

Je vois le drapeau aux deux lions des neiges flotter sur le Potala…

L'effort de divination est rude pour le médium qui, dans un dernier mantra, perd connaissance.

Soudain l'image retransmise se brouille. Tout autour des ruines du monastère surgissent des sbires de la force de police armée chinoise. Des coups de feu éclatent, blessant mortellement, au hasard, des participants du rassemblement et créant des mouvements de panique dans la foule. Une répression brutale s'affale sur ces hommes et femmes désarmés, jeunes, pour la plupart issus du brassage du peuple tibétain autochtone et des générations de colons chinois.

Dans la confusion, un gradé policier repère le médium gisant

au sol. Il retourne le corps encore animé de convulsions, la face vers la terre et, tirant son pistolet de son étui, l'achève d'une balle dans la nuque :

– Cela s'appelle « faire l'économie d'un procès », hurle-t-il à ses subordonnés médusés. Il faut absolument retrouver le moine qui a fait la médiation de son dernier message !

Le lieu de cérémonie n'est plus qu'un charnier ensanglanté. Les ruines du monastère de Nechung connaissent un second bain de sang. Posé sur un lambeau de muraille, un téléphone portable continue à filmer l'horreur, qu'il retransmet par le réseau de satellites aux comités terrifiés de la GEHC. Un policier repère le mouchard et l'écrase brutalement du talon de ses bottes.

Chapitre 16

Fjord du Saguenay
Novembre 2027

Lendemain du synode de la Sagesse de Pointe-Bleue, le vent froid que les gens d'ici nomment « le Barbier », puisqu'il transforme les moustaches en stalactites, chasse les dernières bruines que la nuit a égarées sur la givrure du lac Saint-Jean. Joachime et Pierre ont repris la route la plus riveraine qui les conduit aux rives du fleuve Saguenay. Le ruban asphalté a déroulé plusieurs lieues le long du lac puis à travers des paysages alternant les longues bandes foncières des fermes et les forêts d'épicéas desséchés par les pluies acides. Après un long silence, Joachime, encore émue et bouleversée par le spectacle de la veille, ressent le besoin de poser à Pierre les questions qui la taraudent comme les tordeuses sur les bourgeons des épinettes :

– Pierre, en d'autres circonstances, mes certitudes de scientifique auraient relégué ces séances de chamanisme au rang de manifestations folkloriques d'un autre temps. Mais hier, l'acuité de ces devins, dans l'interprétation de ce que le vivant a de plus intime, a complètement chamboulé ces préjugés. Ils sont capables d'investiguer dans la structure-même de l'ADN et cela en se référant à des connaissances empiriques héritées depuis des millénaires. Leurs augures sont très pessimistes en ce qui concerne les dérives de la science et les manipulations génétiques. Elles rejoignent les scénarios alarmants que nous

pouvons projeter. Mais au fait, pourquoi la GEHC les a-t-elle choisis comme porte-parole à votre synode ?

– Ce ne sont pas nos seuls consultants, Joachime. Nos synodes sont ouverts à tous les mouvements de pensées qui situent l'homme et son avenir au centre de leurs préoccupations. Nous bannissons seulement les théoriciens des théocraties radicales qui veulent imposer leur doctrine. Ainsi, dans nos synodes, peuvent aussi bien siéger des penseurs athées que des représentants de toutes les religions. Nous tentons de fédérer surtout les groupes qui sont dans une démarche de partage de religions et de philosophies. Ainsi, le synode d'hier était aussi bien retransmis à Assise en Italie que dans la Vallée des Saints de Carnoët en centre Bretagne, où des groupes se réunissent pour poser des traits d'union entre judaïsme, islam, christianisme et philosophie celtico-druidique. Une nouvelle éthique globale, à l'échelon de la planète, doit émerger de la fusion de ce que chaque courant de pensée peut apporter de meilleur.

– Vous m'avez un peu utilisée dans cette enquête et j'aimerais maintenant en savoir plus, surtout sur la nature des échantillons de tissus bovins que vous avez fait analyser.

– Cela peut t'exposer à un grave danger !

– Au point où j'en suis, je suis prête à cette éventualité et à entrer en résistance, comme l'ont proclamé les chamans. Mais au fait, qu'est-ce que cela veut dire ?

– Face aux forces adverses qui utilisent tous les moyens légaux et illégaux, cela veut dire qu'il faut disparaître officiellement, rentrer en clandestinité, pour lutter avec des stratégies analogues. C'est une décision à ne pas prendre à la légère et je préfère te laisser le temps de la réflexion. Je peux te donner les éléments d'information les plus récents sur le problème sanitaire qui nous préoccupe.

Pierre relate à sa conductrice l'état épidémiologique connu des cas de maladies auto-immunes et leur morbidité croissante. Il expose surtout les conclusions des dernières analyses de Maria

Ribero qui extrapolent la transmission héréditaire des problèmes immunitaires chez les bovins et les cas recensés de transfection d'anomalies génétiques de parents traités à l'insuline b à leurs enfants. Il insiste surtout sur la nécessité de pousser plus loin l'investigation par des techniques d'analyses moléculaires. Il lui relate son passé de chercheur dans les sciences « omiques » : l'épigénomique, la protéomique et la métabolomique. Il lui explique que l'étude du génome est trop statique. Les sciences « omiques » offrent plus de dynamisme pour comprendre toutes les modifications des effets des manipulations génétiques des gamètes.

– Joachime, il faut que je te dévoile les raisons de ce voyage qui nous mène à Chicoutimi et plus précisément à la Biobanque Génome Québec. J'ai demandé à mon ami et successeur, le professeur Lalande, de pouvoir utiliser quelque temps mon ancien laboratoire. Pour dénoncer les grands dangers que font courir à l'humanité la firme Insula Gènes et son consortium Holly Mountain, je dois comprendre et expliquer la transformation de la structure hélicoïdale de l'ADN des patients traités par cette insuline b, ce que Maria a appelé le « bourgeonnement ». Ces modifications héréditaires ne toucheraient pas la séquence génétique mais son « emballage ». Je traquerai ces nouvelles molécules dites « infectantes » ou « effectrices », qui interviennent dans les réactions cellulaires. Durant ma carrière de chercheur, je n'avais mené mes expérimentations des techniques « omiques » que sur des animaux de laboratoire. Les faits nous ont dépassés : une recherche s'impose maintenant sur des modèles humains. Bien que la Biobanque dispose de plus de cinquante mille prélèvements de tissus humains, pour cibler mon enquête j'ai besoin de prélèvements réalisés sur des parents traités à l'insuline b et sur leurs enfants. J'ai confié à Maria Ribero et son ami Erwan Le Meur la mission de poursuive le travail de Fabio et de collecter ces échantillons dans un village du Mali. En attendant l'arrivée de ces prélèvements

humains, je poursuivrai les analyses sur les tissus bovins qui m'ont été transmis par les Pelletier. Pour dénoncer les dérives des manipulations génétiques, nous devons nous appuyer sur des preuves scientifiques incontestables, certifiées par des organismes fiables. La démarche est périlleuse et nos adversaires sont particulièrement retors et procéduriers.

– Ils sont capables de tout pour vous entraver dans vos recherches. Prenez garde Pierre !

– Je suis conscient des risques. Notre organisation a su se doter de groupes clandestins d'action, avec lesquels nous sommes en contact permanent. À cet instant-même, nous sommes géolocalisés par une puce d'identification que je porte en sous-cutanée. Je peux l'activer à tout moment pour demander une assistance. Si je suis victime d'un malaise, elle s'active automatiquement. Voici un boitier contenant ce genre de puce et son kit de transplantation sous-cutanée. Elle est programmée et porte le code d'identification 288A. Ce sera le tien si tu choisis de t'engager dans ce que nous avons nommé la résistance. Réfléchis bien avant de prendre cette décision ; elle t'obligera à t'effacer de la vie publique, à suivre un entraînement difficile et à rester dans la clandestinité un laps de temps imprévisible.

– Je vous promets d'y réfléchir. Bien que je redoute ces difficultés et de ne pas être à la hauteur de la confiance que vous me faites, la démarche me tente et cela pour diverses raisons : j'avais une profonde amitié pour Fabio et je ne veux pas laisser son meurtre impuni. Après mes enquêtes préalables, l'agression de l'anse Saint-Jean et cette participation au synode de hier, je ne vais pas « raccrocher mes patins » mais « attacher ma tuque avec de la broche »[5] !

Après le village de la Jonquière, Pierre demande à Joachime de prendre la route du fjord du Saguenay. Dans le creux du titanesque cirque de verdure et de murailles de rocs, le fleuve charibote les cavalcades de torrents froids venus du lac Saint-Jean, avec les remontées des eaux saumâtres boutées par les

5 se préparer à affronter des difficultés

lointaines marées du Saint-Laurent. Ici le fleuve devient mer et dans ce brassage salé naissait la « Vallée de la biodiversité », biotope autrefois unique au Québec pour la coexistence des bélugas, des saumons de l'Atlantique, des ombles des fontaines, des sauvagines et des ours.

Du promontoire où ils se sont arrêtés, Joachime et Pierre goûtent à ce paysage.

– En 2010, j'y ai même vu, lors d'une balade en bateau, la remontée des requins du Groenland, affirme le chercheur.

Puis il fait remarquer à la jeune femme un long tuyau qui relie directement le complexe industriel en friche Alcan d'Arvida à un lac de boue rouge entouré d'un paysage sans vie, laissant par endroit poindre des troncs corrodés comme des moignons.

– Cette plaie ouverte est peut-être le site le plus pollué de notre Québec. Depuis les années 1950, la compagnie Alcan y a dégueulé tous les résidus de sa production d'aluminium, soude, oxyde de fer, fluor, lithium. Malgré l'arrêt de l'activité de la compagnie, les matières corrosives continuent encore à empester l'air et les métaux lourds diffusent encore dans le sol, contaminant par ruissellement le Saguenay. Au profit du lobby de l'aluminium, nous avons sacrifié un écosystème et compromis toute la biodiversité du Saguenay et, plus en aval, du Saint-Laurent. Ce chancre, après plus de soixante-quinze ans, continue à diffuser son venin dans la terre et dans les nappes phréatiques. La pollution génétique contre laquelle nous luttons aura des effets pervers plus graves encore puisqu'elle s'insinue non plus à l'échelon d'un biotope mais de la planète et qu'elle s'inscrit sur toutes les générations à venir. Allons-y, j'ai hâte de retrouver mon ami Victor Lalande et mon ancien laboratoire du pavillon des Augustines, tout près de l'hôpital de Chicoutimi.

Chapitre 17

Anesthésie mortelle
Novembre 2027

Au 305 rue Saint-Vallier, le pavillon des Augustines côtoie l'hôpital de Chicoutimi. La Biobanque Génome Québec y a installé, dans les premières années du siècle, un vaste ensemble destiné à entreposer des centaines de milliers d'échantillons biologiques humains sous forme de prélèvements ADN, de plasma et de divers tissus. Sur cette réserve congelée à moins 196°C travaillent des groupes de recherche génomique venant du monde entier. Officiellement à ce titre, Pierre y a été accueilli par son ami le professeur Lalande. Depuis déjà une semaine, reclus comme un moine dans cet ancien couvent, il mène sa quête épigénomique sur les cellules des tissus provenant des prélèvements de la ferme Pelletier. Grâce à l'équipement exceptionnel de la Biobanque, il est parvenu, par des analyses protéomiques et métabolomiques, à isoler la nature des molécules effectrices, donnant ainsi de la consistance aux hypothèses émises par Maria Ribero. Fort de ces résultats, il a voulu mener plus loin son investigation dans une nouvelle démarche appelée « transcriptomique », qui vise les transcrits, molécules capables de modifier l'emballage génétique et de transformer les protéines. Il a noté scrupuleusement toutes les étapes de ses travaux, les résultats obtenus et ses propres hypothèses dans un journal de bord électronique en ligne qui informe régulièrement le groupe de biologistes du comité

GEHC Québec.

Vadim a suivi la voiture de Joachime depuis Pointe-Bleue. Un système de mouchard GPS, plaqué sous la carrosserie de la voiture au moment de l'altercation de l'anse Saint-Jean, lui a facilité la traque. Il a tout de suite compris le sens de la halte au pavillon des Augustines. Le professeur Pierre Barette reprenait du service et ceci dans le laboratoire de recherche génétique le plus performant du continent américain. Vadim réalise ce que cela représente comme danger potentiel pour ses commanditaires, dont la consigne est de paralyser, par tous les moyens, toute tentative qui pourrait porter préjudice aux intérêts de la société Insula Gènes et du consortium Holly Mountain.

Depuis l'arrivée de Pierre Barette à la Biobanque, il a observé les allées et venues du chercheur, qui ne sort du pavillon des Augustines que pour un footing matinal le long des berges aménagées du Saguenay. Il a repéré la situation de son laboratoire au rez-de-chaussée du bâtiment. Son attention s'est centrée sur les possibilités d'entrée dans la Biobanque. Les grilles d'entrée dans le vaste immeuble ne s'ouvrent que par l'identification des empreintes digitales du personnel de service, des médecins et des chercheurs autorisés à pénétrer dans le cénacle. La seule exception concerne des patients conduits par une ambulance qui provient de l'hôpital tout proche. Il réalise ainsi que le centre de recherche est aussi un centre de collecte de sang et de prélèvements de moelle osseuse qui admet des donneurs.

Sous la fausse identité de Jacek Czeslaw, émigré polonais, il s'est présenté comme donneur de moelle osseuse et de Cellules Souches Périphériques (CSP). Pour convaincre, il a relaté son appartenance au groupe HLA DR2 extrêmement rare. Cela l'a positionné au rang de donneur prioritaire. Pendant quatre jours, il a reçu une injection sous-cutanée d'un médicament destiné à faire sortir des os les CSP de la moelle osseuse, afin de les faire passer dans la circulation sanguine.

Au quatrième jour de traitement, il est admis par ambulance à la Biobanque pour une procédure de cytaphérèse sans anesthésie dans un bloc opératoire. Par un système de perfusion, l'infirmière de service l'a relié à un appareil de récolte et de séparation des cellules souches.

– L'opération dure une demi-heure, lui a-t-elle déclaré. Je vous laisse un instant. Appuyez sur ce bouton si vous avez besoin d'aide.

À peine l'infirmière sortie de la pièce, Vadim débranche les tuyaux qui le relient à la machine. Dans la pièce d'anesthésie voisine, il trouve une blouse de chirurgien qui correspond à sa taille. Grâce à son instinct de prédateur et à sa grande pratique dans l'art du crime, il a tout de suite repéré l'instrument qui lui permettra de neutraliser définitivement sa proie : un masque d'anesthésie à coussin d'air. Dans l'armoire pharmaceutique présente, il saisit un flacon de deux cent cinquante millilitres d'halothane qu'il raccorde directement au masque.

Il sort discrètement du bloc d'anesthésie et suit un long couloir. Du côté droit, à travers des baies vitrées, il se donne le temps d'observer un long bac dont le dessus est quadrillé de milliers de tiroirs. Un robot armé d'un bras articulé s'adonne à des applications commandées à distance. Son œil électronique lit les codes des casiers. Il extrait des échantillons qu'il dépose dans un bac de réception. Vadim déduit qu'il s'agit de la salle de stockage des échantillons de tissus.

Il sait que le laboratoire de Pierre Barette se trouve au fond du couloir à gauche.

Le chercheur est concentré sur son écran d'ordinateur. Il a fourni toutes les données de ses analyses à un programme de synthèse transcriptomique. L'ordinateur central de la Biobanque a digéré ces milliers d'informations et reproduit sur l'écran une représentation virtuelle de la particule infectante : un agencement se torsade avec des filaments en spirale de couleur verte, reliés par des brins jaunes avec des plaques bleues

comme des traits d'union. Pierre identifie un état pathologique à cette structure glycannique « d'antennage ». Enfin, il connaît la formule de la folle molécule capable d'incruster dans un code génétique des modifications aux conséquences insoupçonnées.

Pris dans cette ivresse de la découverte, il n'a pas perçu l'ombre qui s'est faufilée derrière lui. Un bras puissant le ceinture soudain. Une main lui fixe le masque et le force à inhaler le gaz halothane à l'état pur. La très forte concentration de l'anesthésiant inhalé induit chez le chercheur le syndrome malin des neuroleptiques. Ses muscles se tétanisent, dans tout son corps se diffuse une onde de chaleur. Son cœur s'emballe dans une tachycardie effrénée. Tout son être se raidit dans un grand flash lumineux, comme un dernier orgasme avant l'emphatique basculement.

Vadim desserre son étreinte et laisse le corps sans vie tomber de toute son ankylose. Très vite, il tape sur le clavier de l'ordinateur du chercheur les touches d'effacement. L'image virtuelle de la particule se délite. Le programme en cours se vide de tout son contenu, tout comme l'immense somme de connaissances accumulées dans le cerveau de Pierre. En moins de quatre minutes, il a annihilé une mémoire scientifique inestimable et un espoir pour l'humanité de pouvoir contrer les conséquences aberrantes d'une de ses inventions démoniaques.

Quelques minutes lui suffisent pour réintégrer la salle de cytaphérèse, s'allonger sur le siège médical et rebrancher les sondes de prélèvement.

À son retour, l'infirmière constate le faible niveau de plasma contenant les CSP.

– Monsieur Czeslaw, je vais être obligée de vous laisser en appareillage un peu plus longtemps que prévu.

Du fond du couloir, la stridence d'une alarme provoque des mouvements de personnels. Une ambulance, toute sirène déployée, se gare devant l'entrée de la Biobanque. De la fenêtre de sa salle de prélèvements, Vadim assiste à l'enlèvement, sur une civière, du corps inerte de Pierre Barette.

Chapitre 18

De l'autre côté de la rive
Novembre 2027

Du haut de la nef, suspendu en ex-voto, le modèle du navire *Brézé* projette l'ombre de ses trois mats sur le cercueil de bois de Pierre Barette, un peu comme une signature posthume des premiers ancêtres de la Nouvelle France, sur l'aboutissement de leur descendance. L'épouse du chercheur, soutenue par son fils aîné, se tient à droite du cercueil, prostrée dans sa douleur. À travers les vitraux, le soleil froid de novembre éclabousse les colonnes ioniennes de l'autel de Notre-Dame-des-Victoires. La famille de Pierre a voulu célébrer les funérailles dans cette vieille église de la place Royale du vieux Québec. La cérémonie réunit une centaine de personnes dont les proches du chercheur, les membres du comité GEHC Québec et une délégation de la tribu des Montagnais de la réserve de Mashteuiatsh.

Mitshishu, le chef de la tribu, soutenu par le rythme lent et lourd des tambours, entonne un chant plaintif, extériorisant sa douleur face au silence froid et éternel d'une vie éteinte.

Les tambours se sont tus. Le vieux chef indien saisit une pleureuse, un objet rituel en terre cuite, composé d'une première cruche représentant le monde des vivants, reliée à une boule fermée par un tube d'argile, le monde des esprits. Il agite la poterie funéraire et le liquide passe du monde des vivants au monde des esprits en produisant une longue lamentation, comme des pleurs.

Après un long moment de méditation, l'officiant entreprend la lecture biblique de *Marc* :

« *Le soir de ce jour-là, Jésus dit à ses disciples : "Allons de l'autre côté du lac !" Ils quittent la foule et les disciples font partir la barque où Jésus se trouve. Un vent très violent se met à souffler. Les vagues se jettent sur la barque et beaucoup d'eau entre déjà dans la barque. Jésus est à l'arrière, il dort, la tête sur un coussin.* »[6]

Joachime réalise alors le double sens du texte sacré, comme un appel vers une autre rive bien plus dangereuse, sous l'emprise de forces occultes. Pierre était pour elle le symbole de la force sereine du dormeur de la barque, qu'elle ressent encore de ce côté-ci de la rive. De l'autre côté, c'est l'inconnu, l'affrontement, l'emprise hégémonique des puissances de l'argent. Entre les deux coule le fleuve, comme un chaos primitif.

Bouleversée par l'annonce de la mort de Pierre, elle est retournée à la Biobanque de Chicoutimi.

Elle a rencontré le professeur Lalande qui lui a donné les deux versions du décès : celle de l'enquête, à son avis trop vite bâclée, la mort brutale par malaise cardiaque et, en deuxième version, ses fortes suspicions d'une mort non-naturelle, version étayée par la forte odeur de gaz halothane dans le laboratoire où gisait le corps de Pierre et par la disparition d'un flacon de ce gaz dans les réserves du bloc d'anesthésie. Il a mentionné également à Joachime l'effacement de tout le programme de recherche en cours sur l'ordinateur du biologiste, avant la confiscation de l'appareil pour besoin de l'enquête. Il lui a fait part de sa conviction que Pierre était à l'aboutissement d'une découverte fondamentale sur les protéines infectantes. Face au peu d'enthousiasme des représentants de la police fédérale, il a fait une requête à la SQ (Sûreté Québec) pour un approfondissement de l'enquête sur les relevés des empreintes digitales retrouvées sur le clavier de l'ordinateur. Il a également mentionné le profil ADN d'un suspect admis au moment du décès dans le bloc de

6 La Bible, Nouveau Testament, Évangile de Marc, IV, 35-38

cytaphérèse et qui s'est volatilisé dans la nature après un don de CSP.

Ce matin-même, dans sa maison de l'île aux Coudres, après une nuit d'insomnie, Joachime a pris sa décision. Elle s'est transplanté sous la peau du lobe de l'oreille la micropuce de positionnement que lui avait donnée Pierre. Elle a déclenché le code d'identification. Avant qu'elle rejoigne Québec pour les obsèques, un premier message SMS s'est inscrit sur l'écran de son portable :

– Soyez présente à la pointe est du Bout-d'en-Bas ce soir vers vingt heures, préparez-vous à un long voyage…

Joachime a fait ses adieux à ses parents, leur annonçant une absence dont elle ne connaissait pas le terme. Alphée et Yvanie, ses parents, ont immédiatement compris qu'ils ne pouvaient entraver le projet déterminé et secret de leur fille. Ils avaient conscience du danger de cet engagement. Pour eux aussi, la mort de Pierre n'était pas naturelle. Ils ont prodigué à leur fille leurs conseils de prudence.

– Rassurez-vous mes parents, je n'entre pas en religion ni dans une secte. Ma disparition volontaire est la meilleure protection pour moi comme pour vous. Je vous donnerai des signes de vie mais sans jamais préciser l'endroit où je serai.

Le rituel de l'office, comme un encens de quiétude, engourdit les esprits de l'assemblée. Le claquement sec provoqué par l'ouverture des deux battants du porche rappelle à la réalité, la nécessité de convoyer vers sa région natale, l'Abitibi-Témiscamingue, la dépouille de Pierre Barette.

Chapitre 19

Île Bonaventure
Novembre 2027

L'ombre indécise d'un monumental léviathan dessine ses contours sur un fond de toile badigeonné du mélange osmotique de l'écume des lames mourantes de l'Atlantique nord et de la brumaille du petit matin. Le rocher Percé, la grande sentinelle de pierre, étrave de la Gaspésie, domine de ses cent mètres le voilier d'exploration qui a bercé le sommeil de Joachime.

Cette nuit passée lui semble déjà une éternité. Hier, à l'heure et au lieu du rendez-vous, à la pointe est du Bout-d'en-Bas de l'île aux Coudres, les grandes ombres des deux mats se sont détachées dans le halo de la lune. Un éclat de lumière s'est rapproché de la rive de l'île. Un homme a sauté d'un Zodiac. Un rayon lunaire a dessiné ses traits, une trentaine d'années, le visage marqué par une mâchoire bien structurée, inspirant à la fois un caractère rassurant et volontaire. Son compagnon, resté à bord de l'embarcation, se distinguait par sa grande stature svelte, sa longue chevelure noire, son front haut sur un visage au nez aquilin et des lueurs étincelantes dans les yeux.

– Es-tu Joachime ? interpella le débarquant.

– Je suis celle que vous devez prendre en charge.

– Prête pour l'aventure clandestine ? Cette décision est lourde de conséquences. Il n'est pas trop tard pour renoncer.

– Je vous attendais, répondit la jeune femme avec détermination.

– Notre contact dès maintenant sera direct et le tutoiement de rigueur. Bonsoir Joachime ! Mon nom de résistance est Maximien et voici un de mes six autres compagnons, Malchus. Aux yeux de la société, notre ancienne existence a été effacée. Nous avons adopté de nouvelles identifications. Ce que tu distingues dans la pénombre est à la fois notre couverture et notre quartier général, la *Sourate 18*. Notre première étape sera la remontée nocturne du Saint-Laurent jusqu'à son embouchure. Dans le message de contact, nous t'avions recommandé de ne pas t'encombrer avec les scories du passé et des bagages inutiles. Une nouvelle vie t'attend, nous avons tout prévu, y compris un nouveau nom et de nouveaux papiers d'identité. La seule trace indispensable est ton ordinateur et, dans sa mémoire, les derniers messages de Fabio.

Joachime a fait un pas vers l'inconnu et saisi les deux bras qui l'ont tirée à bord du Zodiac. Le voilier lui a offert l'hospitalité de ses trente-six mètres de long et dix de large. Une des six cabines l'attendait, équipée de tout le strict nécessaire pour cette nouvelle existence. Maximien a tenu la barre le premier quart de la nuit. Avant que le sommeil ne l'assomme, la jeune femme a longuement discuté avec le timonier sur le gaillard d'arrière. Maximien lui a alors dévoilé quelques clés de sa nouvelle existence. Il s'attendait à la première question de la jeune femme intriguée :

– Pourquoi le voilier porte-t-il ce nom mystérieux ?

Il lui a expliqué la symbolique du nom du bateau, puisant son origine dans la *Légende dorée* des premiers chrétiens d'Éphèse. Le mythe de la Caverne est également relaté dans la Sourate XVIII du Coran. Il lui a raconté une histoire qui se déroulait au temps de la persécution menée contre les chrétiens par l'empereur Dèce, au IIe siècle. Sept chambellans du palais impérial, originaires de la ville d'Éphèse, accusés de s'être convertis, ont été chassés du palais et ont trouvé refuge dans une caverne de la montagne voisine. Les sbires de l'empereur, à leur poursuite, les ont

retrouvés endormis dans cette grotte et les ont emmurés dans leur sommeil. Deux cents ans plus tard, un maçon a ouvert par hasard cette crypte et réveillé les Sept Dormants, inconscients de leur longue dormition.

– Nous sommes Sept Dormants « conscients ». Nous avons fait le choix d'effacer pour un temps tout ce qui peut rappeler notre ancienne existence. Nous avons toutefois conservé nos convictions, nos croyances et nos compétences antérieures, qui sont complémentaires. Ainsi, notre groupe international et interracial est composé de scientifiques dans tous les domaines de la biologie, l'écologie, la médecine, aussi bien des pratiques traditionnelles que des spécialités les plus pointues. En ce qui me concerne, j'apporte mon expérience de militaire baroudeur, spécialiste des situations extrêmes sur terre, dans les airs, sur et sous la mer. Je suis responsable de l'entraînement physique de mes confrères. Notre clandestinité est la stratégie la plus sûre pour mener notre projet. Notre caverne est ce bateau à la coque en aluminium profilée en forme de noyau d'olive, capable de nous mener sur tous les océans, de s'extraire du piège des glaces, avec seulement l'énergie du vent et du soleil. Officiellement, notre action relève d'un programme international de recherche, parrainé par la GEHC, propriétaire de ce bateau. Notre mission est d'établir une carte de la biodiversité en hémisphère nord et de relever les empreintes génétiques des espèces végétales et animales. Officieusement, nous devons nous tenir prêts à intervenir à tout moment dans des opérations plus physiques, et à utiliser les mêmes armes que nos détracteurs. Le nom de notre voilier a une autre signification symbolique : les *Ahl al-Kaft* ou Gens de la Caverne sont aussi les protagonistes d'une histoire commune de la tradition chrétienne et islamique. Ils représentent un point de convergence unique entre tradition celtique, christianisme oriental, catholicisme et islam. La caverne évoque le fondement de l'exil, la nécessité de quitter une condition terrestre afin de « mourir à soi-même » pour

accomplir une renaissance.

Au cœur de cette nuit étoilée et froide, le voilier se laisse glisser sur un courant de jusant qui le tire vers l'embouchure. Joachime réalise l'éloignement progressif des rives par la perte d'éclats de leurs lueurs, comme des lucioles de plus en plus éparses. Poussées par le courant du Labrador qui s'engouffre dans la gueule du fleuve, les vagues plus tumultueuses chahutent la quille du bateau. La jeune femme prend alors congé du barreur, non sans lui avoir demandé la destination.

– Nous mettons le cap sur la Gaspésie, lui a-t-il répondu d'une façon laconique. J'espère que la houle ne gênera pas ton sommeil.

Dans sa cabine, Joachime a retrouvé une sensation de quiétude fœtale. Harassée de fatigue et d'émotion, elle a très vite sombré dans une torpeur amniotique, bercée par les oscillations du bateau.

Dans la mixture des eaux froides du Labrador et d'un bras égaré du Gulf Stream, la voilure de la goélette épouse les dernières traînes des brumes des Grands Bancs. L'île Bonaventure dessine les contours imprécis de ses escarpements calcaires vertigineux. Les rayons timides d'un soleil matinal pâlot fardent d'ocre le monolithe. Remarquant l'émerveillement de Joachime face à ce paysage, coalition de la mer et des derniers contreforts des Appalaches, Malchus barre le voilier vers l'est pour lui faire effectuer un tour de l'île. Dans la lueur croissante du matin, les traits amérindiens du barreur se sont précisés. Ce dernier, peu loquace, se laisse aller à quelques confidences :

– Mes ancêtres Micmacs ont vécu sur ces côtes. Enfant, mes parents m'ont raconté l'histoire de la Gougou, un monstre épouvantable au corps de femme qui vivait sur cette île et se nourrissait des enfants égarés. Voici l'Anse-au-Bilbo. Cet endroit offre un mouillage idéal protégé des grands vents d'est.

– C'est magnifique, les fonds sont multicolores, remarque Joachime.

– C'est mon jardin secret. J'y plonge régulièrement pour les relevés d'espèces marines. Il faut imaginer une prairie sous-marine d'algues de type corallines et laitues de mer, d'étoiles ophiures-pâquerettes bigarrées, d'oursins, d'anémones. Les homards abondent sous les tunnels créés par les éboulis. La faune y est encore très riche et variée avec ses crevettes striées, ses gammares. J'y ai même lié quelques amitiés avec une tanche-tautogue gourmande et un vieux phoque gris curieux.

Le bateau longe maintenant de hautes falaises stratifiées. Des dizaines de milliers d'oiseaux au plumage d'un blanc soyeux, à la tête et au cou jaune pâle, s'ébrouent sur les rochers, tournoient dans un vol planant comme un essaim continu, déployant l'envergure impressionnante de leurs longues ailes aux pointes tachetées. Les plus proches, posés sur des rochers, jettent sur le voilier un regard bleu clair cerclé de gris comme « deux gouttes d'eau », le bec gris bleuté pointé au ciel, comme un poignard menaçant et acéré par les fines lignes noires qui le soulignent. L'île offre son hospitalité à la plus grande colonie de fous de Bassan au monde. Ces grands oiseaux n'hésitent pas à voler une centaine de kilomètres pour puiser leur nourriture dans les hauts-fonds poissonneux des Grands Bancs.

– Cette île possède une diversité de flore unique. Nous avons recensé plus de cinq cent soixante-dix taxons, unités de classification des espèces végétales.

Au sud de l'île, une petite baie jalousement cachée par deux rochers tentaculaires qui semblent descendre sous l'eau comme des escaliers, retient l'attention de Joachime.

– C'est la baie des Marigots ou des Paresseux, lui explique Malchus. Les morutiers français, pour fuir le travail pénible ou tout simplement pour se reposer, venaient s'y cacher. Ils pouvaient y faire une sieste ou y jouer aux cartes. C'est pour cela qu'elle est nommée en anglais *Lazy Beach*.

La tête de Maximien, les yeux encore gonflés de sommeil, apparaît au hublot du rouf. Il s'adresse à Joachime :

– Notre nouveau matelot a-t-elle bien dormi ?

– Excellente nuit, Maximien ! Malchus me fait profiter d'un paysage unique que je ne connaissais que de la côte.

– Autour de Bonaventure, Malchus est le capitaine le plus expérimenté et sûrement le meilleur guide. Mais je crois que je vais être utile à la manœuvre !

Le voilier amorce un virage à contre-courant pour remonter le côté ouest de Bonaventure. Le changement de cap oblige Maximien à sauter sur le pont afin de changer d'armure et de régler la voilure. La *Sourate 18* louvoie maintenant contre le vent. Le versant ouest de l'île offre un relief moins tourmenté. De petites constructions de bois surgissent çà et là, dans les dunes, sur des litières hirsutes de folles graminées sèches. Leurs fenêtres maquillées de marron ou de bleu ciel égaient les bardeaux gris et austères de leurs façades.

– Une communauté anglo-normande d'origine jersiaise a vécu ici jusqu'au milieu du XXe siècle, précisa Malchus. Elle cultivait la terre, récoltait les œufs de fous de Bassan et faisait sécher les filets de morue pour le compte de pêcheries qui ont périclité, dépassées par les évolutions technologiques de la pêche au filet et au moteur. Les vingt-deux bâtisses qui subsistent ont été restaurées en écomusée depuis que l'île est parc national. Pour notre mission, nous sommes logés dans la plus belle résidence, la maison Bettinger. Elle sert aussi de galerie d'art pour les expositions de l'été.

Après avoir longé une plage dominée par l'ancien cimetière, le grand voilier a accosté, par une délicate manœuvre, au quai de l'Anse-à-Butter. Les cinq autres scientifiques « dormants », qui attendaient le retour de leur caverne, ont aidé à l'amarrage.

– Voici notre confrérie au complet et les seuls habitants de cette île hors saison touristique !

Maximien présente chacun des membres de ce cénacle, à première vue très disparate : Marcien, l'aîné, de type méditerranéen, un botaniste ; Denys, aux traits tibétains, un

géologue ; Sérapion, à la peau noire ébène, un climatologue ; et les deux derniers, à la peau blanche : Jean, un agronome, et Constantin, un généticien. Il précise ensuite la mission officielle, mandatée par un accord bilatéral entre les instances fédérales du Québec et le comité GEHC Québec, et justifiée par un programme de recensement génétique de la faune et de la flore de ce sanctuaire préservé. Puis s'adressant à Joachime face à ses confrères :

– Nous savons qui tu es. Pierre Barette t'estimait beaucoup et avait appuyé chaudement ta candidature hypothétique à notre groupe. Il avait insisté sur tes grandes qualités de journaliste scientifique, sur ton intégrité et les liens d'amitié qui te reliaient à Fabio. Nous savons que tu es passée, dans ton parcours initiatique, par des épreuves difficiles. Nous t'accueillons aussi parce que tu disposes d'informations capitales pour nos prochaines actions. Bienvenue parmi nous Joachime ! Voici tes nouvelles pièces d'identité. Bien que nous soyons sept, nous ne t'appellerons pas Blanche-Neige. Nous continuerons à t'appeler Joachime. Nous avons toutefois changé ton nom de famille qui deviendra désormais Tremblaie. Nous t'invitons maintenant à tester les compétences culinaires de Sérapion. Il excelle dans la cuisine exotique avec sa recette de morue au curry et au lait de coco.

Sur le Chemin du Roy, unique artère empierrée qui dessert les habitations éparses, la coterie accompagne la nouvelle venue vers une maison traditionnelle au corps de logis surélevé, à la façade blanche, aux arêtes surlignées d'une bande de couleur châtaigne. Sur son pignon orienté vers le continent, un balcon domine le paysage grandiose de la rupture brutale des Appalaches dans le bleu d'un océan maintenant lavé de ses brumes, le stack calcaire du rocher Percé et de son arche, refuge chimérique du spectre de Blanche de Beaumont à la recherche de son chevalier Raymond de Nérac.

Chapitre 20

Chromosome 47
Décembre 2027

Sainte-Croix, 10 décembre, l'hiver a déversé sa pluie de laine blanche. Le vent de nord-est chante sa mélodie feutrée et aiguise de son haleine acérée les cristaux de gel, torturant l'écorce des bouleaux jaunes. Le camion-citerne de livraison d'azote liquide sort de l'enceinte de protection qui ceinture le centre d'élevage d'Insula Gènes. Pendant que le chauffeur réapprovisionne les sarcophages et leurs paillettes congelées de germes d'éternité, quatre silhouettes cagoulées et vêtues d'uniformes blancs se sont discrètement extraites de la cabine du véhicule pour se glisser à l'abri de l'œil des caméras de surveillance, dans le premier sas du mystérieux bunker. Pour Joachime et ses trois compagnons, Denys, Sérapion et Constantin, c'est le passage à l'action.

Durant un mois, sur l'île Bonaventure, à partir des renseignements que la journaliste avait apportés, le groupe clandestin a élaboré sa stratégie d'intervention. Maximien a assuré sur le continent un travail d'approche et de contact avec l'entreprise d'approvisionnement en azote liquide du centre d'élevage Insula Gènes. Il a puisé sur des fonds secrets de l'organisation pour soudoyer généreusement un des chauffeurs livreurs qui s'est laissé corrompre. Il a aussi préparé une solution de repli à l'opération. Durant cette période, Joachime a appris à connaître ses nouveaux amis, à apprécier leurs qualités. Elle a entrevu le champ très étendu de leurs compétences. Le rythme

de leur vie et de leurs occupations sur l'île est quasi-monacal. L'expérimentation et la recherche ne sont pas une couverture fictive à leur présence sur ce site naturel protégé : chacun s'y investit vraiment dans son domaine de spécialité. Ainsi a-t-elle accompagné Malchus au cours de ses plongées sous les eaux claires des criques de Bonaventure, dans un décor époustouflant de couleurs, d'éboulis et de tunnels. Au pied de l'immense falaise du nord-est, le Mur Noir, elle a suivi les maillons de la chaîne empourprée de rouille et de nudibranches rouges, pour découvrir l'impressionnante ancre marine, vestige d'un naufrage oublié. Avec Denys, le géologue, elle s'est initiée à l'escalade des falaises abruptes et aux principes des relevés minéralogiques. Sur l'écran de l'ordinateur de Sérapion, elle a suivi, grâce à un système de balisage, la folle migration des fous de Bassan vers les eaux chaudes du Golfe du Mexique. Elle a aidé Constantin à classer dans un herbier les cinq cent soixante-dix spécimens taxons qu'il avait récoltés sur l'île au cours de ses sorties botaniques. Elle a surtout apprécié les moments quotidiens et vespéraux de convergence de ces sept chercheurs, au cours desquels le travail de chacun apporte sa synergie à une compréhension globale de l'équilibre biologique de cet écosystème préservé. Chaque soir, de nouveaux prélèvements venaient ainsi enrichir la banque de recensement génétique de l'île. Maximien assurait l'intendance par des navettes entre Bonaventure et Percé, et l'expédition des relevés génétiques aux laboratoires de la GECH. Chaque matin, quelles que soient les conditions météorologiques, il organisait un entraînement physique sur les quinze kilomètres de chemins de randonnées qui sillonnent l'île. Régulièrement, le groupe faisait le point sur une stratégie qui avait pour objectif de percer le mystère du bunker du centre d'élevage de Sainte-Croix et d'y trouver les preuves irréfutables de l'implication de la société Insula Gènes et de son consortium Holly Mountain, dans le pillage génétique du Svalbard Global Seed Vault de l'île de Spitzberg. La mission se justifiait aussi par la nécessité de relever

des indices attestant la responsabilité du programme insuline b dans la recrudescence des problèmes de « vespertilio ». Dans ces moments de réunion, Joachime réalisait que chacun de ses sept confrères s'impliquait avec une motivation presque mystique, comme un désir de justice ou de revanche dont les racines puisaient leur subsistance dans les sinuosités d'un passé caché mais pas oublié.

Elle a insisté pour faire partie du commando d'action sur le centre d'élevage, mettant en avant sa connaissance des lieux.

Ils sont restés un long moment accroupis dans l'obscurité de cette première salle de stockage, derrière de grandes cuves rondes. À seize heures, ils ont perçu, dans les locaux mitoyens, des mouvements de personnes correspondant, selon leur prévision, au départ d'une équipe de travail. Le groupe s'est alors scindé en deux binômes selon la mission assignée à chacun. Pour Denys et Sérapion : rechercher les locaux de stockage des échantillons ou des prélèvements génétiques. Pour Constantin et Joachime : tenter de percer les programmes de recherche entrepris dans le centre.

Joachime et son compagnon suivent un long couloir donnant accès de part et d'autre à des unités de laboratoire visibles par de grands hublots. Constantin pénètre dans la première de ces unités qui ressemble à une salle de conférence, intrigué par un schéma sur le tableau.

– C'est incroyable, s'exclame-t-il, ce schéma explique la construction d'un chromosome que je suppose humain, puisqu'il est nommé chromosome 47. Selon ce protocole, ce laboratoire, par des techniques de culture de cellules, dénude dans un premier temps un chromosome de tous les gènes qui déterminent des fonctions non recherchées. Il arrive ensuite à greffer de nouveaux gènes au centromère du chromosome, là où les deux barres du « X » se croisent et à partir duquel s'initie la duplication du génotype. Les nouveaux gènes greffés peuvent servir à la production d'anticorps spécifiques comme des vaccins,

ou à rectifier les déficiences d'un gène présent sur un autre chromosome et pouvant induire une maladie génétique comme un diabète. Cette biotechnologie dépasse les techniques de transgenèse par micro-injection, par transfection virale ou par transfert dans les gamètes. Il s'agit d'un protocole de recherche visant à donner naissance à des humains transgéniques !

Bouleversés par ce qu'ils viennent de découvrir, Joachime et Constantin relâchent leur attention. Ils ne détectent pas derrière eux deux présences étrangères qui se sont faufilées dans le laboratoire par une porte de service. La crosse d'un 357 Magnum s'abat sur la nuque de Constantin qui s'affale, inconscient. Philippe Labrecque tient maintenant la jeune femme à la merci de son pistolet. Son garde du corps, également armé, neutralise Constantin, inanimé, en lui liant les deux mains et les deux pieds dans le dos à l'aide de menottes. Il lui applique ensuite quatre rangs de sparadrap médical sur la bouche. D'un ton glacial, Philippe Labrecque ordonne à Joachime, pétrifiée :

– Veuillez enlever cette cagoule. Mais nous nous connaissons mademoiselle Lacombe. On m'avait dit que vous aviez la nature trop curieuse. C'est un vilain défaut qui occasionnera votre perte. Nous nous posions aussi beaucoup de questions suite à votre brusque disparition officielle. Ceci est une aubaine pour nous et facilitera votre disparition définitive. Bienvenue dans le meilleur des mondes et, pour vous, dans le plus confortable des tombeaux. Il assurera votre sommeil éternel dans un parfait état de conservation par cryogénie !

– Vos recherches vont à l'encontre de toutes les règles d'éthique internationale, s'exclame Joachime en essayant de feindre le stress de la situation. Ce schéma est un protocole de transgenèse humaine.

– Il y a longtemps que nous avons pris nos distances avec l'éthique internationale, une morale pondue par un cénacle de vieux savants séniles inspirés par des chamans d'un autre âge. Seul Pierre Barette avait deviné les finalités de nos recherches et

représentait pour nous une réelle menace.

– C'est pour cette raison que vous l'avez éliminé !

– À son âge avancé, il s'est risqué à reprendre des recherches qui ont fatigué son organisme, ironise le chercheur. Je reconnais toutefois votre qualité d'investigation et votre rapidité de déduction et je vais satisfaire votre curiosité. Venez, nous allons compléter la visite instructive que vous aviez entamée. Je vous propose de pénétrer dans notre unité de création de petits humains sans défauts. Mais auparavant, veuillez passer dans le laboratoire voisin où nous avons mis au point les transgenèses animales.

En passant le seuil de la porte, d'un geste discret, Joachime se masse le lobe de l'oreille et déclenche l'alarme à distance de sa puce de localisation. Sur les paillasses, dans le décor glacial de cette nouvelle salle, elle reconnaît le matériel nécessaire aux manipulations génétiques sur l'embryon, avec les pipettes de micro-injection et le matériel de transfection par vecteur viral.

– Ce que vous observez là est pour nous de l'histoire ancienne. Nous conservons cette chaîne de manipulations à but pédagogique. Elle sert à nos chercheurs novices pour se faire la main sur les ovocytes ou les embryons. Nous avons aussi testé les transferts dans les gamètes. Comme cette technique donnait peu de résultats sur les spermatozoïdes matures, nous prélevions dans les testicules d'un mâle des spermatogonies dans lesquelles nous injections un nouveau gène in vitro. Nous réimplantions ensuite ces spermatogonies modifiées dans les testicules débarrassés de leurs propres spermatogonies, afin que les gamètes y finissent leur maturation. Ce qui se passe dans le laboratoire suivant est beaucoup plus prometteur. Nous sommes dans une autre phase de recherche et d'application. Je vous prie de rentrer dans notre « Saint des Saints », notre sanctuaire le plus secret. Ici nous créons ce que votre camarade avait deviné : l'humain transgénique. Le troisième laboratoire est équipé du matériel le plus performant pour les techniques

de transgenèse, de séquençage et de décodage d'ADN, de microscopes électroniques en transmission.

Une lueur d'exaltation fuse dans le regard dur de Philippe Labrecque :

– Que savez-vous sur les gènes antisens ?

– J'ai assisté à des colloques qui présentaient ces gènes comme des avancées possibles des biotechnologies, mais dans le domaine de la science-fiction et dont les applications ne peuvent s'entreprendre sans une réflexion approfondie de bioéthique !

– Pour nous, ce n'est plus de la science-fiction, s'irrite le chercheur. Nous avons transplanté les gènes antisens. Nous avons dépouillé un chromosome, issu de cellules souches humaines, de ses gènes non-désirés. Nous lui avons implanté des gènes nouveaux responsables de la synthèse d'anticorps spécifiques, capables de réagir à l'effet antigène de maladies comme la variole. Nous avons inséré ce chromosome artificiel dans des embryons de bovins qui ont donné naissance à des animaux que vous avez vus lors de votre visite au centre d'élevage. Une fois vaccinés, ces animaux produisent par leur système immunitaire des anticorps compatibles qui peuvent être recueillis dans le sang et le lait et administrés à des patients humains. Notre dernier protocole va beaucoup plus loin : nous avons transplanté ce chromosome 47 dans des embryons humains obtenus par fécondation assistée. Le but de ces gènes antisens est de réprimer les gènes indésirables responsables des grandes maladies génétiques. Notre ambition est de révolutionner toute la médecine de ce siècle.

– Pour que ce programme aboutisse, Docteur, il faudrait des mères porteuses qui acceptent de telles transplantations embryonnaires. Ces pratiques ne rentrent dans aucun cadre légal pour le moment.

– Vous pensez toujours à votre civilisation d'un vieux monde déclinant et bridé par ses principes de précaution et sa morale

éthique, mademoiselle Lacombe. Plus d'un tiers de l'humanité actuelle n'en a que faire de vos concepts et recherche une solution immédiate à ses graves problèmes de santé et de nutrition ! Ce lieu où nous nous trouvons n'est qu'un petit laboratoire d'essai et de transfert de technologie. Nous y avons surtout formé des équipes de chercheurs en génétique qui mettront en application les micro-expériences de ce centre, à l'échelle et au service de leur immense pays.

– Je suppose que vous parlez de la Chine ? réplique Joachime qui se souvient des nombreux chercheurs de type asiatique qu'elle avait croisés lors de sa visite du centre de Sainte-Croix.

– C'est exact ! Le consortium financier qui nous emploie est maintenant passé sous le contrôle de capitaux chinois. Vous parliez de mères porteuses, aucun problème. Le gouvernement chinois, dans sa grande générosité, met à notre disposition dans ses prisons un choix possible de femmes plus ou moins volontaires et disponibles que nous pouvons trier selon nos critères. Le protocole est déjà en route. Dans quelques mois naîtront les premiers bébés transgéniques issus des manipulations génétiques opérées dans ce laboratoire provisoire.

– Ce qui veut dire que vous délocalisez !

– Le continent nord-américain a perdu son esprit pionner. Il nous faut de nouveaux espaces pour mener à bien nos projets. Voyez cette photo de vue aérienne fixée au mur : elle représente le chantier de notre nouveau centre de recherche dans la ville chinoise de Jinzhou. Le site couvre dix fois la surface de notre centre de Sainte-Croix. Il se déploie sur trois grandes activités de transgenèse : végétale, animale et humaine. Sa mission est surtout de produire les nouvelles molécules issues de la transgenèse aussi bien pour l'agriculture, que pour l'industrie et la pharmacologie. Nous y avons trouvé une administration très compréhensive, peu tatillonne, qui nous a donné carte blanche pour l'installation de ce site. L'équipe de cadres chinois

qui y travaillera est déjà prête, puisque nous l'avons formée ici-même. Dans peu de temps, le centre de Sainte-Croix sera une coquille vide.

– Maîtrisez-vous la biotechnologie qui empêchera ce nouveau chromosome 47 de se transmettre aux générations suivantes ? Vous risquez à terme de modifier l'être humain. Notre crainte actuelle est que cette modification ait déjà commencé son processus dans votre bricolage génétique de production d'insuline b.

– Pouvez-vous nous le prouver, mademoiselle ? Et quand bien même cela serait, on ne fait pas d'omelette sans casser les œufs. Rassurez-vous, nous recherchons aussi le vecteur qui inhibera la transmissibilité du chromosome 47. Je pense que maintenant votre curiosité est satisfaite, mais pas la mienne ! Vous nous êtes redevable d'informations. Je vous propose de subir l'entretien que nous réservons à chaque nouveau chercheur de notre centre. Nous disposons d'une salle d'accueil spécifiquement équipée à cet effet.

Le garde saisit le bras de Joachime, le tord d'une main ferme et l'oblige à sortir du laboratoire. Le trio se dirige vers une autre aile du bâtiment. Le tortionnaire pousse sa prisonnière dans une petite pièce meublée d'un fauteuil relié par des électrodes à une étrange machine. Une sorte de scanner médical couronne le fauteuil. Ceinturée par le garde, Joachime ne peut opposer de résistance à cette force brutale qui l'oblige à prendre place sur le siège. Des bracelets rivés aux accoudoirs encerclent rapidement ses deux bras.

– Ne cherchez pas à vous débattre, cela ne vous apportera que des désagréments supplémentaires. Vous êtes confortablement assise sur un détecteur de mensonge que nous avons perfectionné.

L'écran de l'inquiétante machine s'allume. En trois clics sur la souris, Philippe Labrecque initie le programme de torture mentale. Le scanner descend progressivement et, dans un

mouvement de rotation, auréole le crâne de Joachime d'un rai violet à la forte luminosité. Sur le grand écran de la machine apparaît l'imagerie médicale de son cerveau.

– Cette machine est formidable, mademoiselle ! Elle permet de visualiser votre sincérité, vos réticences ou vos mensonges. Je vais cibler votre zone préfrontale, où sont localisés les processus de projection, de motivation et d'initiation des bons et mauvais comportements, qui relèvent de la vérité ou du mensonge. Si vous répondez sincèrement à mes questions, il ne se passera rien. Par contre, toute résistance mentale de votre part sera automatiquement détectée et sanctionnée par des désagréments croissants. Commençons notre entretien ! En plus du compagnon que nous avons neutralisé, avez-vous d'autres complices dans cette opération ? Si oui, combien ?

Joachime tente de trouver une parade. Les entraînements sur Bonaventure ne l'ont pas préparée à ce genre de situation. Elle puise dans sa force mentale et dans ses pratiques de yoga pour maîtriser son souffle et mobiliser ses deux hémisphères cérébraux. La machine perçoit cette résistance et propulse des ondes électriques qui agressent le cerveau comme des milliers d'aiguilles. La douleur fulgurante tétanise Joachime.

– Vous avez tort de ne pas collaborer mademoiselle ! Cela ne fera qu'accroître les désagréments. Je sais que vous faites partie d'un groupe d'action de la GEHC. Combien êtes-vous ? Comment êtes-vous organisés ?

L'effort de Joachime pour s'opposer à la machine devient surhumain. Face à sa résistance, le scanner amplifie sa torture. Malgré cela, la jeune femme se tait en serrant les dents.

– Je n'aime pas faire souffrir inutilement ceux que j'interroge, dit Philippe Labrecque sur un ton presque compatissant. Je peux vous aider à libérer votre conscience en doublant ce traitement électrique d'un anesthésiant hypnotique qui devrait venir à bout de votre résistance.

Joachime remarque alors dans la main gauche du chercheur

un flacon de penthotal et, dans sa main droite, un matériel de perfusion. Une aiguille recherche une voie intraveineuse sur son bras gauche. Elle ressent en elle la transfusion lente et sournoise du produit qui anesthésie son libre arbitre.

La porte du local s'ouvre brusquement dans un grand fracas. Le garde du corps s'affale, terrassé par le tir sec d'un pistolet équipé d'un silencieux. Sérapion tient à sa merci Philippe Labrecque. Denys arrête rapidement la transfusion et aide Joachime à s'extraire de son siège de torture.

– Merci, dit-elle à ses compagnons dans un état semi-conscient. J'ai cru que j'allais lâcher prise ! Il faut libérer Constantin !

– Avant cela, nous allons profiter du matériel de persuasion que le professeur Labrecque met à notre disposition. Nous avons besoin de quelques informations précises.

Le chercheur ne peut offrir aucune résistance à la force colossale de Sérapion qui a vite fait de le maîtriser sur le fauteuil à la place de Joachime. Avec la précision de quelqu'un d'expérimenté, Denys a planté une aiguille dans la veine radiale de Labrecque, à laquelle il a raccordé une seringue remplie d'une forte dose de penthotal. Le produit a rapidement irradié tout l'organisme de ce dernier, annihilant toute tentative de résistance et le mettant dans une disposition de totale dépendance.

– Voici notre problème, Professeur. Nous aimerions visiter votre unité de cryogénisation, mais nous n'avons pas le code d'accès !

Philippe Labrecque lève péniblement son regard maintenant vitreux et gémit avant de s'évanouir :

– La clé USB…

– Où est cette clé ? insiste Sérapion.

– Inutile d'insister, Sérapion ! Je sais où la trouver, dit Joachime.

Relevant le col de la blouse du chercheur, la jeune femme, qui a retrouvé ses esprits, tire sur une chaînette à laquelle pend, tel

un talisman, une clé informatique.

Le bruit assourdissant d'une alarme inquiète Denys :

– Venez, il faut faire vite. Sérapion, peux-tu libérer Constantin et appeler Maximien ? Pendant ce temps, avec Joachime, nous retournons à la salle synoptique des unités de conservation.

Denys et Joachime descendent en courant l'escalier métallique qui les conduit dans l'antre du bunker, une grande salle aux murs ceints de grands écrans. Denys introduit la tête de la clé du chercheur dans une prise de l'unité centrale qui régit l'ensemble des connections par un système d'automation computer. Sur l'écran central défile alors le portail synoptique du programme. Denys clique sur la fenêtre « déstockage ». Plusieurs onglets s'affichent. Joachime repère tout de suite le mot-clé « gène antisens chromosome 47 ». La liste des échantillons disponibles se déroule. Elle sélectionne le premier de la liste. La grande vitre de la salle synoptique permet de voir un automate se diriger vers une cuve de stockage, de son bras articulé ouvrir la cuve qui laisse s'échapper comme un duvet, un voile de gaz blanc, sélectionner et arquepincer un étroit container, le poser délicatement dans un chariot tracté. Denys réitère l'opération pour deux autres mots-clés : « cellules souches SGSV », supposant que les initiales correspondent à Svalbard Global Seed Vault, et « embryons humains ». Le robot effectue à chaque ordre sa collecte de containers dans d'autres cuves de stockage. Il traîne le chariot devant un sas dont Denys, après quelques tâtonnements sur le clavier, parvient à déclencher l'ouverture. Il range dans son sac à dos les containers d'azote liquide contenant les paillettes congelées des précieux échantillons.

– Nous avons un panel suffisant de preuves. Joachime, nous ne pouvons pas nous éterniser dans ce sarcophage. J'ai averti Maximien, il nous attend sur le toit.

Ils retrouvent Sérapion et Constantin, un peu groggy, dans le couloir central à l'étage du bâtiment. Une échelle leur permet

d'accéder au toit du bunker par une trappe, au moment où les gardes du centre commencent à investir les lieux. Sur le toit, avant de refermer la trappe, Sérapion dégoupille une grenade de gaz lacrymogène qu'il lance sur ses poursuivants, ralentissant ainsi leur progression.

Dehors, le froid est vif, la pénombre hivernale recouvre de son manteau les dernières heures de l'après-midi. Le bruit croissant des pales et des rotors d'un hélicoptère remplit soudain l'espace. Un rayon lumineux balaie le bunker et cible les quatre fugitifs. Maximien, aux commandes, met son appareil en vol stationnaire à quelques mètres au-dessus du bâtiment. Malchus lance à ses compagnons une échelle qui leur permet de se hisser à bord. L'appareil prend rapidement de la hauteur au moment où les poursuivants bondissent de la trappe. Quelques secondes suffisent pour que le groupe d'action soit hors de portée des tirs nourris qui fusent maintenant du sommet du bunker.

Maximien suit son programme de vol le long du Saint-Laurent, en direction de la ville de Québec. Il a loué l'appareil pour l'après-midi à une société d'héliportage de l'aéroport Jean Lesage, sous prétexte de faire des photos aériennes du fleuve et de la ville enneigés. Les lumières de la vieille ville scintillent comme des milliers d'éclats d'étoiles. Au confluent de la rivière Saint-Charles et du Saint-Laurent, l'appareil vire légèrement à droite en direction de l'île d'Orléans. Les prairies enneigées du golf de Sainte-Pétronille offrent un espace sécurisé pour déposer Malchus et les quatre membres du commando. Jean les y attend au volant d'une fourgonnette. Maximien redécolle en direction de l'aéroport pour la restitution de l'hélicoptère à sa société de location.

Chapitre 21

Au-dessus des Grands Bancs
Décembre 2027

Un paysage de calotte glacière, gercé de crevasses et criblé de lacs gelés, défile sous les yeux rêveurs de Joachime. Ce matin, elle a embarqué avec Maximien dans l'Airbus qui assure la liaison entre Mirabelle, aéroport de Montréal, et Roissy. Les événements se sont bousculés après le raid commando sur le centre Insula Gènes de Sainte-Croix. Elle se remémore la course folle de la camionnette conduite par Jean à travers l'île d'Orléans, la remontée vers Chicoutimi, l'accueil par le professeur Lalande à la Biobanque Génome Québec et la remise à ce dernier des échantillons dérobés à Sainte-Croix. Le professeur, encore ébranlé par le décès suspect de son ami Pierre Barette, a décidé de reprendre les travaux de recherche entrepris par Pierre sur les tissus bovins de la ferme Pelletier. Mandaté par la GEHC, Constantin, le généticien, est resté à Chicoutimi pour l'assister et garantir la sécurité du chercheur. Le protocole de recherche de preuves s'est élargi avec la finalité d'établir la complicité du consortium Holly Mountain dans le pillage génétique du Svalbard Global Seed Vault, à partir des échantillons de cellules souches de Sainte-Croix. La détermination du professeur s'est renforcée quand Joachime lui a présenté les paillettes des embryons humains transgéniques.

La camionnette a ensuite repris sa route jusqu'à Baie-Comeau pour une traversée du Saint-Laurent vers Matane, aux portes de

la Gaspésie.

La route 132, appelée « route des Navigateurs », auréole de la chaîne appalachienne des Chic-Chocs, a délié ses courbes pour lui offrir sans préambule une vue sur le site patrimonial des Grande-Graves. Le rocher Percé a borné la fin du voyage. Sur l'île Bonaventure, Jean et Marcien, qui n'avaient pas participé au raid, avaient déjà parachevé les derniers travaux de la mission scientifique officielle en transmettant toutes les données du recensement génétique des espèces insulaires aux scientifiques permanents du parc national. La *Sourate 18* était prête pour un nouveau départ.

À l'exception de Constantin, le groupe s'est réuni, fusionné pour une dernière soirée sur l'île. Maximien a alors présenté la nouvelle mission. La couverture scientifique prétextait un programme analogue à celui de Bonaventure, sur le groupe d'îles qui constitue l'archipel de Bréhat, en Bretagne. Il était aussi question de prendre le relais d'une autre équipe présente sur place et qui devait s'absenter momentanément. Le groupe d'action avait reçu la consigne de se dissocier : à bord de la *Sourate 18*, Malchus, Denys et Jean devaient assurer la traversée de l'Atlantique nord jusqu'au nouveau port d'attache : l'île Maudez. Une vingtaine de jours de voyage sont nécessaires pour cette course transatlantique hauturière et hivernale. Une escale est prévue à Saint-Pierre-et-Miquelon. Marcien et Sérapion se sont vus attribuer un plan de vol pour Bamako, au Mali, avec la consigne d'y attendre discrètement Maximien et Joachime. Le but est d'assurer la sécurité de deux chercheurs de la GECH au pays des Dogon.

Maximien, plongé dans la lecture du quotidien de Chicoutimi, fait remarquer à Joachime un article de presse :

> *La Sûreté Québec (SQ) enquête sur les circonstances douteuses du décès d'un chercheur en retraite dans les laboratoires de la Biobanque…*

Il y a quelques jours, le personnel du service constatait, dans un laboratoire de génétique, le décès brutal du professeur Pierre Barette, ancien chercheur en retraite de la Biobanque et membre du comité GEHC Québec. Des conclusions hâtives avaient déduit une mort naturelle suite à un malaise cardiaque. Sur l'insistance du professeur Lalande, ami du chercheur décédé, et aussi à partir d'indices nouveaux, une équipe de la SQ a entrepris une enquête complémentaire qui jette un trouble sur l'origine de la mort. Celle-ci ne serait pas naturelle. Le premier indice est la présence importante de gaz anesthésiant dans les poumons du chercheur. Cet indice est corroboré par la disparition d'un flacon de ce gaz, dans la pharmacie d'une salle d'anesthésie proche du laboratoire où a été retrouvé Pierre Barette. Le deuxième indice repose sur un relevé d'empreintes digitales autres que celles du chercheur et présentes sur les touches du clavier de son ordinateur. La base internationale d'empreintes digitales Fingerprints, interrogée par Interpol, a identifié ces empreintes comme appartenant à un membre du mystérieux commando incriminé dans le saccage du Svalbard Global Seed Vault, sur l'île Spitzberg en Juillet 2025. Cette découverte surprenante étaie la possibilité d'un crime prémédité et orchestré par des agents secrets. Un dernier indice conforte cette hypothèse : au moment-même du décès de Pierre Barette, un homme s'étant présenté sous la fausse identité de Jacek Czeslaw, émigré polonais, en tant que donneur de moelle osseuse et de CSP, subissait dans un local tout proche une cytaphérèse et disparaissait immédiatement après son prélèvement de cellules. Pour couronner cette énigme, les enquêteurs de la SQ n'ont pu que constater l'effacement de toute la mémoire de l'ordinateur du

chercheur au moment de sa mort. Le professeur Pierre Barette était connu pour son engagement dans le comité GECH Québec et son combat contre les dérives des biotechnologies et des manipulations génétiques. Ses prises de positions gênaient certains consortiums. Faut-il soupçonner un complot international menaçant la sécurité de ceux qui, au nom de la conscience et d'une éthique pour l'humanité, osent affronter de puissants groupes financiers qui bafouent chaque jour un peu plus les principes élémentaires de sécurité ?

– Joachime, la presse commence à s'intéresser à notre combat. Je m'interroge toutefois sur le fait qu'elle ne relate pas notre raid commando sur le centre de Sainte-Croix. Ni le survol en hélicoptère, ni les tirs fournis qui ont couvert notre fuite n'ont pu passer inaperçus. Il y a, en plus, la mort de ce gardien. La firme Insula Gènes a sans doute choisi d'étouffer l'événement. Elle ne voulait pas révéler la nature de ses expérimentations. Dans peu de temps, nous aurons réuni assez de preuves crédibles pour confier cette affaire à nos avocats et experts juridiques, qui la poursuivront au niveau de la Cour internationale de justice, pour crime contre l'humanité. En attendant, notre mission se poursuit.

– Tu es resté très discret sur la suite des événements.

– Je t'emmène visiter un vieux pays que j'affectionne particulièrement puisque j'y suis né. Officiellement, j'y suis porté disparu en mer suite à des circonstances dramatiques, qui sont les raisons-mêmes de mon engagement dans ce groupe d'action. Notre mission est maintenant d'y rejoindre deux chercheurs de la GEHC pour les accompagner dans un voyage qui ne sera pas sans danger et dont le but est de continuer le travail d'enquête de ton ami Fabio.

Les dernières lueurs de ce jour de janvier empourprent le duvet épais des nuages, qui se déchirent par lambeaux au-

dessus des Grands Bancs de Terre-Neuve. Ils laissent entrevoir le bleu marine d'un océan marbré d'écume. Penchée sur son hublot, Joachime réalise que le passé de Maximien se dévoile, un peu comme la dislocation effilochée de ces brouillards, nés de la rencontre des courants contradictoires, dans la confluence des eaux chaudes du Gulf Stream et froides du courant du Labrador.

Chapitre 22

Trieux
Décembre 2027

Dans l'air, une odeur d'iode et de sel. Accrochées aux berges, les premières algues, et dans le vent froid, les vols planant des mouettes tridactyles. Bien que le paysage soit encore engoncé dans une vallée encaissée, tenaillée entre les cimes givrées des chênes sessiles, Joachime ressent la transition progressive du pays des bois vers les prémices d'un univers marin. Après deux heures de TGV entre la gare Montparnasse et la sous-préfecture bretonne de Guingamp, une micheline nonchalante les a conduits, Maximien et elle, jusqu'à cette petite gare de Pontrieux. Sur le quai, Maria les attendait. Durant le trajet ferroviaire, Maximien a longuement relaté à Joachime le travail scientifique que le couple d'Erwan et Maria mène sur l'île Maudez et précisé la mission qui les attendait. L'objectif est d'accompagner les deux chercheurs au Mali et surtout d'assurer leur sécurité dans la collecte de preuves, cruciales dans cette guerre maintenant déclarée entre la GEHC et le consortium Holly Mountain.

À l'accueil chaleureux de Maria, Joachime a tout de suite remarqué la connivence d'un passé commun entre la jeune métisse et Maximien. Le prénom de Tugdual, lancé par Maria, ne lui a pas échappé. Une courte distance relie le quai de la gare à celui d'un petit port, où les mats des voiliers en hibernation se perdent derrière de hautes dunes artificielles de sable et de lithothamne. Comme s'il retrouvait une vieille connaissance,

d'un ton enjoué, Maximien présente un beau voilier à Joachime :

– Voici le *Billie Marie*, compagnon de nos croisières de jeunesse. Maria, tu ne pouvais pas me faire plus plaisir.

– Nous sommes en mortes-eaux, hâtons-nous de rejoindre Maudez, lance Maria en aidant Joachime à sauter à bord. Tugdual, je te confie la manœuvre !

Les lourdes portes de l'écluse de Goas-Vilinic ont ouvert au *Billie Marie* l'accès vers l'estuaire. Le voilier s'est laissé entraîner par la force d'un tirant d'eau descendant le long d'un chenal aux rives envasées. Accrochés aux falaises, les arbres plient sous leur manteau de neige, dont la blancheur éclate sous les rayons d'un soleil vif d'hiver. Sur les berges, les feuilles dentelées des osmondes royales émergent çà et là au-dessus d'ourlets ouatés.

Le fleuve côtier dessine un méandre. À bâbord, surmontant un promontoire massif qui contraste avec les courbes de l'estuaire, surgissent les murailles d'un château médiéval, flanqué à l'angle de son pignon d'une tour à mâchicoulis.

– Voici le château de la Roche-Jagu, présente Maria. Il protégeait l'arrière-pays des invasions maritimes.

Maria parle avec passion de ce paysage qui élargit ses rives pour se laisser guider par l'appel d'un large encore caché mais dont on ressent de plus en plus l'imminence. Elle raconte la mystérieuse énigme de l'affaire Seznec, scellée dans la maison forestière de Traou-Nez, sur la rive droite du Trieux. Plus loin, à l'aplomb des landes de Lancerf, elle relate le sort des envahisseurs normands, après un combat acharné, traqués par les troupes du chef breton Alain de Barbetorte en 936 et submergés par la marée au lieu-dit Toul-ar-c'houilled ou « trou des hannetons ». Passé le pont de Lézardrieux, elle désigne une grande demeure aux volets bleus, avec un toit couronné de la cime altière des pins maritimes et un parc dévalant en pente douce vers une grève, arpentée autrefois par un vieil homme à la pipe avec son

chien noir, le poète et chanteur Georges Brassens.

Le courant de jusant et un vent de terre accélèrent la vitesse du voilier. La navigation devient plus délicate à l'embouchure. Dans ses manœuvres, Maximien négocie maintenant avec les courants. Il laisse à tribord le vieux port de pêche de Loguivy et prend en ligne de mire le phare de la Croix, qu'il contourne à bâbord.

La ligne d'horizon décline un dégradé de bleu et de turquoise irisée. L'archipel dévoile son décor avec Bréhat et sa dentelle de rochers roses et ses deux siamoises tellement contrastées, l'île Nord bordée de courants violents, faisant face aux tempêtes, la crête toujours dressée pour affronter la piraterie espagnole ou l'ennemi anglais, l'île Sud, un Éden à la végétation luxuriante où se nichent les petites maisons basses des insulaires, narguant les frontons orgueilleux des riches villégiatures des parvenus. Joachime est subjuguée par cette étrange intensité des couleurs, qui entremêle le ciel et l'océan. Sur son île aux Coudres, le grand fleuve Saint-Laurent, lui, a toujours déployé des paysages somptueux mais avec des couleurs souvent tuilées, sans osmose.

Le *Billie Marie* vire à bâbord, avec en ligne de mire la cale de l'île Maudez.

Au bout de la jetée, une silhouette attend, caparaçonnée dans un vieux caban, les cheveux au vent. Les traits du guetteur se précisent à l'approche du voilier. Joachime authentifie avec surprise un sosie de Maximien, son frère Erwan.

Le bateau à peine accosté, les jumeaux fusionnent dans une accolade de retrouvailles.

– Erwan, je te présente mon amie Joachime. Elle fait maintenant partie de notre groupe d'action. En plus de ses compétences de journaliste scientifique, elle a eu l'occasion de prouver son courage.

– Bienvenue dans notre île Maudez, Joachime. Je suis Erwan. Les Sept Dormants ont maintenant une sœur.

– Maximien m'avait bien caché son secret. Au fait, ironise Joachime, dois-je continuer à l'appeler Maximien ?

– Ici, ce sera Tugdual. En mission, nous reprendrons mon prénom de substitution.

– Viens Joachime, invite Maria, laissons les deux clones mettre le voilier dans un mouillage sûr. Je t'invite à découvrir notre domaine. J'aimerais que tu me parles de notre ami Pierre Barette et de ce que tu as découvert au centre de recherche de Sainte-Croix.

Les deux jeunes femmes empruntent une sente qui cerne la longue bande de terre. Chemin faisant, Joachime relate à Maria les péripéties de sa rencontre avec le chercheur, le synode de la Pointe-Bleue, les détails troublants de la mort de Pierre à Chicoutimi. Elle raconte aussi son engagement dans le groupe d'action, la vie des Sept Dormants sur Bonaventure et l'expédition mouvementée au centre Insula Gènes. Le sentier les mène vers un rocher en forme de fauteuil, tavelé de mousses de lichen et de lierre. Maria s'y assoit.

– Voici *ar kador* : la chaise où venait se reposer, en quête de solitude, Maudez, le premier anachorète de l'île. Ce lieu m'inspire dans mes moments de doute. Joachime, l'aventure dangereuse dans laquelle tu t'es lancée rencontre ici le chemin de mes expériences scientifiques. Les dernières conclusions des analyses que Pierre m'avait commandées sur les échantillons de cartilage osseux ne font que confirmer le bien-fondé de nos préoccupations communes. Assise sur cette pierre mégalithique, je ressens les ancrages qui m'enracinent dans cette humanité et son histoire, je capte les vibrations de cette nature que nous voulons domestiquer. Comme Maudez en recherche de nouvelles îles, j'entends cet appel vers l'inconnu.

Une vieille croix de schiste, érodée par un millénaire d'haleine salée du nordet, jouxte la pierre, amer posé là pour interpeller les consciences. Les deux femmes se dirigent vers une vieille bâtisse cernée d'un jardin où des figuiers et des tamaris se

partagent les rares espaces préservés des vents marins. Maria présente l'ancienne église du prieuré, transformée en maison d'habitation.

– Je te ferai visiter plus tard le laboratoire que j'ai fait aménager dans la métairie et les bâtiments conventuels.

En passant le porche antique de la demeure, une odeur de persillade, se mêlant à un doux parfum de beurre et d'ail frit, vient charmer les narines des deux femmes.

– Erwan nous a préparé un festin de spécialités de l'île, les ormeaux !

Sur une table de ferme en bois massif, quatre couverts aux cinq couleurs des faïenceries de Quimper sont dressés autour d'un poêlon qui marie, sur son fond cuivré, l'or des pommes de terre rissolées, l'ambre des pieds de mollusques marins frits à mi-cuisson dans une nappe de crème, le vert et le rouge d'algues finement émincées. Un rayon de soleil tardif fait éclater dans le verre vitrail la couleur jaune paille d'un Chardonnay.

Chapitre 23

Yendouma Ato - Pays des Dogon
Février 2028

Aujourd'hui, l'étoile Digitaria, germe de toute chose, a accompli son cycle de soixante ans autour de Sirius B, que le peuple des Dogon nomme *Sigui Tolo*.

Aujourd'hui, Amako Témé, le *hogon*, chef spirituel du village de Yendouma Ato, a figé dans sa dimension phallique le grand masque serpent taillé sur toute la longueur d'un tronc d'arbre. Le mât peint représente une tête triangulaire avec ses deux yeux en forme de demi-lune, souvenance du premier mort humain métamorphosé en ancêtre-serpent.

Aujourd'hui, pour célébrer une nouvelle génération masculine enfantée par les vieux sages, les hommes se sont revêtus de bijoux féminins et ont ressorti les masques rituels *kanaga* zoomorphes.

Amako Témé siège avec son conseil des sages, sur l'épais tapis en paille de mil, dans sa case à palabres construite sur huit piliers de bois sculpté. Le plafond bas du Toguna rappelle les conditions de la vraie parole, qui ne peut être ici prononcée qu'assis : se lever brusquement est tabou pour l'homme en colère. Pangalè, le griot Bélentigui, accompagné des accords de sa harpe *kora*, chante la divination du renard.

– Sur la table des divinations, j'ai disposé les brindilles selon les questions que vous vouliez poser. J'ai fait offrande d'une bouillie de mil et d'arachide. L'esprit du renard Urugu est

passé sous les rayons de la lune et j'ai pu lire le message de ses empreintes. Il a piétiné la case divinatoire de notre peuple et écrasé le jardin nécropole en sortant de la table des oracles. Le malheur est sur nous et sur notre descendance, qui s'éteindra avant que Digitaria n'ait fini ce cycle nouveau. Nos enfants ont hérité du masque du papillon et meurent avant d'être devenus des hommes. Nos filles meurent avant d'avoir enfanté.

À l'écart de la case à palabres, les étrangers, deux femmes et quatre hommes assis sur le muret en terre sèche qui ceint le Toguna, observent le conseil et perçoivent le niveau de gravité de cette assemblée aux rides soucieuses du front des sages.

Amako attend depuis longtemps ce groupe qui se fait passer pour des randonneurs. Il a alerté l'antenne africaine de la GEHC des problèmes de santé qui sévissent dans plusieurs familles de son clan et qui se transmettent maintenant aux enfants. Adossé au colossal porche rocheux, gardien de son village, il les a vus venir à travers les dunes de la savane et monter à flanc de la falaise de Bandiagara. Les greniers coniques à toit de chaume qui surplombent le village comme des balises ont guidé leurs pas dans cette savane aux herbes folles, vers le village de Yendouma Ato, si bien intégré dans le site grandiose que les maisons de pierre enduites de terre sèche se fondent dans les escarpements et les éboulis de pierres. Le géant noir qui menait la marche du groupe s'est adressé à lui en *dogosso*, la langue du peuple Dogon :

– Ginni Dô, mon frère, mon nom est Sérapion. Nous marchons depuis deux jours vers ton village. Tu as fait connaître tes inquiétudes à notre organisation et nous venons enquêter à ta demande. Chaque membre de notre groupe apporte avec lui sa compassion pour les souffrances des familles de ton village, touchées par cette maladie. Nous avons malgré nous, par une médecine hasardeuse, contribué à inoculer le poison dans leurs gènes. Ces familles sont-elles prêtes à nous ouvrir leurs portes de bois sculptées ? Voudront-elles nous laisser prélever un peu du

sang des enfants porteurs du maudit masque ainsi que celui de leurs parents ? Pour traquer la maladie, il nous faut d'abord en connaître les causes. Nous utiliserons nos analyses pour mieux confondre en justice les firmes instigatrices de ce scandale. Nous voulons aussi rechercher des moyens de guérison, avec vos thérapeutes guérisseurs.

Amako a réuni dans sa case les six étrangers avec les deux guérisseurs de son clan. Ces derniers ont longuement décrit les symptômes du « vespertilio » sur les enfants. Ils ont retracé les généalogies des sept familles qui transmettaient la maladie héréditaire. Ils ont exposé leur principe d'approche, qui situe l'homme malade dans son environnement. Ils ont dansé les rituels d'exorcisme du *diède*, ce vent fou, responsable des crises de *tibou sougou* ou épilepsie. Ils ont préparé des potions à base de spiruline. La micro-algue, très riche en protéines, vitamines et oligo-éléments, a eu un effet de renforcement du système immunitaire des organismes, sans provoquer une rémission complète. Ils ont reconnu que leur pratique traditionnelle se confrontait à une maladie qui n'entrait pas dans leur classification. Maria, la jeune métisse du groupe, leur a exposé les conclusions de ses recherches sur les tissus des bovins. Les palabres se sont prolongées tard dans la nuit africaine.

Ce matin, les deux femmes étrangères, Maria et Joachime, ont rendu visite à chacune des familles touchées par le mal. Elles ont procédé aux prélèvements sanguins sur les enfants, leurs parents et leurs grands-parents. Elles ont enregistré dans la mémoire de leur ordinateur les filiations, les *ginas* ou généalogies qui permettent à chaque individu Dogon de se rattacher à un ancêtre.

Au zénith de la journée, quand le sable mange l'ombre des corps, Amako consulte les sages avant de prendre la décision de la célébration du Sigui, rituel expiatoire des péchés des hommes et de la tache de papillon qu'ils ont infligée au visage des enfants. Après un silence de maturation de leur pensée, les

sages ont relevé leur crosse-siège, sorte de canne sculptée, pour affirmer leur volonté de perpétuer le mythe et de célébrer la filiation verticale, redevenant ainsi des êtres androgynes. Ainsi reprend le symbolique enfantement d'une nouvelle génération masculine.

Des rues sinueuses du village convergent alors les danseurs, porteurs de leurs masques lourds à tête d'antilopes, de buffles, de singes, d'oiseaux. Une longue procession se forme et vient se placer par lignage et par classe d'âge autour du grand masque serpent, axe du monde ancré au centre de la place.

Pengalé le griot entame alors le chant de la genèse de son peuple :

– Amma fut le seul dieu originel,
Amma a créé les étoiles à partir de mottes de terre
Qu'il a lancées dans l'espace.
La force vitale de la Terre, c'est l'eau.
Cette force se trouve même dans la pierre car l'humidité est partout.
Nommo est descendu sur la Terre, porteur des fibres végétales
Dont les plantes poussaient déjà dans les champs du ciel.
Après avoir créé la Terre, les plantes et les animaux,
Nommo créa le premier couple humain
Qui engendra par la suite les huit grands ancêtres de l'humanité…[7]

Le rythme des grands tambours et des cloches réveille le long serpent, mi-homme mi-animal, mené par des danseurs montés sur des échasses. Les mouvements codifiés, les contorsions et les sauts expriment, pour ceux qui savent les lire, la genèse du monde pour les Dogon, la course ordonnée des astres, le culte des divinités et les mystères de la mort.

Dans un nuage de poussière ocre, la troupe de danseurs s'est maintenant agglomérée au centre de la place pour ne former qu'un noyau compact de corps, hérissés des protubérances des

1 Erich von Daniken von Daniken, *Mes preuves*, « Prière du prêtre Dogon Ogotemmeli », éd. Albin Michel, coll. Chemins de l'impossible, 1978

masques. Deux nouvelles chaînes s'effilochent de cette pelote humaine. À droite, des danseurs portant les attributs masculins recombinent une procession serpentine grossie à sa tête par un groupe d'hommes aux masques zoomorphes reptiliens. Leur danse sur place est nerveuse, saccadée de hauts sauts, pieds joints. À gauche, les androgynes et les danseuses aux mouvements plus lascifs se disposent en deux lignes croisées. La chorégraphie perdure jusqu'à l'épuisement des danseurs sauteurs et trouve son épilogue dans une fusion extatique des deux chaînes.

Deux lignes parallèles de danseurs hissés sur leurs échasses « tourterelles » et arborant des masques *kanaga*, surmontés des croix rituelles, se font maintenant face. Entre les deux alignements viennent s'immiscer des enfants danseurs, le visage couvert de cagoules *yiana*, tressées de fibres et ornées de coquillages cauris, de plumes et de perles. Sérapion interprète la danse à ses compagnons.

– C'est un rituel de passage. Ces enfants sont les initiés qui devront transmettre dans soixante ans le cérémonial à leurs descendants.

Observatrice, Maria fait remarquer la disposition des coquillages autour des yeux des cagoules. Au lieu des rangées parallèles de coquillages, certains masques portent des auréoles en deux lobes comme des ailes de papillons.

Joachime ressent la même impression qu'au cénacle de Mashteuiatsh sur la pointe du lac Saint-Jean. La cérémonie du Sigui l'émeut profondément. Elle s'imprègne de cette ancestrale culture qui exprime une forme incroyable de modernité. Par la danse, les Dogon lui révèlent leur approche de l'infiniment grand dans leur représentation de la course de la minuscule étoile Digitaria. Le message de la dernière chorégraphie s'impose maintenant dans son esprit comme la représentation de l'infiniment petit. La figure des deux chaînes humaines, en forme de « Y » pour les hommes et de « X » pour les femmes,

n'est-elle pas la représentation des gonosomes ou paire de chromosomes déterminant le sexe de l'embryon ? La dernière figure de ballet, celle du rituel de passage, n'est-elle pas l'expression-même de la séquence d'un gène, avec un étirement de sa double hélice ? Les ornements géométriques des masques *kanaga* ne représentent-ils pas les liaisons azotées qui relient cette double hélice comme les traverses d'une échelle ? Ce soir, elle posera la question à Constantin, resté à Chicoutimi, dans le laboratoire de la Biobanque.

Sur les flancs de la falaise de Bandiagara, à l'architecture conique des toits de chaume des greniers à mil, écrasés de soleil, répondent les pointes des chapeaux *bambara*, teints de rouges. Le peuple Dogon affirme par sa tradition millénaire son espérance en l'avenir de ses enfants et en l'accomplissement d'un nouveau cycle de Digitaria.

Chapitre 24

Mopti, la ferme de spiruline
Février 2028

De : diabatedoumbia.wordconscienceand-ethic@free.international
À : mariacaldasmaudez@free.international

Maria,

Nous aimerions profiter de ta présence au pays des Dogon pour te demander de poursuivre ton voyage jusqu'à la région de Mopti. Sur la route de Mopti à Sévaré, à mi-chemin, une association, membre de notre réseau, nous alerte sur de nouvelles pratiques, dans une ferme de production de spiruline. Ce projet avait été développé il y a quelques années par cette association dans le but de produire « l'algue de l'espoir » afin de relever le défi alimentaire posé par la forte croissance de la population sahélienne. Progressivement, les initiateurs du projet ont perdu leur mainmise sur ce qui est maintenant devenu une grosse société commerciale, ouverte à des capitaux étrangers. Nous craignons que le consortium Holly Mountain y soit actuellement majo-ritaire en actions et trame une stratégie de développement de nouvelles algues.

Nous faisons appel à tes compétences en phycologie

pour enquêter discrètement sur ces agissements. Sur place, tu rencontreras Amina Dandara, une biologiste de notre réseau qui travaille encore dans cette société.

Mon statut d'ambassadeur de la bonne volonté pour la FAO (Food and Agriculture Organization) me permet de te mandater officiellement dans cette mission d'expertise sur les intérêts nutritionnels de la spiruline. J'ai déjà fait parvenir aux gérants de la ferme de Mopti un ordre de mission qui te sert de couverture.

Le but est de faire des prélèvements dans de nouveaux bassins de rétention, afin de connaître l'origine exacte des nouvelles souches d'algues bleues qui y sont cultivées.

L'opération n'est pas sans risques pour toi, tes amis et Amina. Soyez prudents. Nous attendons les échantillons sanguins que vous avez prélevés à Yendouma Ato. Nous profiterons du vol sanitaire d'une compagnie québécoise pour les faire parvenir au laboratoire de la Biobanque de Chicoutimi.

Merci à toi et à tes amis pour cet engagement. Vous êtes notre rempart secret dans cette lutte sans merci.

Amicalement.

Diabate Doumba. GEHC. Section Mali.

La réception de ce message a accéléré le départ de Yendouma Ato. Un vieux taxi-bus de brousse a conduit le groupe des six pseudo-randonneurs jusqu'à l'aéroport de Mopti Ambodédjo. Au bout du long ruban goudronné fondant sous un soleil de plomb, l'avion de liaison Mopti-Bamako attendait l'embarquement de Sérapion et Marcien et de leurs précieuses boîtes isothermes de conservation des échantillons sanguins.

Sur le tarmac, l'alizé du nord-est, l'harmattan fait virevolter ses fous jupons de sable autour des quatre silhouettes de Maximien, Erwan, Maria et Joachime.

Sortant du hall de l'aéroport, Amina Dandara, une grande femme malienne d'une quarantaine d'années, le corps savamment enroulé dans un pagne en bogolan aux longues bandes de cotonnade de couleur rouge-ocre, cousues entre elles comme la mémoire d'un passé tissé, est venue à la rencontre des deux couples.

Accrochées à la ceinture de la malienne, deux petites étoiles blanches, deux éclats discrets, rappellent l'anamnèse d'un deuil.

Les présentations faites, Amina invite ses hôtes à prendre place dans une jeep-Beijing aux amortisseurs fatigués. Le véhicule traverse les quartiers sud de Sévaré et s'engage sur la route de Mopti.

À la limite-même du lit mineur inondable du Niger et de son lit majeur, il tourne à droite vers une vaste propriété entourée d'une tranchée de déviation des crues et d'une digue plantée d'une haie bocagère dissimulant une clôture.

Sous une grande enseigne annonçant la bienvenue à la ferme de spiruline de Mopti, un gardien, sortant d'une guérite, vérifie les identités des quatre nouveaux arrivants. Amina arbore alors l'ordre de mission officiel de la FAO.

Elle gare le véhicule devant des bâtiments administratifs et propose une visite du site.

Des dizaines de bassins de rétention, imperméabilisés par des bâches bleues et recouverts partiellement de toiles de tentes à double pente, rompent la monotonie de ce paysage de canaux et de marécages, cerné par le delta confluent du Niger et du Bani. Le silence des lieux est seulement troublé tous les quarts d'heure par le clapotis des roues à aubes qui brassent dans ces bassins une mixture de couleur vert émeraude.

À l'aide de tamis, des employés de la ferme prélèvent cette biomasse, qui est ensuite pressée dans une filière à piston. Il en ressort de longs filaments de spiruline qui sont disposés sur des bandes de papier afin de sécher pendant six heures.

Amina détaille aux quatre visiteurs le processus de culture de l'algue *Anthrospira*. Elle démontre l'ensemencement d'un bassin avec les différents intrants nécessaires aux besoins physiologiques de la plante, l'addition de solution de fer, de bicarbonate et de cendre. Elle insiste sur les contrôles et les analyses qu'elle réalise pour assurer une croissance équilibrée, les mesures de pH alcalin, de lumière, les contrôles de température, la nécessité par le battement des roues à aubes de créer un courant d'eau suffisant pour faire circuler les spirulines, tout ceci afin d'alterner des phases d'exposition au soleil et des phases d'ombre toutes les quinze minutes.

En arrière plan de ces premiers bassins, une haute digue cache un deuxième site de sa clôture grillagée et intrigue Erwan.

– Ce qui se passe derrière cette muraille est top secret, lui répond Amina. Moi-même je n'y suis jamais allée. J'ai vu la mise en place de ce site sur une surface de mille deux cents mètres carrés. Il serait sans doute plus judicieux d'en discuter dans un endroit plus discret.

Elle conduit ensuite le groupe dans la partie droite d'un vaste entrepôt construit récemment pour le conditionnement et le stockage de la spiruline avant son expédition. La conception du bâtiment a tout de suite interpellé les visiteurs, avec son quai d'embarquement desservant deux magasins parallèles, séparés par un bloc de laboratoire d'analyse. La partie gauche du bâtiment semble inaccessible pour toute personne étrangère au service. Une équipe d'employés du site, chaussée de bottes blanches, revêtant une tenue de travail immaculée et portant des masques de sécurité, s'active auprès d'une enchâsseuse.

– Les filaments de spiruline séchés sont ensuite émiettés, précise Amina. Le produit final est cette farine un peu verdâtre que nous conditionnons en sacs hermétiques de vingt kilogrammes dans les plus strictes conditions d'hygiène, afin de conserver toutes ses qualités nutritives. Toutes les nuits, un camion vient prendre sa livraison de sacs. La spiruline est un condiment de

base pour élaborer les biscuits de survie alimentaire, dans une usine rachetée depuis peu par le consortium Holly Mountain. Je vous invite à prendre un thé dans mon jardin secret.

Amina déverrouille le sas d'accès à son laboratoire. Une paillasse borde la pièce sur toute sa longueur avec ses instruments d'analyse chimique et bactériologique. La biologiste invite ses hôtes à s'asseoir sur des sièges traditionnels, autour d'une table octogonale. Tout en préparant un thé vert à la méthode malienne, elle se livre à son auditoire :

– Lors de la visite, je suis restée discrète et j'ai un peu éludé mes réponses par rapport à certaines de vos questions. Le climat relationnel dans cette ferme est très spécial depuis la mise en service de la nouvelle unité de production. À vrai dire, deux équipes travaillent d'une façon parallèle et sans liens entre elles.

Pour accompagner le thé, elle propose de goûter à des gâteaux secs qu'elle extrait d'une boîte estampillée de la marque Inspirafrica.

– Voici les biscuits qui contiennent, entre autres, de la spiruline et que nous recommandons au petit-déjeuner. Vous observerez sur son étiquette une valeur nutritionnelle très riche en protéines, en acides aminés indispensables, en acides gras essentiels, en vitamines, fer et oligo-éléments. Cet aliment peut parfaitement remplacer la viande dans les régimes végétariens et c'est ce qui fait son attrait actuel dans les régimes diététiques de vos pays du Nord. Mais son usage primordial était de répondre à un besoin alimentaire crucial dans notre région subsaharienne où la démographie explose. Par son OPA sur notre société, Holly Mountain a détourné notre production de son usage initial. Elle a spéculé et fait monter artificiellement le cours de la spiruline et sa destination. Elle approvisionne maintenant les circuits de produits diététiques de luxe et non les filières solidaires mises en place à l'origine par les fondateurs de cette ferme.

– Amina, lui répond Maria, nous sommes déjà informés de ce problème. Le but réel de notre mission n'est pas d'investiguer sur les intérêts nutritionnels réels de « l'algue de l'espoir », mais de savoir ce qui se passe dans cette ferme, derrière cette mystérieuse digue.

– Je ne peux vous dévoiler que ce que j'ai pu déceler avec les moyens d'investigation dont je dispose, avance prudemment Amina. Ma première constatation, à partir des bons de livraison, est que, proportionnellement à sa surface de culture, ce site secret utilise beaucoup plus d'intrants sous forme de solution de fer et bicarbonate. Ma deuxième conviction est que son rendement de production de biomasse est nettement supérieur aux bassins que vous avez visités. J'ai estimé le rendement annuel au mètre carré de bassin autour de soixante kilogrammes de spiruline. La nouvelle direction de la ferme m'a tenue à distance, me demandant d'appliquer exclusivement le protocole de contrôle et le suivi qualité de l'ancien programme spiruline que je vous ai présenté. Une seule fois, suite à une défaillance du matériel du laboratoire expérimental dans lequel je n'ai aucun accès, ils m'ont demandé de mesurer les pH des solutions ensemencées dans les nouveaux bassins. J'en ai profité secrètement pour observer la souche de spiruline qui y était cultivée. À ma grande surprise, j'ai découvert que ce n'était pas la souche que nous élevons de ce côté-ci, l'*Anthrospira*, mais une souche de bactérie filamenteuse connue jusqu'ici comme non-comestible, la *Spirulina*. J'ai analysé les caractéristiques chimiques de cette souche et les résultats ont été surprenants : une richesse exceptionnelle en protéines. Mon étonnement a été encore plus grand face à l'analyse qualitative de cette protéine, une actine de groupe alpha que l'on retrouve dans les viandes de volaille. J'en déduis que cette souche a été manipulée génétiquement. Ne disposant pas du matériel de séquençage génétique, je ne peux prouver ce que j'avance.

– Avez-vous conservé cette souche de bactérie ? demande

Maria. J'aimerais l'examiner.

Amina ouvre un placard situé sous la longue paillasse de laboratoire et en retire une boîte de Petri ensemencée.

– En voici une culture.

Puis, disposant une lamelle sous l'œil d'un microscope, elle projette sur un écran l'agrandissement de la vue représentant des micro-organismes de forme spiralée et de couleur bleu-vert. Maria reconnaît immédiatement la souche *Spirulina* qu'elle avait étudiée dans les lacs salés du Tchad.

– Pouvez-vous me confier ces échantillons, Amina ? J'ai une idée de leur possible utilisation.

Maria retire de sa mallette un appareil de séquençage GMS (Génome Machine Séquencer) miniaturisé et son kit de prélèvement. Après avoir enfilé une paire de gants stériles, elle ouvre la boîte de Petri et racle légèrement la surface de culture avec un écouvillon qu'elle plonge dans une éprouvette de dissolution.

– Cet appareil mesure l'exome, c'est-à-dire les gènes codants pour les protéines, la partie la plus importante du génome. Il permet d'identifier rapidement la présence d'un ADN exogène.

Le diagnostic du séquenceur s'affiche sur l'écran de contrôle.

– Le résultat est positif, affirme Maria. La bactérie a bien été manipulée. L'appareil ne peut pas retrouver l'origine des gènes codants exogènes. J'ai cependant une idée de ce que cela peut être. Avez-vous entendu parler des procédés de culture des muscles purs in vitro ?

– J'ai enquêté sur ces techniques d'ingénierie tissulaire mises au point pour générer des organes ou de petites quantités de protéines à usage médical, rétorque Joachime. Selon mes informations, la viabilité économique d'un processus de production industrielle de viande in vitro n'est pas encore prouvée. La tonne de viande produite ainsi in vitro dans des bioréacteurs serait deux fois plus onéreuse que son équivalent issu de l'élevage.

– C'est bien là l'explication possible de cette bactérie manipulée, argumente Maria. Une équipe de généticiens du consortium Holly Mountain est sans doute en train de mettre au point une technologie qui permettrait de produire des protéines animales analogues aux segments d'actine des fibres musculaires des poulets, par cette bactérie, avec un coût de production beaucoup plus faible puisque demandant beaucoup moins d'ingénierie que le protocole in vitro. Soixante kilogrammes de spiruline par mètre carré correspondent en équivalence protéines au rendement d'un élevage de chair de volaille mené intensivement et cela sans les mêmes contraintes sanitaires, alimentaires et de travail. Amina, me prêteriez-vous votre bureau ? Je dois écrire mon rapport d'enquête au plus vite et l'envoyer à Diabate Doumbia, mon commanditaire. J'aurais besoin des résultats des analyses de protéines que vous avez réalisées.

Les hypothèses développées par Maria laissent l'auditoire perplexe. La biologiste s'est isolée pour taper et expédier son rapport. Pendant ce temps, la discussion s'est prolongée entre Amina, Joachime et les deux jumeaux.

Amina leur fait le récit de sa vie, la perte de son mari, membre d'un groupe d'action antiterroriste malien dans une embuscade tramée par l'AQMI, l'Al-Qaïda au Maghreb islamique. Elle leur fait part de ses grandes inquiétudes sur les menaces que fait courir cette organisation nébuleuse à toute la région. Elle témoigne aussi de ses difficultés croissantes à s'intégrer en tant que femme dans le poste qu'elle occupe et des appréhensions sur son avenir professionnel dans cette entreprise qu'elle a vu naître et se développer et qui se sépare peu à peu de son personnel initial.

– La nouvelle direction me garde pour l'instant. Je suis consciente qu'elle veut transférer mon expérience et mes compétences à un autre agent de laboratoire plus imprégné de la nouvelle ligne directrice.

Calmant les caprices de l'harmattan et ses folles bourrasques, la nuit africaine s'est lovée dans la toile irisée des derniers rayons pourpres d'un soleil reconnaissant au fleuve Niger d'avoir soigné l'inflammation écarlate de son œil. À cette heure de la tombée du jour, un calme précaire s'installe autour de la ferme. Maria a envoyé son rapport d'enquête.

– Quelle sera la suite de votre voyage ? demande Amina.

– Nous avons réservé notre hébergement cette nuit à l'hôtel Kanaga à Mopti, répond Erwan. Demain nous embarquons à bord d'une pinasse pour rejoindre Tombouctou. Si vous êtes disponible, Amina, nous vous invitons à dîner ce soir.

– Avec plaisir, cela me donnera l'occasion de vous faire découvrir l'architecture du centre de Mopti. Le temps de fermer mon laboratoire et je vous y conduis.

Dix minutes de trajet sur la route qui mène de Sévaré à Mopti suffisent à la jeep pour sortir de la zone des marécages et rejoindre un quartier urbain de maisons crépies de terre crue ou banco, de bois et de paille, aux lignes raffinées desservies par un réseau convergeant de ruelles. Mopti se donne aux visiteurs comme une ville d'eau, avec ses petites collines qu'Amina appelle *toquérés* rejointes entre elles par un réseau de digues. Le maillage des rues, tel un écrin, draine les visiteurs jusqu'à un bâtiment couronné de dômes en pain de sucre et étreint de tourelles élancées de quinze mètres de haut dont l'illumination fait ressortir des protubérances de bois qui les hérissent.

– Voici le plus bel édifice de la ville, la mosquée de Komoguel. Votre hôtel se trouve à l'arrière, sur les rives du fleuve Bani.

– Amina, se hasarde Maximien, nous devons réserver une pinasse pour demain matin. Connaîtriez-vous un batelier qui pourrait nous conduire jusqu'à Tombouctou ?

– Je vous propose de vous conduire à votre hôtel. En attendant le repas, Maximien, je vous conduirai chez un de mes amis bateliers qui peut vous assurer ce service.

Après avoir contourné le quartier des commerces, la jeep a

longé le boulevard qui borde la rive du Bani, pour finir sa course devant l'arche élancée de la façade d'un hôtel de luxe.

– Vous voici arrivés, annonce Amina à Joachime, Maria et Erwan. Vous avez le temps de vous délasser sous une douche en nous attendant. Quant à vous Maximien, préparez-vous à palabrer. À la sortie de la ville, sur le bord du fleuve, nous allons chez Kalabougou, un ami de la tribu Somono, batelier depuis plusieurs générations.

Amina et Maximien ont poursuivi leur trajet sur l'avenue du fleuve vers le port des pirogues, à la confluence du Niger et du Bani.

Chapitre 25

Les mines de Taoudeni
Février 2028

Article de presse de *La Semaine africaine*
14 février 2028

Trois membres d'une commission d'enquête FAO enlevés à Mopti…

Un couple de biologistes français et une journaliste scientifique québécoise ont été enlevés hier soir à leur arrivée dans l'hôtel Kanaga. Erwan Le Meur et son amie Maria Caldas sont connus dans le monde scientifique comme spécialistes en phycologie. Joachime Lacombe est journaliste scientifique et travaille pour la revue Nature, sciences et déontologie. *Tous trois, ainsi qu'un quatrième collaborateur, étaient mandatés par la FAO afin d'enquêter sur la filière de culture et d'exploitation de la spiruline. À ce titre, ils avaient visité le jour-même la ferme de production Inspirafrica près de Mopti. La responsable du suivi biologique de cette ferme les avait déposés à l'entrée de l'hôtel hier vers vingt heures. Selon les témoins, personnels de l'hôtel et quelques clients présents autour de la piscine, une brigade de huit hommes, portant l'uniforme de la gendarmerie nationale malienne, a fait irruption dans le hall de l'hôtel, prétextant un contrôle d'identité. Ils*

ont rapidement isolé les trois membres de la mission FAO en les menaçant de leurs armes de poing et en leur passant des menottes. Les trois prisonniers ont ensuite été menés brutalement à l'extérieur de l'hôtel. Le commando a poussé ses prisonniers dans une vedette rapide amarrée sur la rive toute proche du fleuve Bani.

Les témoins ont vu l'embarcation se diriger vers le confluent du Niger et du Bani pour aller accoster sur la rive opposée du Niger.

Choquée par le mode opératoire violent de l'enlèvement, la direction de l'hôtel a immédiatement appelé les forces de police. Il s'est tout de suite avéré que le commando s'est fait passer pour une brigade officielle de gendarmerie en revêtant des uniformes sans doute volés.

Le chef de gendarmerie de Mopti a pris la responsabilité de l'enquête. Selon les renseignements qu'il nous a fournis, le scénario serait un enlèvement organisé par le groupe fondamentaliste AQMI. Cette nébuleuse terroriste est de plus en plus audacieuse dans son mode opératoire et n'hésite pas à agir loin de ses bases.

Un convoi de plusieurs véhicules a été constaté de l'autre côté de la rive du Niger, à l'endroit-même où la vedette a accosté. Les trois otages ont été embarqués dans un ou plusieurs de ces véhicules, qui ont pris des directions différentes afin, semble-t-il, de mieux brouiller les pistes.

Aucune demande de rançon n'a été déposée pour l'instant. Nous pouvons supposer que les otages sont retenus actuellement dans les montagnes maliennes du désert, adossées à la frontière algérienne.

Nous nous interrogeons également sur les

liens possibles entre la mission d'enquête de ces trois chercheurs, la filière de production et de commercialisation de spiruline, et le motif de leur enlèvement. Dans ce cas, le commando qui a mené ce rapt ne serait-il pas simplement le prestataire d'une autre organisation ?

Erwan s'est réveillé, menotté, le corps courbaturé sur le plancher de ce 4x4 Toyata essence dans lequel il avait été jeté sans ménagement. Dans un deuxième véhicule, Joachime et Maria sont encore assoupies, blotties l'une contre l'autre dans un mauvais sommeil. Le convoi a ainsi voyagé dans le froid d'une nuit saharienne et tout un jour sous un soleil implacable, s'arrêtant pour s'approvisionner en essence et en eau dans des lieux improbables que seul le chef de l'expédition arrive à localiser, grâce à son GPS. Des cachettes souterraines jalonnent ainsi la fuite des deux véhicules afin de distancer les éventuels camions militaires diesel poussifs qui se risqueraient à une poursuite.

Ils ont traversé une immense *sebkha*, cuvette incandescente de cristaux de sel, au sol hérissé de blocs d'argile et de rocailles entassés comme une folle banquise minérale. Çà et là, des ruines témoignent d'un passé, par des architectures ruinées de briques de sel gemme, laissant parfois saillir dans ce chaos des lignes harmonieuses d'arches cintrées, témoins d'une influence nord-africaine. Maria a supposé qu'ils avaient traversé le ksar de Teghazza, une vieille cité ceinte d'une muraille et de tours d'angles, sur l'azalaï, la route du sel menant de Tombouctou à Taoudeni.

Au bout du voyage, une cuvette lacustre déploie son damier de vastes fosses carrées, creusées dans une glaise cramoisie au fond desquelles croupit une saumure putride. L'ombre d'une bâtisse en losange domine ce paysage où les rares habitations, seulement perceptibles par leur liseré de faîtage, fondent leur

mimétisme dans la couleur de la mixture de sel et d'argile dont elles ont été pétries.

Dans ce paysage lunaire sans vie végétale, quelques silhouettes se risquent encore à ruiner leur peau craquelée par les gerçures du gypse, du sel gemme et brûlée par un soleil encore plus impitoyable que le fouet des antiques gardiens de ces salines, les tribus nomades berabiches.

Dans ce pays de frontières mouvantes comme les dunes de sable, Maria sait que ces descendants Touaregs, perdus dans un dénuement extrême, oubliés et rétifs à toute sorte de contrôle et d'implantation de structures étatiques, ont tissé depuis plus de vingt ans des liens de sang, par des mariages, entre leurs filles et les cadres salafistes d'Al-Qaïda.

Le convoi s'est arrêté dans cet amoncellement de rocailles. Poussées hors des véhicules par leurs ravisseurs, Joachime et Maria ont été dirigées vers une fosse rectangulaire au fond de laquelle elles ont dû descendre à l'aide d'une échelle rudimentaire. Elles ont eu le temps de voir les occupants de l'autre véhicule se diriger vers une autre fosse voisine. Joachime palpe discrètement le lobe de son oreille, où est implantée la puce électronique, émettant ainsi un dernier signal d'alarme à distance.

Sous la première couche d'éboulis, une paroi abrupte de deux mètres d'épaisseur alterne des strates de sel compacté, de couleur ocre dans sa partie supérieure et d'une teinte d'albâtre dans sa partie basse. Là ont été creusées des galeries. Les traits d'un Ben Laden au regard énigmatique s'étiolant sur le tee-shirt, un homme, sans doute le geôlier de cette prison, attend à l'ombre d'une voûte. Il invite le groupe à le suivre dans un dédale souterrain. Les deux femmes, les yeux encore éblouis par la lumière extérieure, perdent vite le sens de l'itinéraire parcouru dans ces boyaux qui relient entre elles de larges excavations, où sont empilées des plaques de sel.

Dans l'une de ces salles catacombes, une grotte fermée par

une lourde grille semble aménagée pour recevoir les deux captives. Le cerbère des lieux leur a ouvert la porte cadenassée. Après avoir été affranchies de leurs menottes, elles se retrouvent incarcérées dans cette crypte, avec pour seul mobilier une table et deux paillasses douteuses, jetées sur deux bancs creusés à même le filon de sel.

Chapitre 26

Tombouctou - La ville des 333 saints
Février 2028

– Le sel vient du nord, l'or vient du sud et l'argent du pays des Blancs, mais la parole de Dieu et les trésors de la sagesse ne se trouvent qu'à Tombouctou.

Ainsi parle l'amusnaw, le vieux sage Agag Aghdim, à l'endroit-même de la plus ancienne université de l'Afrique. Adossés contre le monument de terre et de sable qui érige aux dimensions de la Kaaba, les six siècles de résistance de ses flancs au Sora, le vent sec du désert, les trente enfants de la *shihoni*, école coranique du quartier de la mosquée de Sankoré, écoutent. Le maître a levé son *kurwasa*, le livret d'initiation à l'alphabet arabe, préambule incontournable à la lecture du livre sacré. Il invite son jeune auditoire à se lever et à le suivre.

– Venez, marchons vers ce nouveau bâtiment qui sera à présent votre deuxième berceau, celui de la connaissance !

Près du mémorial, une nouvelle structure s'impose, avec son drapeau bleu aux couleurs de l'UNESCO, une architecture colossale de verre, d'acier et de briques, avec un hall d'accueil creusé telle la paume d'une main qui dessert sur deux niveaux un réseau de cinq antichambres, la nouvelle bibliothèque de Tombouctou.

Le vieillard réunit son groupe d'enfants au centre-même de ce narthex et interpelle l'un de ses disciples.

– Dis-moi, Kader, ce que cette construction te suggère ?

– Cela me fait penser à la *khamsa*, la main protectrice, Amusnaw !

– C'est en effet la main de la *khamsa*. En ce lieu, il ne faut pas la voir comme un talisman, un porte-bonheur, mais une clé de la connaissance. Vous avez tous deux mains. Comptez le nombre de phalanges.

– Cela fait quatorze phalanges dans chaque main, maître !

– Multipliez par deux et cela fait vingt-huit phalanges tout comme le nombre de lettres de notre alphabet arabe. Ainsi, chacune de ces dix antichambres, où vous voyez des archivistes numériser des livres ou restaurer des manuscrits, donne accès à deux ou trois réserves de rayonnages. Près d'un million de livres anciens, qui appartenaient à vos ancêtres ou à l'ancienne université de Sankoré, y est maintenant répertorié. Les livres sont classés selon qu'ils parlent d'astrologie, de médecine, de droit, de grammaire, d'histoire ou de théologie. Il y a déjà neuf siècles, du temps du royaume de Songhaï, notre ville, au carrefour du commerce et des idées, brillait comme un fanal dans le désert. Les caravanes chargées de sel, d'ivoire et d'or lui apportaient des biens encore plus précieux : les livres. Les universités fondaient leur enseignement sur ces richesses mais irradiaient aussi tout le continent africain de leur nouveau savoir, forgé à partir de cette fusion de connaissances venant des quatre points cardinaux. Venez, suivez-moi vers cette première antichambre. Elle est consacrée aux ouvrages d'astrologie.

Tel un essaim autour de son cacique, les enfants accompagnent Agag vers un vaste vestibule où s'affairent quatre bibliothécaires, qui reçoivent le vieux sage avec déférence.

– Itri, intime Agag en s'adressant à l'un d'eux, nous aimerions consulter le manuscrit d'Abul Abbas.

– À votre service, Agag. L'état actuel du document oblige à prendre certaines précautions. Comme moi, il vous faut revêtir ces gants de protection prévus pour salle blanche. Nous n'avons pas l'habitude d'admettre autant de monde dans nos salles

phalanges de rayonnage. Il vous faudra être disciplinés mes enfants !

Le groupe suit Itri dans un couloir souterrain qui dessert des salles d'archivage, conçues comme des sarcophages.

– Ici les livres dorment en toute sécurité dans une ambiance d'hydrométrie et de température constantes, à l'abri de tous les ennemis parasites et rayons ultra-violets qui les ont autrefois abîmés. Nous voici devant la salle d'astronomie. Attendez-moi devant cette porte !

Itri pose son index sur un digicode qui lui ouvre une porte coulissante. La salle d'archivage s'illumine d'une lumière bleue. Sur un clavier, il tape le code du livre demandé. Un panier sur rail se met automatiquement en branle et s'arrête à l'endroit précis où se trouve le livre sur le rayonnage. Un bras automatique articulé saisit l'ouvrage pour le poser délicatement dans le réceptacle qui retourne vers l'opérateur.

Agag saisit précautionneusement le vieux grimoire aux coins racornis, éprouvé par des centaines d'années d'agression par le sable, la transpiration des doigts, les termites.

– Abul Abbas était un grand érudit de notre ville. Il a écrit ce texte d'astronomie en 1723. Observez le dessin qui l'accompagne. Que représente-t-il ?

– On dirait des planètes, maître, répond l'un des enfants.

– Ce sont bien des planètes. À votre avis, où se trouve la Terre ?

– N'est-ce pas celle-ci au centre de la carte, au centre des autres planètes ?

– C'est exact mon ami ! Cela te paraît-il normal ?

– Nous avons appris que la Terre tourne autour du Soleil.

– C'est bien ce qu'un autre astronome, aux confins de l'Europe, Copernic, avait prouvé trois cents ans avant l'écriture de ce livre.

– Alors pourquoi vous nous avez dit qu'ici était la connaissance puisque ce livre contient une contrevérité ?

– Il faut respecter ces livres pour ce qu'ils sont, mes enfants, seulement des témoignages de nos ancêtres sur leur façon de voir le monde. Les interpréter à la lettre peut vous conduire sur des chemins erronés et parfois même vers les voies sans issue du fanatisme. Avant de tirer une conclusion hâtive à la lecture d'un de ces ouvrages, demandez-vous si ailleurs, dans un autre livre, un autre auteur ne développe pas une idée contraire. Ainsi vous forgerez votre esprit critique et cheminerez vers ce qui est encore plus important que la connaissance, la sagesse. Ce sera tout pour la leçon d'aujourd'hui. Laissons ce vieux livre dormir en sécurité.

Agag repose le livre dans son panier et donne congé à ses jeunes disciples. Déstabilisés par cette pédagogie déroutante, ces derniers se déploient comme une nuée de moineaux dans le grand hall d'accueil de la bibliothèque.

Au centre de cet espace, une oasis reconstituée offre l'ombre de ses palmiers et le bruissement de sa fontaine dans une agora de sable. Trois hommes et une femme semblent attendre, assis sur des chaises à palabres. À la vue d'Agag, l'un des hommes, un géant à la peau noire, s'est levé pour aller à la rencontre du vieux savant.

– Nous t'attendions maître Agag. Nous ne voulions pas perturber ta précieuse leçon quotidienne. Comme ces enfants, j'ai reçu, il y a bien des années, ton enseignement.

– Je me souviens parfaitement de toi Sérapion. Tu étais l'un de mes disciples les plus doués. J'ai su que tu étais devenu un climatologue de renom. Quel bon vent vous amène ici tes amis et toi ?

– Puis-je te les présenter ? Voici Maximien, Marcien, un grand botaniste et Amina une scientifique qui travaille dans la ferme de spiruline de Mopti. Nous venons te consulter et surtout solliciter ton aide. As-tu un moment pour t'asseoir avec nous et écouter notre histoire ?

Agag s'est assis. Il écoute le long récit de Sérapion, la mission au

pays des Dogon, la visite de la ferme de spiruline et l'enlèvement de Joachime, Maria et Erwan.

– Une puce électronique de positionnement satellitaire, implantée dans l'oreille de Joachime, nous permet de localiser le lieu actuel de détention de nos amis. C'est dans un trou totalement désert, près de la frontière algérienne, le village minier de Taoudeni.

Le front d'Agag se plisse de ses rides d'inquiétude.

– Argogott, les salines de Taoudeni, l'un des endroits des plus tristes de la Terre ! Une zone de non-droit à la solde des mercenaires de l'AQMI. Cette dernière est maintenant bien implantée au sein-même de ces populations pauvres du Nord. Ses cadres se sont immiscés au sein des familles par des jeux d'alliance et des liens de sang par mariages d'intérêt. Ils ont su, depuis vingt ans, gagner la confiance des chefs de tribus. C'est là leur principale force et protection. Les autorités de notre pays n'ont aucune prise sur cette forme de banditisme. Nul doute que vos ravisseurs font partie de cette mouvance ! Vous ont-ils demandé une rançon ?

– À notre connaissance, non ! répond Sérapion. Nous sommes très sceptiques sur les capacités de la police à libérer nos otages et nous cherchons des intermédiaires influents qui peuvent nous mettre en contact avec ces factions de l'AQMI. Agag, ta sagesse et ton autorité morale sont reconnues de tous. Nous voyons en toi un médiateur.

– Ce n'est pas si simple, Sérapion. Si j'accepte de jouer ce rôle, la première difficulté est le périple difficile entre Tombouctou et Taoudeni, neuf cents kilomètres sur la route de l'azalaï. Il faut au moins deux jours pour y arriver.

– Nous avons deux jeeps à notre disposition, celle d'Amina et un véhicule que notre organisation, GEHC Mali, a mis à notre disposition, répond Maximien.

– La deuxième difficulté sera de prendre contact avec la sphère sociale qui les protège, pour atteindre les ravisseurs eux-

mêmes.

– Tu es pour cela notre meilleur ambassadeur, Agag !

– La guerre sainte contre les régimes impies n'est pas la seule motivation des agissements de ces phalanges armées *katibas*. Ces groupuscules cherchent à s'enrichir par divers trafics d'armes, de drogues, de cigarettes. La prise d'otages est aussi pour eux une source de financement. La vie d'une femme ou d'un homme se marchande. Avez-vous prévu une somme d'argent pour la rançon ?

– Notre organisation nous a fait parvenir une mise de fonds en dollars pour faire face à cette éventualité, précise Maximien.

– Supposons que j'arrive à joindre les ravisseurs ou leurs intermédiaires. Il me faudra avoir l'assurance que les otages sont encore en vie et des moyens pour leur faire parvenir discrètement des messages de réconfort de votre part.

– Voici ce qui nous relie à Joachime, rétorque Sérapion en sortant de sa poche un Coran. Il suffira de recommander à notre amie la lecture de la Sourate XVIII. Elle reconnaîtra la symbolique de ce code comme un signal et un encouragement de notre groupe.

– Le texte de la grotte est en effet bien choisi, Sérapion. Verset 54 : « Et Nous n'envoyons des messagers que pour annoncer la bonne nouvelle et avertir. Et ceux qui ont mécru disputent avec de faux arguments, afin d'infirmer la vérité et prennent en raillerie Mes versets ainsi que ce châtiment dont on les a avertis. »[8]

– Ainsi tu acceptes d'être notre intercesseur ? Nous avons confiance en toi Agad et nous te remercions : « شكرا »[9]

– Ne me remerciez pas trop vite, mes amis ! J'avais en moi ce vieux rêve de refaire un jour l'azalaï, le chemin qu'a suivi mon père avant de s'établir ici. Nous partirons demain pour une première étape jusqu'à Teghazza. Là, nous essaierons de rentrer en contact avec les autorités religieuses de Taoudeni. Avez-vous prévu un lieu pour vous restaurer et dormir cette nuit ?

8 Le Coran, XVIII, 54
9 *Choukrane* : merci

– Notre intention était de bivouaquer auprès de nos véhicules, répond Amina.

– Je vous invite à me suivre jusque chez moi. Vos véhicules y seront en sécurité et vous aussi. Ce soir c'est *iftar*, le repas de fin de ramadan et vous serez mes hôtes. J'habite tout près de cet édifice.

Le crépuscule laisse flotter son pinceau et teinte de zébrures bleues et violettes le fond du ciel et les parois vitrées de la grande bibliothèque. Les six marcheurs progressent à travers les ruelles étroites de cette architecture vernaculaire. Dans ce silence ouaté le temps semble être suspendu.

– الله أكبر ! الله أكبر ! [10]

La voix fluide d'un muezzin s'élève comme un voile de douceur sur la ville en attente. Le *maghrib*, l'appel à la quatrième prière, est repris comme un écho de tous les minarets de l'antique cité. Les voix des appelants s'entrelacent et exaucent à l'horizon les attentes des abstinents.

Agag a invité ses compagnons à entrer dans le vestibule de sa grande maison traditionnelle. Un grand pilier central empêche les passants trop curieux de voir ce qui se passe à l'intérieur, mais une atmosphère fébrile règne dans le grand salon qui accueille les arrivants. Plusieurs femmes s'activent autour de la préparation de l'*iftar*, dans un métissage de flaveurs sucrées, mielleuses et d'aromates. Sur une vaste table s'exhibent généreusement, dans une mosaïque colorée et savoureuse, les bols de *harira*, la soupe à base de viande et d'oignons, les *briouates* triangulaires fourrés de fromage et de poulet, les *msemmes*, les *chebbakiyas*.

De la cour intérieure de l'habitation retentit le rythme lourd à deux temps d'un grand tambour circulaire accompagné de tambourins et de battements de mains.

– Mes amis sont des Ag Welène, des descendants de cultivateurs du quartier de Sareïkeïna, précise Agag. Ils nous invitent à participer à leur *hâla*, leur danse traditionnelle et sacrée.

10 *Allâhou akbar ! Allâhou akbar !* : Dieu est grand ! Dieu est grand !

Une voix mélodieuse de femme arbore sa mélopée au-dessus des battements, comme une exaltation aux hommes de la terre, à leur labeur. Les danseurs esquissent une marche chaloupée, les hommes armés de bâtons, les femmes tenant leur voile à deux mains. Un groupe d'hommes, à l'écart jusque là, houes en main, se mêle à la danse, mimant le travail du sol, soulevant un nuage de poussière. Leur chant dissonant et tintamarresque casse l'harmonie du rythme et oblige à leur céder la place au centre de la cour. Le meneur de ce groupe, levant au ciel son hoyau, ténorise un chant vibrant qui emporte l'assistance dans une communion frénétique.

Chapitre 27

Palabres entre mollah et imam
Février 2028

Pour le vieux dos fatigué d'Agag, les neuf cents kilomètres de pistes chaotiques plus ou moins balisées et les trois jours de course dans le désert du Tanezrouft ont été éprouvants.

Malgré l'aspect lugubre de ces chaos de pierrailles, il a éprouvé un réel soulagement à la vue de la bourgade fortifiée de Taoudeni, avec ses murailles et ses tours d'angles ruinées.

Il a demandé aux autres membres de l'expédition de se tenir à l'écart, à une journée de marche, près du puits d'eau potable de Libhaïre, sur l'oued Teli. Il a tenu à faire lui-même les premiers pas vers cette population réputée rebelle. Les sentinelles des lieux l'ont vu venir. Il lui a fallu beaucoup de patience et de diplomatie pour qu'ils acceptent les palabres, sous l'égide de l'autorité religieuse locale, un mollah jaloux de ses prérogatives.

Agag est conscient que son courant religieux n'a guère de prise ici et qu'il ne peut compter sur son autorité d'imam de la confrérie soufie de la Tidjaniyya de Tombouctou. Depuis les années 2010, le site de Taoudeni a attiré les convoitises de Téhéran dans sa course folle vers l'armement nucléaire. Le président iranien de l'époque, avait conclu avec les autorités maliennes des accords d'exclusivité d'exploitation du sous-sol de cette immense cuvette lacustre, avec l'espoir d'y découvrir des gisements d'uranium. Pendant deux décennies, une société iranienne y a mené avec succès et dans le plus grand secret des programmes de recherche

et d'extraction du dangereux minerai. Elle a commencé par tracer une piste d'atterrissage et par raccorder le site à la voie ferrée de Zouerate, pour le transport de la pechblende vers le port minéralier mauritanien de Nouadhibou. Au début, les équipes de prospection et d'extraction étaient spécifiquement iraniennes, encadrées par les *pasdarans* ou gardiens de la révolution. Ces derniers ont très vite fraternisé avec les factions salafistes de l'AQMI, instaurant dans cette zone de non-droit les principes de la révolution islamique. Quelques jeunes Arabes les ont rejoints pour y travailler durant des périodes limitées, afin de gagner un peu d'argent pour l'achat de dromadaires ou la constitution d'une dote de mariage. Les gisements d'uranium épuisés, la société d'extraction s'est retirée, laissant un paysage dévasté, miné de puits et de profondes galeries, et quelques êtres fanatisés, armés et déterminés à préserver dans ces lieux l'esprit insufflé par le guide suprême.

Le vieil homme suit les deux gardes jusqu'à l'une des tours d'angles de la vieille forteresse, aménagée en salle de prière. Une assemblée uniquement masculine y est déjà prosternée pour la troisième prière d'*Al Asr*. Sur le mur, une *qibla* oriente les corps vers la Kaaba. Agag s'agenouille et accompagne les orants dans l'accomplissement du second pilier de l'islam.

Après avoir proclamé la dernière unité de la prière, l'officiant s'assoit sur la cuisse gauche en faisant passer le pied gauche sous le mollet droit tenu verticalement. Tournant successivement la tête à droite puis à gauche, il salue son auditoire. Agag peut alors dévisager le profil de son futur intercesseur au teint clair, avec son front haut, sa tête longue et son long nez anguleux, signes d'une origine iranienne.

Le devoir de prière accompli, les hommes se relèvent et sortent de la salle en silence. Seuls restent l'officiant, Agag et ses deux gardes. Le mollah se montre de face et interpelle le nouvel arrivant.

– Sois le bienvenu dans notre communauté mon frère ! Je

me présente, mollah Djamshid Farjad. Même ici dans ce coin retiré nous connaissons ta sagesse. Nous la jugeons toutefois trop laxiste par rapport à nos préceptes et notre façon de vivre l'islam. Nous sommes curieux de connaître les motifs qui vous ont attirés ici tes amis et toi.

– J'ai toujours pensé que mon existence ne serait pas pleinement achevée si je ne refaisais pas à rebours la route de l'azalaï, un peu comme un pèlerinage aux confins de mes racines. J'ai aussi entrepris ce voyage pour respecter mon concept de *zakât* qui demande à tout musulman de faire preuve de compassion envers ceux qui souffrent, les pauvres et les captifs.

– Selon notre façon de voir, le *zakât* a une origine plus civile que spirituelle. Cette obligation n'est pas divine mais sociopolitique. Vois-tu ici des êtres en souffrance ?

– J'ai de fortes raisons de penser que trois otages, deux femmes et un homme, sont retenus dans ce secteur. J'ai accepté de jouer le rôle d'intercesseur pour prendre contact avec leurs ravisseurs et transmettre leurs exigences pour la libération de ces trois personnes. Je m'adresse à toi qui connais le mieux les hommes de cette région, leur organisation sociale et les factions de résistance aux autorités gouvernementales. Tu es le seul maillon qui puisse nous relier. Mes amis sont prêts à négocier.

– Je ne suis ici que représentant d'une autorité religieuse, mon ami. L'exercice de mon sacerdoce peut sans doute me donner l'occasion de rencontrer des groupes de résistants. Qu'apportes-tu en gage de ta bonne foi ? Ton expédition est peut-être la couverture d'une manœuvre du gouvernement malien pour reprendre le contrôle de cette région ?

– Tu sais comme moi que les autorités maliennes préféreraient s'amputer d'une jambe plutôt que de combattre l'AQMI sur ce territoire. Une intervention armée serait le meilleur moyen de courroucer les pays voisins et de déclencher un conflit sur une poudrière. Voici mes gages de confiance.

Ce disant, le vieil homme sort de sa besace le Coran que lui a confié Sérapion et une enveloppe de papier kraft bien remplie.

– Le Coran est pour les trois otages. La lecture de la Sourate XVIII leur donnera une raison d'espérer. L'argent de cette enveloppe n'est qu'une avance et une indemnité pour toutes tes intercessions avec ceux qui détiennent nos trois amis. Nous bivouaquerons dans notre camp de l'oued Teli en attendant tes nouvelles.

Le mollah saisit les deux gages, ouvre l'enveloppe et d'un coup d'œil rapide estime la valeur de son contenu, dévoilant par là une facette plus vénale de son caractère.

– Je vais voir ce que je peux faire, sans te garantir le succès de mes démarches auprès des groupes de résistance susceptibles de retenir tes trois amis. Que comptes-tu faire maintenant ?

Agag s'est levé, s'apprêtant à prendre le chemin du retour vers l'oued, où l'attendent ses compagnons.

– La route est longue avant le puits. Je vais profiter de la clémence de cette soirée pour entamer le chemin du retour.

– Nous t'invitons à notre modeste repas. Ensuite deux gardes te véhiculeront avec leur jeep jusqu'à ton bivouac. Tu as passé l'âge des longues marches forcées dans ce désert ! Chez nous l'hospitalité n'est pas un vain mot et refuser peut paraître offensant.

– J'accepte volontiers ton aimable invitation, Djamshid.

Sortant de la salle de prière, le mollah convie le vieil homme à le suivre vers une habitation promontoire, construite de blocs de sel séchés. Sous un auvent de peaux de dromadaire, une table basse est déjà servie pour la cérémonie des trois thés. Agag s'assoit en face de son hôte sur des tapis aux tonalités chatoyantes. Un de ses guides lui sert un premier thé vert amer.

– Son amertume est comme la vie, dit le mollah.

– Mais le deuxième aura la force de l'amour et le dernier la douceur de la mort, répond Agag.

Le dialogue des deux hommes semble être à l'épicentre d'un vaste lac circulaire, sur un plateau de sable au relief faiblement gondolé où le regard perd tout repère végétal. Le soleil déclinant et rasant fait éclater le rouge orangé des ondulations de cette houle aréneuse.

Chapitre 28

Geôle de sel et caveau de pechblende
Mars 2028

Dix jours et dix nuits ont déjà déroulé leur lancinant sablier d'attente mêlée de phases de découragement et de maigres espérances. Ce croupissement du temps, dans cette geôle de gypse, constitue pour Joachime et Maria une épreuve, un supplice que les geôliers suspendent par une courte sortie quotidienne à la fraîcheur relative du petit matin, dans cette arène constituée par le cratère à ciel ouvert de la mine. Des sentinelles armées, postées sur les hauteurs du cratère, rendent vaine toute tentative d'évasion. Un seul repas frugal leur est distribué à la tombée de la nuit. Elles ont dû apprendre à gérer la consommation journalière des quatre litres d'eau qui sont mis à leur disposition comme une précieuse denrée. Leurs garde-chiourmes, toujours les mêmes et uniquement des hommes, alternent quotidiennement leur tour de garde. Leurs relations avec les deux captives se résument à quelques ordres brefs et distants, comme si la présence de Joachime et Maria semblait taboue dans ce pays sans femmes.

Ce matin, au cours de leur promenade, la venue du chef du commando, sans doute un combattant de l'AQMI vêtu d'un treillis couleur de sable et coiffé à l'afghane, et d'un homme au teint clair et au long nez saillant, se faisant passer pour le mollah Djamshid Farjad, a aiguisé leur inquiétude, puis leur a donné des raisons d'espérer. Seul le religieux, après avoir consulté à

voix basse celui qui semblait représenter l'autorité locale, s'est adressé aux deux prisonnières :

– Votre détention peut prendre fin assez rapidement. Recevez ce Coran en gage de la confiance de vos amis. Vous dépendez maintenant de tractations sur les modalités financières du versement de votre rançon. Apprêtez-vous à une libération rapide et surtout n'entreprenez aucune tentative qui puisse nuire aux manœuvres en cours.

Joachime a saisi le Coran que lui offrait le mollah. Elle a tout de suite reconnu le livre de Sérapion. Le marque-page indiquant la Sourate XVIII, elle y a perçu le message de ses compagnons.

– Qu'en est-il de notre ami Erwan dont nous n'avons aucune nouvelle ? s'est risquée à demander Maria.

– L'organisation de ces factions est très atomisée et je ne peux vous en dire plus, ironisa le mollah. Il est retenu par un autre groupe dans un autre lieu. Il doit faire l'objet d'autres négociations avec d'autres intermédiaires.

Toute la journée, les deux femmes ont retrouvé leurs murailles de sel. Joachime a relaté à Maria l'histoire des sept saints emmurés d'Éphèse et cette symbolique de la caverne a conforté chez les deux captives la perspective d'une libération proche.

La nuit est maintenant tombée sur la mine. Du fond des galeries, un bruit de pas lourds s'amplifie. Aveuglées par les lampes torches braquées sur elles, Maria et Joachime reçoivent l'ordre de se lever. Les geôliers leur menottent les poignets et masquent leur vue sous une cagoule. Elles suivent à tâtons le cortège du commando, ressentant successivement la sortie à l'air libre du cratère et la remontée difficile le long d'un chemin muletier aux aspérités rocailleuses et instables, sur lesquelles se heurtent leurs pas hésitants.

Elles sont poussées sur le plancher arrière d'un véhicule qu'elles identifient comme une jeep. Elles imaginent le long et indécis ruban de la piste et d'une façon de plus en plus entêtante s'imposent à elles les odeurs du désert, dans une tonalité de

mélange de gasoil frelaté et de gommes surchauffées. Le vent chaud draine parfois la fétidité acrimonieuse de la mort, exhalant de la carcasse d'un dromadaire en putréfaction.

La notion du temps et de l'espace traversé se dilue dans les chaos du voyage. Les gardes ont maintenant retiré les cagoules de leurs otages. Le désert leur offre les lueurs de sa nuit. Les rocailles se sont métamorphosées en dunes de sable aux flancs mordorés sous les rayons de la lune. Ce paysage caméléon qui était ressenti comme abject lorsqu'elles avaient les yeux bandés, dévoile sa superbe. Le convoi s'arrête au milieu de nulle part. Les moudjahidines font descendre leurs prisonnières à l'aplomb concave d'une dune *barkhane* et les libèrent de leurs entraves. Le chef du commando passe alors un message à partir de son téléphone portable. Joachime relève une série de chiffres qui peut correspondre à une situation satellitaire.

– 22°42'12 50 N, 3° 59'57 00 W.

Puis s'adressant aux deux captives :

– Vos amis ont versé leur contribution à notre cause. Vous êtes maintenant libres. Nous leur avons communiqué votre position. Si vous attendez sagement ici, ils viendront vous chercher avant la fin de la nuit. Nous vous laissons cette balise de détresse qui devrait les aider à mieux vous situer. « حيك الله »[11] Voici la position qui vous permettra de retrouver votre compagnon.

Après avoir tendu à Maria une feuille de papier froissé où est inscrite une série de chiffres, il saute au volant de son véhicule. La jeep redémarre dans un nuage de sable, laissant Joachime et Maria comme deux points minuscules ponctuant l'adret concave de cet immense croissant de dune qui les surplombe comme une vague sablonneuse prête à déferler. Le vrombissement du véhicule se dilue très vite dans le silence froid du désert.

– Espérons que les données de notre position étaient les bonnes, soupire Joachime en invitant Maria à se blottir contre elle. En attendant nos sauveurs, il faudra lutter contre le froid des fins de nuits.

11 *Hayaka Allah !* : Que Dieu te maintienne en vie

Après deux heures d'attente, bercées par le chant des dunes mugissantes de la résonance des grains de sable, l'esprit engourdi de Maria est soudain réveillé par un bourdonnement croissant. Au loin, quatre lucioles semblent danser sur le relief des ergs.

– Les voilà ! s'écrie-t-elle en tirant son amie du sommeil.

Elle amorce la balise de détresse qui irradie le ciel étoilé de la nuit finissante comme la chevelure fluorescente d'une comète. Le grossissement des quatre lueurs indique alors que la position des deux femmes est repérée. Joachime et Maria dansent de joie dans le halo des phares des deux véhicules et tombent dans les bras de leurs sauveurs. Après l'effusion de joie des retrouvailles, Maria s'inquiète :

– Avez-vous des nouvelles d'Erwan ? Voici les coordonnées d'une position où il peut être retenu, dit-elle en remettant à Tugdual le bout de papier froissé.

Ce dernier initie rapidement le programme de géolocalisation sur son ordinateur portable et tape les chiffres de longitude et latitude. Une vue satellitaire s'affiche sur l'écran.

– La position semble être l'endroit d'une mine d'extraction d'uranium maintenant désaffectée à une dizaine de kilomètres d'ici, déduit-il. Ce qui m'inquiète c'est qu'il n'y a aucune revendication de rançon ni aucune authentification des ravisseurs. Il nous faut agir vite et avec beaucoup de prudence. Avec Joachime, tu monteras dans la jeep d'Amina. Nous avons encore une heure de trajet avant d'atteindre le lieu fixé. Je programme l'itinéraire sur notre GPS.

Les premières lueurs du petit matin teintent d'ocre les sinuosités de la piste goudronnée, incertaine, prise d'assaut par les congères de sable. Au bout de ce chemin délaissé depuis plusieurs années, un paysage de terrils, hérissé des squelettes rouillés d'engins d'extraction et de puits de forage. Un vieux panneau indique le site minier exploité par une société iranienne. Marcien apprécie rapidement la configuration des lieux.

– C'est une mine souterraine d'extraction. Les filons de

minerai étaient trop profonds pour être exploités en surface, sans doute à plus de cent mètres de profondeur. Ces trois pylônes de chevalement correspondent aux descenderies verticales qui permettent d'accéder à un réseau de tunnels d'accès horizontaux creusés autour des gisements. Le minerai était sans doute dynamité, concassé, broyé sous terre et remonté sous forme de pechblende en poudre. Il me semble que le bâtiment attenant au troisième pylône est éclairé. Il faut voir cela de plus près.

Prudemment, Tugdual et Amina garent les véhicules le long du hangar éclairé. Avant même que les occupants aient mis pied à terre, le convoi se trouve encerclé par une dizaine d'hommes armés de Kalachnikov. Le chèche indigo masquant leur visage indique leur appartenance Touareg. Agag traduit au groupe leur brève injonction de descendre et de se diriger vers le vaste hall au portail béant d'un grand hangar adjacent à l'un des pylônes de chevalement. Au centre de ce hall, une cage d'ascenseur ouverte semble attendre son équipe de mineurs.

– Votre ami vous attend au fond de cette mine. Pour le rejoindre il vous faudra prendre cette cage ! ordonne l'un des hommes en bleu.

Puis s'adressant à Agag et le mettant à l'écart du groupe :

– Toi l'ancêtre tu es des nôtres. Tu n'as pas à te mêler de ces histoires de roumis. Tu resteras ici !

Les trois femmes et les trois hommes, après une fouille rapide pour détecter une arme éventuelle, se trouvent poussés par leurs assiégeants vers la cage d'ascenseur qui se referme sur eux comme les grilles d'un piège. Le meneur Touareg actionne alors une commande qui déclenche la descente rapide de la cage dans les entrailles de la mine. Après trois minutes de plongée et quelques soubresauts d'amortissement, l'ascenseur se stabilise et ouvre sa porte grillagée sur une haute galerie éclairée. Les voûtes arrondies font alors rebondir l'écho amplifié d'une voix à fort accent slave.

– Bienvenue à vous, membres du groupe d'action de la

Sourate 18. Je me présente : Vadim. Quel endroit paradoxal, dans les tréfonds de cette mine, pour nous rencontrer ! À plusieurs reprises nos destins se sont croisés. Vous avez fortement entravé les desseins de mes commanditaires. Je vous invite tous à sortir de votre cage et à suivre à la lettre mes instructions. Il y va de la vie de votre ami ici retenu.

Au fond de la galerie, sur le fond aveuglant d'une lumière blanche se détachent deux ombres. La première silhouette a une démarche entravée et semble caparaçonnée d'une sangle ventrale aux ourlets garnis d'inquiétants tubes noirs, reliés par des fils. La voix forte émane de la deuxième ombre qui menace son auditoire d'un pistolet mitrailleur.

– Erwan !

Maria se précipite vers l'ombre de son compagnon. Son élan est brisé avec grand fracas par une rafale de mitraillette qui déflagre à trois mètres devant ses pieds.

– Ne faites pas un geste de plus, jeune femme ! J'ai en main une télécommande qui peut déclencher sur votre ami une terrible explosion.

Puis s'adressant aux autres :

– Vous autres ne restez pas derrière cette nacelle ! Avancez et mettez-vous à droite de la jeune femme.

Il pousse Erwan vers le groupe. Sérapion juge rapidement la situation. Il jette un regard à Tugdual et, sans se parler, ils décident conjointement du passage à l'action, au moment où Vadim qui marche maintenant à reculons vers l'ascenseur tout en les maintenant à la merci de son arme, sera contraint de se retourner pour actionner la grille d'entrée dans la nacelle. Le slave ironise tout en prenant du recul par rapport à ses otages qui se sont regroupés autour d'Erwan.

– Cette mine sera votre caverne. Mais à la différence des Sept Dormants d'Éphèse, cela m'étonnerait que, dans quatre siècles, une équipe d'archéologues vous y retrouve endormis.

À l'instant-même où il se retourne pour ouvrir la grille de

l'ascenseur, un lancer de projectile jaillit du groupe et brise dans un éclat le spot qui éclaire la galerie. Dans l'éclair de l'explosion du néon, Sérapion bondit en direction de l'homme armé qu'il plaque au sol dans une triple détonation. Soudain, la galerie plonge dans l'obscurité et dans un silence angoissant. Un gémissement se fait alors entendre. Un filet de lumière émanant de la lampe-stylo-led de Marcien balaie les contours de deux corps gisants dans la poussière de la galerie. Il relève d'abord celui de Sérapion, criblé de deux impacts de balles et le confie aux bras de Joachime. Sérapion agonise. Sa forte corpulence recouvrait le cadavre de Vadim. Il a réussi, dans son élan fatal, à retourner l'arme vers le slave et à déclencher un troisième tir qui lui a fait exploser le crâne.

Tugdual arrive à décrisper la main du mort, recroquevillée sur la dangereuse télécommande, en prenant une précaution infinie pour ne pas effleurer les touches du clavier. Il se dirige ensuite vers son frère pour l'aider à se défaire de la combinaison suicide.

– Il faut vite se dégager d'ici, ordonne t-il. Aidez-moi à transporter Sérapion dans la cage de l'ascenseur.

Les trois hommes soulèvent leur ami blessé en évitant d'aggraver l'hémorragie grandissante qui rougit déjà la totalité de sa chemise. Dans la cage, Maria tente de limiter la perte de sang en comprimant la plaie béante. L'ascenseur répond à l'ordre de remontée et les rescapés se retrouvent dans le hall de surface. Ils y retrouvent Agag soulagé de les revoir et immédiatement très inquiet de l'état de Sérapion.

Maintenant allongé sur une couverture de survie, ce dernier semble sortir un moment de son coma. Il essaie de rassurer ses amis mais son sourire est une grimace de douleur. Sa dernière volonté, à peine perceptible, est pour Agag penché sur lui.

– Mon vieux maître, je vais mourir sur cette terre d'Afrique qui m'a vu naître. Merci pour la sagesse que tu m'as transmise. Tu feras au mieux pour mes obsèques selon les rites de l'islam.

À bientôt mes amis, je vous réserve une place dans la caverne éternelle.

Sur ces derniers mots s'éteint l'un des sept frères. Agag ferme son dernier regard, maintenant replié sur un autre monde. Sous le soleil à son zénith, un vent de sable orchestre la saltation de nouvelles dunes, qui couvrent dans l'oubli les derniers vestiges de cet endroit maudit. Un chant s'élève alors de la vieille gorge du sage Agag.

– Allah, pardonne à notre frère et place-le à un rang élevé, parmi ceux qui ont été guidés. Sois son remplaçant auprès des membres de sa famille qui sont demeurés en vie, pardonne-nous ainsi qu'à lui, ô Maître des mondes, et fais de sa tombe un endroit spacieux et lumineux.

À la fin de la prière, Tugdual actionne la télécommande de Vadim. Le bruit sourd d'une terrible explosion émane du puits de la mine. Des secousses sismiques font trembler les structures rouillées des pylônes et vaciller les trois femmes et les quatre hommes, unis autour de la dépouille de leur ami. Sérapion leur a donné ce qu'il avait de plus précieux, sa vie, pour qu'ils continuent à mener leur dessein commun.

Chapitre 29

La prophétie du *kuten*
Juillet 2029

Yisheng

La salle aux trois étages de ce pavillon des pluies pourpres couronne à plus de deux cents mètres le sommet du rocher escarpé de Shibaozhai (forteresse du Trésor). Yisheng, le vieux savant, y vit retiré depuis plusieurs années. Dans l'esprit de l'architecture de la pagode qui érige à l'aplomb de la falaise ses douze degrés de tuiles rouges, il mène un pèlerinage solitaire et intérieur vers les cinquante-deux niveaux des bodhisattvas : il a ainsi gravi les dix degrés de la foi, les dix degrés de la demeure, les dix degrés de la pratique, les dix degrés du transfert de mérite. Les dix Terres s'offrent maintenant à lui à l'aube de la découverte des deux Éveils : le Correct et le Merveilleux.

Ce matin, il ne peut se concentrer sur la méditation des préceptes de son maître Confucius. Pourquoi prôner l'exigence de tolérance et d'humanisme alors que le système politique qui mène son immense pays ne peut plus contrôler les engrenages de sa folie ?

Hier, lors de sa longue promenade sur la rive du Yang Tsé Kiang, il a perçu sous ses sandales des soubresauts du sol. Sous lui, les deux failles sismiques de Jiuwanxi et Zigui-Badong entamaient leurs lancinantes frictions. Le long de la berge, des myriades de crapauds s'agglutinaient, désorientés par le pressentiment

d'une catastrophe imminente.

Cette nuit, une grande secousse, puis venant de l'amont de la vallée, un long grondement croissant l'ont brusquement tiré de son sommeil. De son poste d'observatoire qui domine le Yang Tsé Kiang, il a vu le fleuve grossir et un mascaret engloutir les rives basses de la vallée. En peu de temps, le mur de protection du temple de Lanruodian, la forteresse rouge des pierres précieuses adossée au rocher, a été submergé. Les trois premiers étages de l'édifice baignent maintenant dans des tourbillons d'eau boueuse, les cercles d'or de leurs fenêtres rondes comme les yeux béants d'une divinité qui se noie.

Au-dessus du grand porche jaune de la pagode, le tumulte des flots a déposé un objet insolite, comme un radeau surmonté d'un pavillon de jardin en équilibre instable, prêt à tout moment à reprendre sa course folle dans les remous du fleuve. Une présence humaine se manifeste derrière une fenêtre grillagée de l'abri. Yisheng entend un cri de femme, un appel à l'aide à peine perceptible dans le mugissement des torrents.

Chang Juan

La jeune dissidente n'a pas encore réalisé la tournure de son destin. Prise dans une rafle policière suite à la manifestation pacifique d'un groupe d'étudiants, pendant plusieurs mois, elle a été séquestrée d'une façon arbitraire, sans le moindre procès, dans le centre pénitentiaire de la ville de Jinzhou. Elle y a subi les interrogatoires brutaux de ses geôliers ainsi que toute une série de tests et d'examens médicaux. Puis, du jour au lendemain, après un déplacement en fourgon pénitentiaire, elle s'est retrouvée isolée dans une sorte de quartier de haute sécurité qui pouvait correspondre à un centre secret de recherche. Elle en a tout de suite déduit qu'elle était retenue comme cobaye humain dans un programme d'expérimentation. Après une opération sous anesthésie générale, elle a réalisé qu'elle avait

subi une transplantation embryonnaire. Elle portait un enfant qui ne venait pas d'elle. Les gardes chiourmes scientifiques qui la suivaient avec un protocole extrêmement précautionneux lui avaient laissé espérer que son avenir était lié à la réussite de l'opération et à sa capacité à porter jusqu'à terme le fœtus qu'on lui avait implanté. Dans les premiers temps, elle s'était sentie indifférente à ce tas de cellules qui se multipliait en elle. Le suivi minutieux de sa grossesse par l'équipe scientifique qui l'avait soustraite au système carcéral lui indiquait que l'expérience revêtait une extrême importance. Progressivement, dans son subconscient, elle a développé une sorte d'empathie pour ses geôliers en blouse blanche. Au fond d'elle-même, une contagion émotionnelle s'est propagée vers cet embryon exogène dont elle était l'otage.

Elle situait son lieu de détention quelque part en amont du grand fleuve Yang Tsé Kiang, dans une vallée verdoyante et encaissée. Chaque soir, elle pouvait bénéficier d'une sortie-promenade dans un minuscule jardin étriqué, entre des falaises aux à-pics vertigineux et la rive. Le soleil couchant dans ce canyon étroit teintait de rouge le bleu des eaux et enflammait la cime des cèdres déodar. Hier soir, les secousses du sol ont perturbé ce moment de quiétude. Elle a pressenti un danger latent au moment où ses gardiens ont refermé la porte de son pavillon-prison. Soudain, au cœur de la nuit, elle a été réveillée par un bruit assourdissant et une violente crue du fleuve qui a déraciné les pilotis de son bungalow. Comme un radeau, le frêle édifice a été projeté au-delà des clôtures de protection de ce site secret. Il a dérivé dans les courants vertigineux, soulevé comme un fétu de paille, menaçant de se disloquer dans les chocs frontaux avec les autres épaves flottantes. Il s'est posé sur le porche jaune d'entrée de la pagode. Chang Juan a ressenti alors les premières contractions, prémices du terme de sa grossesse.

Yisheng

Il faut agir vite avant que le courant ne reprenne ce radeau-récif. Le moine savant dévale les marches des neuf étages qui relient son promontoire au palier donnant accès à la balustrade du porche. Il saisit dans une armoire une hache et franchit une des fenêtres rondes cerclées d'or. Au risque de glisser et d'être emporté par les tourbillons de la crue, il se hisse sur la plate-forme instable. Le pavillon est cadenassé et les fenêtres grillagées n'offrent aucune possibilité de sortie à la présence humaine emprisonnée. À grand coups de hache, Yisheng parvient à faire éclater les gonds de la porte. La femme est prostrée à même le plancher et n'a pas la force de s'extraire de sa prison. L'uniforme gris qu'elle porte affirme son statut pénitentiaire politique. En l'aidant à se relever, le moine constate aussi que la prisonnière a commencé un processus d'accouchement. Portant dans ses bras ce corps recroquevillé, il réussit à le hisser à hauteur des fenêtres de la pagode et à le déposer hors de danger. Un sinistre craquement accompagne l'éclatement et l'effondrement du radeau dans les remous du fleuve. Redoutant une autre montée des eaux, Yisheng porte la femme parturiente vers son ermitage de la salle aux trois étages. Après l'avoir couchée sur la natte qui lui sert de lit, il s'est remémoré le traité d'obstétrique traditionnelle et les points d'acupuncture qui soulagent les contractions, les régulent et accélèrent la dilatation du col. L'enfant que portait Chang Juan est né dans cette salle suspendue entre le ciel et le grand fleuve devenu fou. Au grand étonnement d'Yisheng, ce garçon est particulier, avec sa peau blanche et ses grands yeux bleus. Après avoir ligaturé et coupé le cordon ombilical, le moine le repose sur le ventre de sa mère porteuse. Chang Juan se laisse envahir par un instinct de maternité qui s'incruste en elle d'une façon puissante et indélébile, au-delà même des doutes et du traumatisme causé par cette naissance.

Au dehors, le bruit des rotors d'un hélicoptère couvre les

fracas du fleuve. Un haut-parleur lance à la population qui peut encore l'entendre l'ordre de quitter immédiatement la vallée et de s'enfuir vers les hauteurs des monts Wudang.

Chapitre 30

Rupture du barrage des Trois-Gorges Juillet 2029

Extrait de presse de la revue en ligne d'opposition chinoise *Charte 77*.

> *Dimanche 23 juillet, une secousse tellurique de force 7, provoquée par le glissement des deux plaques sismiques de Jiuwanxi et Zigui-Badong a déclenché la rupture d'une retenue d'eau située plus en amont du plus grand barrage hydroélectrique des Trois-Gorges, sur le cours moyen du Yang Tsé Kiang près de la ville de Zihui, dans la province d'Hubei. Sous l'effet de cette crue impromptue qui ne pouvait pas être résorbée par les canaux de déversement, une première brèche dans l'édifice a libéré une énorme vague qui a submergé les rives basses des vallées profondes situées en aval. La réplique de la première secousse sismique a sans doute occasionné, dans les parois fragilisées du grand barrage, des failles provoquant son effondrement et le déversement d'un effrayant mur d'eau, qui est devenu un immense torrent de boue mêlée d'arbres, de racines, de maisons, détruisant tout sur son passage et inondant les campagnes, les villes. Des millions d'êtres humains et d'animaux ont été surpris par la violence et la vitesse de propagation de ce qui peut être qualifié*

comme la plus grande catastrophe naturelle que la Chine a connue. Le long du cours du troisième plus grand fleuve du monde, l'onde mortelle s'est propagée sur plus d'un millier de kilomètres, anéantissant les riches plaines agricoles, les villes industrielles comme Jinzhou, connue pour son centre de recherche et d'expérimentation en génétique.

Dans cette situation critique menaçant la vie de plus de deux cents millions de personnes, les autorités locales, rongées par leur incompétence et la corruption, ont failli à leurs responsabilités. Elles se sont contentées de proclamer, à partir de quelques hélicoptères qui ont eu le temps de décoller, des ordres vagues d'évacuation à la population, et surtout de bloquer les flux humains qui fuyaient la montée des eaux pour faciliter leur propre évacuation, n'hésitant pas à donner l'ordre aux quelques forces de police restées encore fidèles, de tirer sur les sinistrés qui osaient montrer des signes d'hostilité.

La catastrophe écologique a déclenché au sein-même du pouvoir central un vrai tsunami politique. Une grande faction de l'armée s'est mise en dissidence de la Commission Militaire Centrale (CMC), contestant la capacité des gérontocrates à faire face à cette situation de crise et le fossé grandissant entre ses dirigeants et les grandes préoccupations du peuple. Les membres du Comité central qui n'ont pas eu le temps de fuir l'insurrection militaire se retrouvent maintenant encerclés dans la cité-bunker de Zhongnanhai, à Pékin, où ils vivent reclus. Un nouvel ordre, se référant aux principes fondateurs de la République populaire, émerge du chaos. Dans toutes les provinces, des mouvements de dissidents politiques manifestent et font sauter la chape du totalitarisme qui les oppressait depuis

cinquante ans. Les nouvelles autorités ont accepté l'aide des pays signataires de la GEHC. Le drapeau aux lions des neiges flotte sur le palais du Potala à Lassha comme un symbole de ce renouveau…

Au sud de la ville de Shiyan, le pic Tianzhu règne comme un pilier du ciel, défiant ses frères de la chaîne des montagnes de Wudang, qui s'inclinent pour marquer leur fidélité au plus haut d'entre eux. Yisheng s'est retiré dans la grande salle dorée du monastère accroché entre ciel et terre au sommet du pic. Près d'une statue de Zhenwudadi, rescapée de la grande révolution culturelle, dans cette structure antique composée de pièces de bronze et couronnée des frises sculptées des êtres immortels dans un bestiaire d'animaux rares, le moine médite. Dehors, de jeunes adeptes s'adonnent au taiji quan, les principes des arts martiaux internes taoïstes dont ce lieu sacré est le berceau.

Il se remémore la fuite de son ermitage de Shibaozhai sur un *becak*, un vélo à trois roues, avec la femme et son enfant nouveau-né. Vêtus comme des paysans, ils se sont fondus dans la cohorte des rescapés qui tentaient de trouver leur salut sur les hauteurs préservées de la déflagration de l'énorme mur d'eau. Pendant trois jours, Yisheng a poussé son tricycle sur des routes sinueuses menant vers les monastères du Wudang, ne s'arrêtant que pour permettre à Chang Juan d'allaiter son petit. Ils ont atteint, épuisés, le sommet du pic Tianzhu. Le vieux sage connaissait de longue date plusieurs moines taoïstes avec qui il avait partagé des moments de méditation et d'apprentissage de la médecine traditionnelle. Il savait qu'il pouvait trouver auprès de ses frères un refuge de paix et de tranquillité pour Chang Juan et son bébé qui l'intrigue tant.

Cette fuite, vécue comme un pèlerinage forcé vers les montagnes sacrées, a progressivement fait basculer dans la conscience du vieux sage la pensée confucéenne basée sur l'éloge d'une société rationaliste, dans une évasion mystique à

la recherche des mystères de l'individu et de son immortalité. Inondé du soleil de midi, il ressent en lui les forces masculines et solaires du yang en équilibre avec l'autre force fondamentale, lunaire, qui émane de la présence sereine de cette femme allaitant son enfant à l'ombre du toit dentelé du temple taoïste.

Et l'enfant s'est endormi dans la douce oscillation d'une berceuse ancienne. Au cœur de chacun des noyaux de ses cellules, un chromosome nouveau, manipulé par des sorciers, attend son heure pour bousculer ce fragile équilibre cosmique en activant ses gènes antisens.

Épilogue

La Vallée des Saints - *Gouel an holl sant*
1er novembre 2032

Sur le lavis bleu dégradé du ciel, fusent les ondulations des monts de centre Bretagne. L'automne a exacerbé progressivement ses couleurs, jaunissant les landes sèches à bruyères cendrées et étalant son glacis de rouge et de roux sur les futaies bocagères. Les pâturages ainsi maillés ont viré au vert tendre. L'air vif s'est piqué des fumets suaves des labours, mêlés à l'odeur des fumées verticales, que libèrent les cheminées ancestrales des fermes. La vie s'incruste encore dans ces vallées que l'on disait perdues.

Nichée au fond de son vallon, la chapelle Saint-Gildas, comme une grosse poule au plumage ardoisier bleuâtre et à la crête altière de son clocher-mur, couve sous son chevet à noue multiple la nichée grotesque des sept péchés capitaux.

À l'aplomb de cette sculpture de femme à la mâchoire proéminente, allaitant un enfant malingre tout en retenant un chien par la queue, une procession a délié son alliage métissé vers la colline. Le spectacle qui s'offre aux yeux de ces pèlerins médusés est alors inouï.

Mille statues mégalithiques, hautes de trois à quatre mètres, descendent le monticule surmonté de sa butte féodale. La coulée figée des milles saints ancestraux de Bretagne donne maintenant raison à ce pari fou jeté par quelques hommes pour témoigner leur passion de ce qui fait l'identité profonde de leur pays.

Pendant plus de vingt ans, les sculpteurs ont sillonné la haute et basse Bretagne pour extirper des entrailles de cette vieille Terre la pierre d'éternité, qui peut traverser les siècles sans prendre une ride et, bien au contraire, se bonifier avec le temps. Ils ont choisi les textures dans la palette des couleurs, qui vont du bleu de Lanhélin ou de Plaintel au rose de La Clarté, du gris-bleu de Louvigné au jaune aurore de Bignan. Au fil de cette pierre rude, ils ont su faire saillir la finesse de visages extasiés par une merveilleuse osmose du sacré et du profane. Ils ont doté chaque personnage de ses attributs du passé, le loup à Saint-Hervé, les cornes de cerf à Saint-Mélar… Ils ont conjuré la lourdeur des masses de granit en burinant des postures alliant la sagesse et la légèreté qui perpétuent la prégnance des cultures primitives et révèlent leur formidable résonance, dans les échos des temps à venir.

Les sept membres du synode de la Sagesse s'éparpillent dans ces alignements. Venant des quatre continents, ils ressentent, émanant de cette forêt minérale, un fluide qui les relie et fusionne leurs croyances en une seule énergie cosmique. Mitshishu, le chef de la tribu des Montagnais, Rafael Gayas, l'*uwishin* Jivaro, le sage du peuple des Anangu du grand rocher rouge pourpre d'Ayers Rock, le Pachem Lama de Dharamsala, le *hogon* Amako Témé, chef spirituel du village de Yendouma Ato, l'amusnaw, le vieux sage Agag Aghdim, gravissent la colline vers les sept gardiens de la bute féodale, les sept saints fondateurs de Bretagne.

Sur ce mamelon de la colline, entre la statue de Pol Aurélien scrutant de son air sévère et tourmenté les horizons léonards du nord-ouest, et celle de Corentin au front lisse et serein qui gratifie au sud sa Cornouaille natale d'un geste de bénédiction bouddhique, ils sont accueillis par quatre silhouettes humaines, quatre moines de Saint-Colomban qui ont investi le monastère de pierre sèche reconstitué en aval du site. Maria, Erwan, Joachime et leurs six compagnons attendent au

sommet de la butte. Ils ont accompli leur mission et le synode doit mettre un terme à leur clandestinité.

Malchus, Denys et Jean, après la traversée de l'Atlantique nord, ont arrimé leur voilier, la *Sourate 18,* à son port d'attache de l'île Maudez. Ils ont été rejoints par Constantin qui venait d'achever, avec le professeur Lalande, des travaux d'investigation génétique à la Biobanque de Chicoutimi. Ils ont repris le protocole de recherche « transcriptomique » de Pierre Barette, retrouvant les « transcrits » capables de transformer les protéines et donc l'emballage génétique. Conforté par cette découverte, le professeur Lalande s'est engagé dans un programme de production d'anticorps capables de neutraliser ces transcrits déclencheurs du syndrome « vespertilio ». Les premiers résultats de ce nouveau vaccin inoculé aux enfants du village de Yendouma Ato sont porteurs d'espoir.

Les recherches sur les échantillons de la ferme Pelletier et sur les embryons congelés du centre d'élevage de Sainte-Croix ont confirmé les folles manipulations génétiques menées par la firme Insula Gènes sous le couvert du consortium Holly Mountain.

Les preuves accablantes des malversations de cette firme et de son consortium, reconnus comme commanditaires dans le pillage génétique du Svalbard Global Seed Vault de l'île de Spitzberg, ont été retenues par la Cour internationale de justice. Les espoirs d'un procès se sont engloutis dans l'immense tsunami créé par la rupture du barrage des Trois-Gorges. Le cataclysme a totalement submergé les centres de recherche génétique délocalisés par Holly Mountain dans la province d'Hubei. Toutes les découvertes et leurs applications diaboliques ont été anéanties, ainsi que leurs centres d'élevage de production d'insuline. Les nouveaux dirigeants de la Chine exsangue ont écarté toute idée de prolonger sur leur territoire les expérimentations de manipulations génétiques et de transgenèse animale.

Face à ce nouveau dilemme, les instances scientifiques des

pays signataires de la charte de la GEHC se sont longuement consultées au sujet de la conservation des données accumulées dans tous ces programmes de recherche. Ils ont considéré que le savoir devait rester l'élément fondamental du patrimoine de l'humanité. Mais comment le conserver à l'heure où les informations numérisées s'estompent dans la mémoire des ordinateurs ? La problématique est d'autant plus préoccupante que des organismes digitaux, des créatures étranges sans ADN, avec des lignes de code pour seul génome et aptes à s'autorépliquer, les avidiens, ont colonisé les mémoires numériques. Capables d'une forme de vie artificielle, intelligente et autonome, dans des bases de données riches en ressources, ils ont muté en développant une faculté mémorielle et en modifiant la nature-même des informations mémorisées et donc du savoir.

Depuis un an, Maria et Constantin se sont vu attribuer une nouvelle mission. S'appuyant sur les travaux d'un groupe de chercheurs de l'université de Keiō au Japon, ils ont utilisé, comme des clés USB, les souches de bactéries *Escherichia coli*, *Bacillus subtilis*, et surtout la bactérie *Deinococcus radiodurans*, résistantes au rayonnement nucléaire. Ils se sont inspirés de la mémoire génétique, du code qui fixe les normes d'une espèce, le considérant aussi comme espace de stockage. Ils ont appris à appliquer la technologie qui permet de mettre en mémoire, en transcrivant les données alphanumériques en éléments chimiques dans des séquences de gènes de bactéries. Ils ont alors réalisé la capacité phénoménale de mémorisation, un gramme d'*Escherichia coli* pouvant stocker neuf cent mille giga-octets de données sous forme de textes, d'images ou de vidéo. Ils ont découvert les autres avantages de ce nouveau système de sauvegarde : par leur multiplication rapide, les bactéries reproduisent naturellement l'information génétique, ce qui permet d'obtenir en peu de temps des milliers de répliques des informations sauvegardées et de perpétuer ces informations sur

les siècles à venir. Grâce à la capacité des bactéries à sécréter des enzymes qui réorganisent en permanence l'ADN, ils ont découvert dans cette propriété une barrière très pertinente contre les piratages. En diversifiant les loci de stockage sur les gènes de la bactérie, ils ont augmenté les chances de conservation des informations face au risque de mutations génétiques susceptibles de survenir au fil du temps sur les souches de bactéries.

Les deux chercheurs ont testé les protocoles de relecture des informations ainsi stockées : ils ont comparé, par déduction, les génomes de deux bactéries dont l'une a été soumise au protocole de gravure, la différence révélant le message crypté.

Maîtrisant les techniques de stockage et de décryptage, dans les laboratoires génétiques de la Biobanque de Chicoutimi, ils se sont investis dans un programme de cryptage génétique condensant des informations que la GEHC avait jugées prioritaires. Ainsi ont été mémorisées des données venant de disciplines scientifiques aussi variées que le code complet du génome humain et les travaux menés sur ce génome à la Biobanque de Chicoutimi.

Ils ont présenté cette biotechnologie de conservation au comité des sages de la GEHC en leur proposant d'enregistrer de cette façon les éléments qu'ils considéraient comme fondamentaux pour la transmission de leur culture et de leurs traditions.

Chaque membre du conseil des sages est venu à ce dernier synode muni d'un récipient isotherme de forme cylindrique, renfermant toute la sagesse de son peuple, transcrite dans le code génétique de bactéries maintenant lyophilisées dans une longue dormance.

Dans le cratère de la butte féodale, un grand mégalithe de granit rose en forme d'œuf couché sur son flanc, fait bailler à la base-même de son large socle une ouverture ronde.
Un druide, drapé de sa longue saie blanche ornée du *Tribann*, la figure celte à trois branches, attend l'offre des sages.

Mitshishu, le Montagnais, porte les légendes du peuple innu

et les secrets que la forêt lui a légué.

Rafael Gayas, le Jivaro, a choisi de graver la sapience des plantes insufflée par la Grand-Mère « Ayahuasca ».

Le sage du peuple des Anagu a enregistré les chants mythiques du temps du rêve et les pérégrinations de ses ancêtres.

Pour le Pachem Lama, l'essence du bouddhisme, qui doit être scellée dans ce coffre de pierre, se transmettra par le livre de la libération par l'écoute dans les états intermédiaires : le Bardo Thödol. Ce dernier décrit les états de conscience et les perceptions qui se suivent sur ces longues plages s'étendant de la mort à la renaissance.

Les passeurs de mémoire des villages du peuple Dogon se sont longuement réunis pour transmettre à des scribes de ces nouveaux temps la cosmogonie du « Dieu d'eau » qu'ils transmettaient traditionnellement dans l'oralité des cérémonies d'initiation. Leur *hogon* Amako Témé est maintenant le colporteur de leur dires astronomiques, sur l'infiniment grand condensé dans les codes de l'infiniment petit des bactéries.

L'amusnaw, Agag Aghdim, livre l'anamnèse écrite de la cité des sables. Le vieux sage sourit à ce paradoxe : ce sont des micro-organismes semblables aux moisissures qui avaient mis en péril ces écrits précieux qui protègent maintenant cet héritage venu du fond des âges de l'Afrique.

Le legs de Maria et Constantin est un condensé de toutes les recherches menées sur le génome humain au laboratoire de la Biobanque. Les deux scientifiques réalisent à quel point leur démarche est antinomique. Ils ont manipulé l'ADN des bactéries pour laisser aux générations à venir un plaidoyer qui dénonce la pratique des OGM.

Le druide place successivement chacun de ces réservoirs de mémoire à l'intérieur de niches creusées à la base du socle de l'œuf de pierre. Aidé des quatre moines, il scelle l'orifice de ce coffre-fort minéral par une lourde bonde.

Un ordre fuse alors dans l'air saturé des senteurs de l'automne.

Les grosses cordes de lin qui semblaient reposer comme des serpents alanguis au flanc du menhir, se tendent soudain et font se redresser la chèvre, cette construction de bois de forme triangulaire. La force de traction ainsi augmentée émane du versant sud de la colline. Venues de tous les hameaux voisins, deux cents âmes, hommes, femmes et enfants, tirent à l'unisson sur un faisceau de cordages. Le menhir glisse dans son assise creuse et dresse sa pointe oblongue comme un défi de grossesse à l'œil rouge du soleil couchant. L'écho dans la vallée amplifie alors l'immense clameur des gens de ce pays et leur fierté de poser ainsi un point d'orgue à la folie d'une utopie.

Une couronne humaine ceint maintenant le sommet de la colline. Un silence s'installe, grave comme une suspension de souffle après un effort.

La résonance d'un accord de harpe, comme réponse à la vibration des cordages qui ont dressé la pierre, intronise la plus ancienne *gwerz* de la poésie bretonne, les vêpres des grenouilles, *gousperou ar ranned*[12], un dialogue chanté en breton entre la voix grave du druide et celle cristalline d'un enfant :

Le druide :

– Tout beau, bel enfant du druide ; réponds-moi ; tout beau, que veux-tu que je chante ?

L'enfant :

– Chante-moi la série du nombre un, jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui.

Le druide :

– Pas de série pour le nombre un : la Nécessité unique, le Trépas, père de la Douleur ; rien avant, rien de plus. Tout beau, bel enfant du druide ; réponds-moi ; que veux-tu que je chante ?

L'enfant :

– Chante-moi la série du nombre deux, jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui.

12 Vicomte Hersart de La Villemarqué, « Les Séries ou Le Druide et l'enfant », in *Barzaz-Breizh, Chants populaires de la Bretagne*, Librairie académique Perrin, Paris, 1963

LE DRUIDE :

– Deux bœufs attelés à une *coque* ; ils tirent, ils vont expirer ; voyez la merveille !
Pas de série pour le nombre un : la Nécessité unique, le Trépas, père de la Douleur ; rien avant, rien de plus.
Tout beau, bel enfant du druide ; que te chanterai-je ?

L'ENFANT :

– Chante-moi la série du nombre trois, etc.

LE DRUIDE :

– Il y a trois parties dans le monde : trois commencements et trois fins, pour l'homme comme pour le chêne.
Trois royaumes de Merlin, pleins de fruits d'or, de fleurs brillantes, de petits enfants qui rient.
Deux bœufs attelés à une coque, etc.
La Nécessité unique, etc.
Tout beau, bel enfant, etc.
Que te chanterai-je ?

L'ENFANT :

– Chante-moi la série du nombre quatre, etc.

LE DRUIDE :

– Quatre pierres à aiguiser, pierres à aiguiser de Merlin, qui aiguisent les épées des braves.
Trois parties dans le monde, etc.
Deux bœufs, etc.
La Nécessité unique, etc.
Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je ?

L'ENFANT :

– Chante-moi la série du nombre cinq, etc.

LE DRUIDE :

– Cinq zones terrestres : cinq âges dans la durée du temps ; cinq rochers sur notre sœur.
Quatre pierres à aiguiser,
Trois parties dans le monde, etc.
Deux bœufs, etc.

La Nécessité unique, etc.
Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je ?

L'enfant :

– Chante-moi la série du nombre six, etc.

Le druide :

– Six petits enfants de cire, vivifiés par l'énergie de la lune ; si tu l'ignores, je le sais.
Six plantes médicinales dans le petit chaudron ; le petit nain mêle le breuvage, son petit doigt dans sa bouche.
Cinq zones terrestres, etc.
Quatre pierres à aiguiser, etc.
Trois parties dans le monde, etc.
Deux bœufs, etc.
La Nécessité unique, etc.
Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je ?

L'enfant :

– Chante-moi la série du nombre sept, etc.

Le druide :

– Sept soleils et sept lunes, sept planètes, y compris la *Poule*.
Sept éléments avec la farine de l'air (les atomes).
Six petits enfants de cire, etc.
Cinq zones terrestres, etc.
Quatre pierres à aiguiser, etc.
Trois parties dans le monde, etc.
Deux bœufs, etc.
La Nécessité unique, etc.
Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je ? »

Tugdual traduit le chant à Joachime. Les douze questions de l'enfant et les douze réponses du druide récapitulent tous les dogmes druidiques. La série des nombres instruit l'enfant sur le destin, la cosmogonie, la géographie, l'astronomie, la magie, la médecine, la métempsycose. Le rythme de la *gwerz* épouse

les entrelacs mélodieux des oscillations des cordes pincées de la harpe. Sur l'écorce rose de la pierre dressée, comme une aura, se fixe l'éther de cette partition runique.

Alors, les dernières lueurs de ce jour de Samain font danser les reliefs sculptés sur l'acrotère du menhir. Les ciseaux du sculpteur y ont ciselé sept personnages aux bras enlacés, figés dans un sommeil serein,

Sept veilleurs d'éternité,

Les Sept Dormants d'Éphèse.

À Pommerit-Jaudy, le 11/11/2011.

Achevé d'imprimer en mai 2012
par Ouestelio (Brest 29)

Dépôt légal : mai 2012

Remerciements

Merci à mes trois premières lectrices Patricia Guillemain, Francine Beauverger et Magali Vierne. Vous avez, avec beaucoup de tolérance, de patience et de compétence, guidé le texte sur les chemins subtils des formes grammaticales. Merci pour cette respiration plus légère que vous avez inspirée à ma phraséologie. Merci également à Najat Elomrani pour la traduction en langue arabe. Je remercie également Julien Rumeur (Wig Design), Erwan Beauverger et Magali Vierne pour l'élaboration de la couverture.

Amicalement. Jean Jacques.